

**ACTA CLASSICA
UNIVERSITATIS SCIENTIARUM
DEBRECENIENSIS**

**TOMUS XXXVII
2001**

**DEBRECINI
2001**

redigit
LADISLAUS HAVAS

adiuvante
CSILLA SZEKERES

Commentarii eduntur
sumptibus auctoritateque
Universitatis Debreceniensis
administrantur in aedibus universitatis
H-4010 Debrecen, Pf. 51.
(Hungaria)

<i>ACTA CLASSICA UNIV. SCIENT. DEBRECEN.</i>	<i>XXXVII.</i>	<i>2001.</i>	<i>p. 3–17.</i>
--	----------------	--------------	-----------------

EUROPE ET L'EUROPE DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE

PAR ODILE WATTEL-DE CROIZANT

A l'époque archaïque, le nom d'Europe fut attribué à plusieurs personnages féminins. En zone péninsulaire et dans les îles de la mer Égée, le nom d'Europe évoquait plutôt une "déesse de la mer". Ainsi la *Théogonie* d'Hésiode la présentait-elle comme l'une des Océanides, fille de Thétys et d'Océan¹. De même, Pindare², Apollonios de Rhodes³ en faisaient l'épouse de Poséidon et la mère de l'un des Argonautes. Parallèlement, les plus anciennes représentations de l'enlèvement d'Europe, comme la métope de Sélinonte (580–560 av. J.C.), situaient la scène du voyage dans un décor marin⁴. Mais à travers cette image de la "femme au taureau", c'était un autre personnage qui était évoqué : la fille du roi de Tyr ou de Sidon, ravie par Zeus métamorphosé en taureau. Elle vint d'Orient en Occident, plus précisément en Crète, où elle s'unit au dieu et donna naissance à une progéniture masculine de rang royal.

A l'opposé, en Grèce continentale, le nom d'Europe était attribué à plusieurs femmes, d'essence terrienne, inséparables du périple entrepris par Cadmos, le frère de la princesse phénicienne, pour retrouver sa soeur⁵. La plus connue d'entre elles, Déméter-Europè, était, selon Pausanias⁶, honorée à Lébadée, en Béotie, comme nourrice de Trophonios, tandis qu'à Sicyone, la même divinité aurait nourri l'enfant du roi Plemaios. D'autres sources, transmises par

¹ Hésiode, *Théogonie*, V, 357.

² Pindare, *Pythique*, IV, 44.

³ Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, 181.

⁴ Sélinunte, Acropole; temple Y (Musée archéologique de Palerme) ; O. Wattel-de Croizant, Les mosaïques représentant le mythe d'Europe I^{er}–VI^e siècles. Evolution et interprétation des modèles grecs en milieu romain. Paris 1995, p.19–22, pl. I-b.

⁵ R.B. Edwards, Kadmos the Phoenician. Amsterdam 1979, p. 23–29; F. Vian, Les origines de Thèbes, Cadmos et les Spartes. Paris 1963, p. 52–59 ; L. Prandi, Europa e i Cadmei, "la « versione beotica » del mito". In: L'Europa nel mondo antico, a cura di Marta Sordi, Contributi dell'Istituto di storia antica (CISA), XII, Milan 1986, p. 37–48.

⁶ Pausanias, IX, 39, S.

Hégésippe, dans la seconde moitié du IV^e siècle (av. J.C.)⁷ et Conon au I^{er} siècle (av. J.C.)⁸, donnaient le nom d'Europe à une reine de Thrace, que Cadmos aurait rencontré sur le conseil des habitants de Pallène, en Macédoine, qui lui avaient laissé croire qu'il s'agissait de sa soeur. En désespoir de cause, il l'épousa et accéda ainsi au rang royal. L'évocation du nom d'Europe en Béotie, en Macédoine et en Thrace correspondait à l'itinéraire cadméen et justifiait *a posteriori* l'échec de ces recherches orientées vers des régions que la princesse phénicienne n'avait jamais fréquentées. La référence au nom d'Europe dans ces régions pourrait cependant nous éclairer sur les origines du continent européen.

En effet, d'après la Suite Pythique⁹, l'oracle de Delphes aurait conseillé à Cadmos de se laisser guider par une vache dont les flancs étaient marqués d'un signe blanc, pareil à un croissant de lune et de fonder une ville, là où l'animal se coucherait sur le sol : ainsi naquit la ville de Thèbes. La Béotie pourrait correspondre à la limite occidentale du périple cadméen, tandis que la Thrace en constituerait la borne orientale. Quelques œuvres d'art consacrées à l'enlèvement d'Europe jalonnent ce parcours : une métope décorant un vase béotien du VII^e siècle (av. J.C.), originaire de Ténos, témoigne de la notoriété de la légende dans cette région, à haute époque¹⁰. De même, la présence d'une statuette du milieu du V^e siècle sans doute d'origine attique, dans l'*Artémision* de Thasos¹¹, pourrait peut-être s'expliquer par les relations que les Thasiens entretenaient avec la Thrace, dont ils exploitaient les gisements miniers, mais aussi par le fait que les Phéniciens fréquentaient ce secteur, en particulier la Chalcidique. L'expansion du mythe d'Europe dans cette région conforterait l'hypothèse selon laquelle la Béotie apparaîtrait comme le berceau de la légende, qui se serait ensuite répandue vers Samothrace, Thasos et la Thrace¹².

Par ailleurs, les relations privilégiées entre la Crète et le sanctuaire delphique, au temps de la "renaissance", dite dédalique (VIII^e siècle av. J.C.), pourraient avoir favorisé la diffusion de la légende d'Europe en Grèce centrale. Le toponyme Εἰρηνή correspondrait alors à la zone couverte par les recherches de Cadmos et prendrait le sens de "terre du couchant", ou d'Occident, par opposition à cet Oriental venu de Phénicie. Les sources iconographiques et littéraires, du type de la "saga" béotienne évoquée dans l'*Europeia* de

⁷ Hegesippos de Mékyberna, FGH, IIIB, 391 F3.

⁸ Conon, 32.

⁹ *Suite Pythique*, 225–228 ; sur l'itinéraire de Cadmos, L. Prandi, *op. cit.*, p. 40–41.

¹⁰ Paris, B.N., inv. 3003 (640 av. J.C.) ; H. 0,22 m ; A. de Ridder, Catalogue des vases peints de la Bibliothèque nationale. Paris 1902, p.166, pl. 94 ; O. Wattel, *op. cit.*, p. 12–13, fig. 1.

¹¹ H. 0,25 m. Nous remercions M. le Professeur Muller (Univ. de Lille III) d'avoir porté à notre connaissance cette statuette et de nous avoir communiqué ce cliché photographique.

¹² J. Granarolo, Europe et l'Europe, Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice 35 (1979) p. 7.

Stésichore¹³, sembleraient confirmer que la légende crétoise se rapportant à Europe était connue en Béotie, dès le VII^e siècle au plus tard ; en conséquence, l'élaboration de l'épilogue cadméen pourrait justifier, *a posteriori*, une migration phénicienne vers la région de Thèbes, dont Cadmos aurait été l'oeciste. Les découvertes archéologiques de ces dix dernières années ont permis de confronter ces données légendaires aux réalités de la topographie urbaine et de constater un développement spectaculaire de la cité thébaine dans les années 1600–1300 (av. J.C.), qui pourrait s'expliquer par un apport extérieur de population¹⁴. Thucydide, au livre I de son Histoire¹⁵, évoqua les luttes qui opposèrent Minos aux pirates Cariens et aux Phéniciens en mer Égée, dès l'âge du bronze, en précisant que la Béotie faisait partie de ces régions victimes des attaques phéniciennes. L'archéologie a confirmé l'existence de relations entre les Cyclades et la côte phénicienne dès le minoen ancien¹⁶ et permis de mieux apprécier les réalités historiques d'une présence sémitique en Grèce à la période helladique. Des "Phéniciens", au sens large du terme, auraient donc pu aborder la Crète, dès le début de l'âge du bronze, et avoir eu Cadmos pour représentant¹⁷. Ils y auraient été confronté à la légende d'Europe, qui était profondément implantée dans cette île, puisqu'elle y faisait l'objet d'un culte, en liaison avec celui d'une divinité indigène, du nom d'*Hellotis*¹⁸. De même, Hérodote allait jusqu'à prétendre, que c'étaient des Crétois qui avaient procédé à l'enlèvement¹⁹. Ces Orientaux en seraient repartis avec un groupe d'insulaires crétois, soi-disant pour rechercher Europe, mais en réalité pour répondre aux objectifs habituels de la colonisation antique. Au cours de leurs escales dans les Cyclades, ils auraient pu grossir leurs effectifs, et aborder la Grèce continentale par la Thrace, avant d'aboutir en Béotie, où ils auraient fini par s'implanter. L'histoire de Cadmos apparaîtrait alors comme un récit de nature étiologique, élaboré aux environs du VII^e siècle (av. J.C.), pour justifier la fondation de Thèbes par des étrangers d'origine orientale. Dans ces conditions, les liens de parenté entre Europe et Cadmos paraîtraient

¹³ Stésichore, *Europeia*, fr. 15 (Bergk).

¹⁴ S. Syméonoglou, *The Topography of Thebes, from the Bronze Age to Modern Times*. Princeton Univ. 1985, p. 68–70.

¹⁵ Thucydide, I, 2–12.

¹⁶ A. Schachter, *Kadmos and the Implication of Tradition for Beotian History*. La Béotie antique, Paris 1985, p.145–148 : découverte dans des ruines mycéniennes de Thèbes de cylindres provenant d'Asie Mineure, datant de l'âge du bronze, mais aucune trace d'implantation définitive de population.

¹⁷ S. Syméonoglou, *op. cit.*, p. 72.

¹⁸ Steph. Byz. Γῆρυον ; Hesychios, s.v. E 2181L ; Athén. XV, 678, a. Monnaie de Gortyne du IV^e siècle (av. J.C.) : *Hellotis-Europe* ? (*BMC-Crète*, 38–40, p. 6–26, pl. 9, 5–6, 10, 1–6).

¹⁹ Hérodote, I, 2, 2–6.

secondaires, dans la mesure où le périple cadméen ne serait qu'un alibi destiné à expliquer cette progression des "hommes de l'Est" vers l'Occident. Mais l'effet de cette entreprise allait donner une nouvelle dimension à l'Europe, puisque la princesse phénicienne devint l'éponyme du continent.

L'un des références littéraires les plus anciennes à l'Europe se rencontre dans l'*Hymne homérique à Apollon* (fin du VIII^e—début du VII^e siècle av. J.C.) : le dieu y déclare vouloir construire un temple à Delphes, "pour ceux qui habitent le gras Péloponnèse, comme ceux d'Europe et des îles ceintes de flots"²⁰. On peut faire observer que l'une des métopes du trésor de Sicyone, à Delphes²¹, comportait un "enlèvement d'Europe", daté des années 560–550 (av. J.C.), dont l'iconographie est assez originale, dans la mesure où les œuvres d'art figurant Europe penchée sur l'encolure du taureau restent exceptionnelles dans le répertoire consacré à la légende ; nous nous sommes demandé si cette position ne constituait pas un trait stylistique propre à la Grèce continentale. À l'opposé, l'image de la femme assise, le buste droit sur sa monture, cramponnée à la corne taurine, se conformerait davantage aux canons de l'art minoen et pourrait résulter de contaminations avec les "courses rituelles" des athlètes crétois, qui empoignaient la corne des taureaux pour effectuer des sauts périlleux²².

Toutefois, il faut bien reconnaître, que les Grecs n'avaient aucune idée des origines du toponyme et encore moins des liens éventuels de l'Europe avec le nom de la princesse phénicienne. Hérodote, au V^e siècle, traduisait assez bien cette impasse étymologique ;

...Pour l'Europe, de même que nul ne sait si elle est tout entourée d'eau, on est sans lumière sur l'origine de son nom et sur celui qui le lui imposa, à moins de dire que le pays reçut ce nom de la Tyrienne Europè ; elle aurait en ce cas été auparavant anonyme, comme les autres parties du monde. Mais il est certain que cette Europè était originaire d'Asie, et qu'elle ne vint jamais dans ce pays que les grecs appellent présentement Europe ; elle vint seulement de Phénicie en Crète²³.

L'étymologie du nom d'Europe, Εὐρώπη pourrait s'apparenter au sémitique *ereb*, signifiant l'Occident et dériver d'adjectifs grecs, tels Εἰρηεῖω ou Εἰρώ au sens de "sombre" ou "ténébreux". En dernière analyse, il paraît vraisemblable qu'Europe procédait d'un terme préhellénique, désignant globalement l'Occident dans la seconde moitié du deuxième millénaire. Europe aurait donc bien

²⁰ *Hymne homérique à Apollon*, 287–291.

²¹ Delphes, monoptère dit de Sicyone (ou de Locres Eipizéphyrienne) ; *O. Wattel, op. cit.*, p. 17–19, pl. I-a.

²² Héraklion, fresque du palais de Cnossos, art minoen (1500 av. J.C.) ; *M. Pastoureau–J. Cl. Schmitt*, p. 12.

²³ Hérodote, IV, 45–72.

été un nom propre, attribué simultanément à une femme et à une partie du monde.

Les auteurs grecs du V^e siècle, tels Hérodote, Hippocrate, fixèrent des limites à l'Europe ; si les frontières septentrionales et méridionales restèrent assez vagues, les bornes occidentales et orientales du continent furent comprises entre l'Adriatique et la mer noire. Quelques divergences apparurent pour savoir si le Phasé²⁴ ou le Tanais²⁵ séparaient l'Europe de l'Asie, mais cette conception de l'espace géographique, que l'on pourrait assimiler à l'Europe balkanique, resta pratiquement inchangé jusqu'à l'époque hellénistique.

On peut toutefois noter qu'Hérodote fut sans doute le premier à donner une définition, à caractère "géopolitique" de l'Europe : dans son esprit, elle se confondait avec la Grèce et s'opposait à l'Asie, le monde barbare des Perses. Cette vision idéologique, issue des guerres médiques, n'était pas spécialement originale, puisqu'elle apparaissait déjà chez Eschyle²⁶ et qu'elle devint un poncif de la littérature grecque jusqu'au IV^e siècle (av. J.C.). Ainsi Hippocrate, dans son traité, intitulé "Des airs, des eaux et des lieux", imputait-il "la différence de nature et de forme qui existe entre Asiatiques et Européens" aux variations climatiques ; mais son analyse de la "pusillanimité" des premiers et de "l'énergie" des seconds s'inscrivait aussi dans le contexte politique des guerres médiques. Cette argumentation fut reprise au IV^e siècle, par Aristote, dans la *Politique*²⁷ et par Isocrate dans le *Panégryrique*²⁸, puis "*L'éloge de Philippe*", dans l'intention de convaincre le Macédonien à reprendre les armes contre l'ennemi héréditaire qu'était le "barbare asiatique" :

Vois aussi combien il est honteux de laisser l'Asie plus heureuse que l'Europe et les barbares plus riches que les Grecs, de laisser appeler Grands Rois ceux qui ont hérité leur pouvoir de Cyrus... Voilà ce dont il ne faut rien laisser subsister, ce qu'il faut renverser et changer complètement"²⁹.

²⁴ L. Deroy, Le nom d'Europe, son origine et son histoire. Revue internationale d'onomastique 1955, p. 1–22; B.W.W. Dombrowski, Der Name Europa. Amsterdam 1984.

²⁵ Phasé, fleuve de Colchide (l'actuel Rion en Géorgie) : Hérodote, IV, 45 ; Tanaïs (Don) : Strabon, II, 5, 26. Pour Hippocrate, il s'agirait plutôt du *Palus Méotis*, dont le Tanaïs est un affluent (*Des airs, des eaux et des lieux*, chap.17). J. Jouana, L'image de l'Europe chez Hérodote et Hippocrate. Essai de comparaison. L'idée de l'Europe au fil de deux millénaires. Paris 1994, 21–38.

²⁶ Eschyle, *Les Perses*, en 472 (av. J.C.).

²⁷ Aristote, *Politique*, VII, 2 ; "Les peuples des régions froides et ceux de l'Europe sont pleins de courage, mais manquent plutôt d'intelligence et d'habileté ; aussi se maintiennent-ils dans une relative liberté, mais ils manquent d'organisation politique et sont incapables de commander à leurs voisins, Les peuples de l'Asie, au contraire, sont dotés d'une nature intelligente et de capacité technique, mais ils manquent de courage, aussi demeurent-ils dans une soumission et un esclavage perpétuels".

²⁸ Isocrate, *Panégryrique*, 149, 179, 187.

²⁹ Isocrate, *Philippe*, 132. cf 112 et 151.

Si au temps de la Grèce classique, les Hellènes ne faisaient toujours aucun lien entre l'Europe et Europe, ce fut à l'époque hellénistique, après que la dynastie macédonienne imposa son hégémonie sur l'ensemble de la Grèce et qu'Alexandre l'étendit au bassin oriental de la Méditerranée, que le rapport entre la géographie et la mythologie fut clairement établi.

Au II^e siècle (av. J.C.), le poète alexandrin, Moschos de Syracuse, consacra à *Europè* un récit épique de cent soixante six hexamètres, où la relation entre le continent et la princesse phénicienne y fut exposée à travers le songe de la jeune fille, dans la nuit qui précéda le rapt³⁰. Elle rêvait d'une scène qui prévoyait son destin : deux femmes "se disputaient à son sujet, la terre d'Asie et la terre d'en face", celle qui n'a pas encore de nom. La première ressemblait à "une femme du pays", la seconde à une étrangère et elle saisit, de force, la jeune fille de ses "mains puissantes", préfigurant ainsi l'enlèvement et l'attribution du nom d'Europe à la terre anonyme. Si la dimension géographique de cette évocation littéraire fut souvent minorée, la valeur "politique" de ce récit a été mise en évidence³¹ : il pourrait aussi s'agir d'une "propagande européenne" des lettrés alexandrins, destinée à sceller l'union des Grecs contre les Barbares.

A la même époque, Polybe, au livre I de son *Histoire*, proposa une nouvelle partition de l'Europe, entre le secteur dominé par les Macédoniens, –"une bien faible portion comprise entre l'Adriatique et le Danube"–, et l'Occident "aux populations guerrières"³². Mais à la vision de l'espace européen, Polybe substitua celle de l'*oikumène*, mis en place par les Romains, qui "ont forcé presque tous les peuples de la terre à leur obéir". A l'opposé, Virgile, dans l'*Enéide*, renoua avec l'antique opposition Europe-Asie, à travers l'errance d'Enée ("Moi-même, inconnu, dénué de tout, j'erre dans les déserts lybiens, chassé d'Europe et d'Asie")³³, puis dans l'évocation de la guerre de Troie, "un affrontement mutuel" entre l'Europe et l'Asie³⁴, ou encore à propos de la bataille d'Actium, en 31 (av. J.C.), un conflit de Rome et des Italiens, contre "l'Égypte et les forces de l'Orient"³⁵. Si l'antagonisme entre les deux continents

³⁰ Moschos, *Europè* II, 8–12.

³¹ R. Buxton, Psychologie et paysage dans "l'Europè" de Moschos. Actes du XXX^e Congrès de l'APLAES, *op. cit.* p. 33–41 et 34–37 ; F. Létoublon, Le rêve d'Europe et le rêve européen des Grecs. L'Europe reflets littéraires, Actes du Congrès National de la Société française de littérature générale et comparée. Nanterre 1990, 1993, p. 23–44.

³² Polybe, *Histoire*, I.J.L. Ferrary, L'Empire romain, l'"oikumène" et l'Europe. L'idée de l'Europe, p. 39–53.

³³ Virgile, *Enéide* I, 385.

³⁴ Virgile, *Enéide*, VII, 223–225.

³⁵ Virgile, *Enéide*, VIII, 675–685 : "Au milieu on pouvait voir des flottes de bronze, la guerre d'Actium... D'un côté Auguste César conduisait au combat les Italiens avec les Pères et le

subsista au I^{er} siècle (av. J.C.), le centre de gravité “européen” se déplaça progressivement vers l’Occident. Ainsi le géographe Strabon, se référait-il toujours à la tradition grecque du V^e siècle, pour expliquer le “courage” des Européens par les variations saisonnières, ou fixer la limite orientale du continent sur le Tanais, mais la frontière occidentale était désormais située vers les “colonnes d’Hercule” et l’Atlantique ;

Il faut passer maintenant à l’esquisse des terres qui l’environnent, en commençant par le secteur dont nous sommes partis dans notre esquisse de la mer. Si l’on pénètre par le détroit des Colonnes d’Hercule, l’on navigue en ayant à droite la Libye jusqu’au cours du Nil, à gauche, de l’autre côté du chenal, l’Europe jusqu’au Tanais. L’un et l’autre continent se terminent à l’Asie³⁶.

Les poètes latins, d’époque augustéenne, reprirent à leur compte cette assimilation de l’Europe à l’Occident et associèrent de nouveau le mythe à la géographie. Si le nom de la fille de Sidon fut attribué par Ovide, dans les *Fastes*, “à la troisième partie du monde”³⁷, Horace au ligne 27 de la troisième Ode³⁸, revint à la bipolarisation de l’*orbis terrarum* et laissa à Vénus le soin d’annoncer à Europe “qu’une partie du monde” recevrait son nom.

Cette prédiction pourrait prendre un sens idéologique et constituer une illustration littéraire de la réconciliation entre les deux continents antagonistes, tout en affirmant la nouvelle hégémonie politique du vainqueur d’Actium. Ces poésies latines du I^{er} siècle pourraient apparaître comme un nouvel exemple de “propagande européenne”, dont la finalité était d’assimiler le pouvoir d’Auguste à celui de Jupiter et la figure d’Europe à Rome. On comprendrait mieux dans ces conditions, le succès de l’iconographie mythologique à Rome au I^{er} siècle. Ainsi, selon Plin³⁹, Octave aurait-il rapporté de sa campagne d’Égypte, en 29 (av. J.C.), la célèbre fresque alexandrine d’Antiphile, représentant “Cadmos et Europe”, qui aurait été placée au portique de Pompée, tandis que, d’après Martial, deux autres peintures auraient été exposées au temple du divin Auguste et au portique d’Europe sur le champ de Mars⁴⁰. En définitive, le double apport de la littérature latine du I^{er} siècle de notre ère, fut d’avoir envisagé l’étiologie du mythe et d’avoir pris conscience de l’identité,

peuple, les Pénates et les grands dieux debout sur la haute poupe... De l’autre côté, avec une profusion barbare et des armes bigarrées, Antoine, ramenant ses victoires depuis les peuples de l’Aurore et les rivages rouges, traîne avec soi l’Égypte, les forces de l’Orient, Bactres tirés du fond de l’univers”.

³⁶ Strabon, *Géographie*, II, 5, 26–27.

³⁷ Ovide, *Fastes*, V, 617–618 ; “*Parsque tuum terrae tertia nomen habet*”.

³⁸ Horace, *Odes*, III, 75–76 ; “*.. tua sectus orbis / nomina ducet*”.

³⁹ Plin, *N.H.*, 35,114 ; O. Wattel, *op. cit.*, p. 38–41.

⁴⁰ Martial, *Epigrammes*, XIV,180 ; 2, 14 (3,5,15,17–18) et 11,1,1 l.

mais aussi de l'unité du continent européen⁴¹. Avec la *pax romana*, l'antagonisme héréditaire entre les continents s'atténua : l'Afrique et l'Asie devinrent des provinces proconsulaires de l'Empire, symbolisées par des allégories féminines bien individualisées⁴², tandis que l'Europe ne bénéficia d'aucun statut administratif particulier, mais fut intégrée à l'Occident romain.

Ce fut Dioclétien, au III^e siècle (ap. J.C.), qui créa la première province d'Europe, centrée sur Byzance, que Constantin éleva au rang de capitale de l'Orient romain en 330 (ap. J.C.)⁴³. Cette partition de l'Empire entre l'Orient et l'Occident fut à l'origine de la résurgence d'un conflit de valeurs entre ces deux entités géographiques, dont la diffusion du christianisme fut le nouvel enjeu.

La lecture plastique du mythe d'Europe dans l'Antiquité gréco-romaine reste une étape obligée pour comprendre la valeur sémantique du mythe. Plusieurs clés de lecture peuvent éclairer la recherche.

Dans la mesure où les sources littéraires interfèrent souvent avec les représentations iconographiques du mythe, on peut se demander si elles n'ont pas influencé certaines réalisations plastiques, en même temps que certaines figurations ont pu, à l'inverse, inspirer aux narrateurs des adaptations thématiques décisives sur les préliminaires ou les circonstances du rapt. Ce phénomène d'osmose, sans être systématique, a pu être observé, aussi bien sur les terre-cuites et les peintures de vases grecs que sur les fresques et les mosaïques romaines.

Ainsi, indépendamment de la fresque d'Antiphile (330–310 av. J. C.) mentionnée par Pline⁴⁴, Achille Tatius, narrateur des IV^e–V^e siècle, prétend avoir vu à Sidon, en Phénicie, un tableau de l'enlèvement d'Europe, remontant à l'époque des premiers Ptolémées, dont il donne une description assez romanesque dans *Les aventures de Leucippé et Clitophon*⁴⁵. Ces modèles picturaux ont-ils inspiré quelques effets scéniques à Moschos de Syracuse au II^e siècle (av. J. C.) pour son *Europè*, en particulier la séquence de la rencontre amoureuse entre Zeus et Europe dans une prairie en fleurs, où la jeune femme cueille “à pleines mains les roses resplendissantes à la couleur de flamme”⁴⁶ en

⁴¹ Y. Lehmann, Morphologie et étiologie du mythe d'Europe chez les auteurs latins du I^{er} siècle av. J.C. Actes du XXX^e congrès de l'APLAES, *op. cit.*, p. 50–65.

⁴² Deux mosaïques originaires d'El-Djem (*Thysdrus*), quartier sud-est, datant des années 150–200 (ap. J.C.) représentent “Rome et ses provinces” (dont l'Afrique et l'Asie) et “L'Afrique” ; H. Slim, Les demeures de Thysdrus. *Carthage* (catalogue de l'exposition du Grand Palais). Paris 1995, p. 267 et 269.

⁴³ G. Zecchini, L'idea di Europa nella cultura del tardo impero. CISA1986, *op. cit.*, p. 160–173.

⁴⁴ Pline l'Ancien, *N. H.*, 35,114. A. Reinach, Textes grecs et latins relatifs à l'histoire de la peinture ancienne. In: Recueil Millet (commentaire A. Rouveret), 1985, n° 514, p. 383–384.

⁴⁵ I,1,12 ; A. Reinach, *op. cit.*, p. 415–421.

⁴⁶ II, 71–72.

compagnie de ses amies ? Ou bien ont-ils influencé le badinage amoureux des préliminaires de l'enlèvement, dans les *Métamorphoses* d'Ovide:

“La fille d'Agénor s'émerveille de voir un animal si beau et qui n'a pas l'air de chercher les combats ; pourtant, malgré tant de douceur, elle craint d'abord de le toucher. Bientôt elle s'en approche, elle présente des fleurs à sa bouche d'une blancheur sans tache. Son amant est saisi de joie et, en attendant la volupté qu'il espère, il lui baise les mains...”⁴⁷.

S'il convient de ne pas exagérer le rôle de l'influence qu'auraient pu exercer les poètes sur les artistes (*κράσιω*), il paraît incontestable que la littérature alexandrine redonna une certaine notoriété à cette aventure tragique, en la présentant comme une histoire d'amour en trois actes (séduction, rapt, voyage), pleine de charme et de fantaisie, centrée sur le personnage d'Europe.

Le lieu de découverte de telle ou telle figuration constitue le plus souvent un indicateur fidèle de la diffusion du mythe d'Europe et le nombre des représentations actuellement recensées, 216, selon le *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, en 1988, paraît dépassé⁴⁸ – aussi peut-on s'interroger sur les raisons d'un tel succès artistique. Les vestiges archéologiques permettent de suivre quelques voies qui facilitèrent l'expansion de l'image légendaire à l'ensemble du bassin méditerranéen : la circulation monétaire, les reliefs qui jalonnèrent le périple de Cadmos, le frère d'Europe, vers la Béotie, le panhellénisme du groupe Europe-taureau en sculpture comme en céramique et la diffusion des mosaïques dans l'Empire romain.

Dans l'Antiquité grecque, l'image emblématique de l'enlèvement d'Europe reste indissociable de celle du voyage de la fille du roi de Phénicie vers la Crète, montée sur un taureau nageant sur les flots. En conséquence, les éléments fondateurs de ce mythe grec trouvent sans doute leur origine en Phénicie, où l'effigie d'une « déesse au taureau », identifiée comme Isis-Astarté figure sur les monnaies de Sidon⁴⁹, mais aussi sur celles de Cilicie et de Chypre, qui se situent alors dans la zone d'influence commerciale des Phéniciens. Le même type monétaire se retrouve en Crète, où les monnaies de Cnossos et de Gortyne témoignent d'un syncrétisme entre *Hellotis* et Europe, juchée dans un arbre où elle attend d'être fécondée par l'aigle de Zeus⁵⁰ de la Crète et Europe et de la Grèce, mais aussi de minimiser le rôle important que

⁴⁷ II, 859–864.

⁴⁸ LIMC, Zurich–Munich 1988, M. Robertson, s. v., Europa, IV, 1, p. 76–92 ; IV, 2, p. 32–48.

⁴⁹ Revers monnaie d'argent (72–71 av. J.C.), B. V. Head, *Historia nummorum*. Chicago 1967, p. 287–461 ; 472–525 ; 727–728.

⁵⁰ Monnaie de Gortyne du IV^e siècle (av. J.C.), BMC–Crète–B. V. Head–P. Garner–G. Hill, *A Catalogue of Greek coins in the British Museum, 1897–1930*, 38–40, p. 6–26, pl. 9, 5–6, 10, 1–6 ; 40, p. 27–30, pl. 10, 7–8 ; LIMC, IV, 1, n 13–14, p. 77.

dut jouer le Moyen-Orient dans le peuplement de l'Occident.

Les découvertes archéologiques ont confirmé, dès l'âge du bronze, l'existence de relations entre les peuples des Cyclades et ceux de la côte phénicienne, comme en témoignent les vestiges qui jalonnent le périple de Cadmos⁵¹. Mais c'est aux VI^e–V^e siècles que ce thème devient panhellénique et figure dans tous les arts. La colonisation grecque vers l'Occident fut un facteur favorable à la diffusion de cette image stéréotypée de la femme assise en amazone sur le taureau, comme le révèle la métope du sanctuaire de Sélinonte déjà citée⁵², mais l'exportation de la céramique grecque à figures noires, puis des vases athéniens à figures rouges dans l'ensemble du bassin méditerranéen apparaît comme une composante majeure pour la notoriété du mythe⁵³. Les ateliers de potiers se conforment au prototype et respectent l'attitude hiératique de la cavalière assise en amazone sur la croupe d'un taureau immobile ou marchant au pas, donnant une image quelque peu statique et peu significative du rapt⁵⁴. Ce schéma de la « femme au taureau » survit à travers la scène du voyage dans tous les arts et dans tous les pays jusqu'au Bas-Empire, même si des formules plus didactiques renouvelèrent le répertoire.

En mosaïque, du I^{er} au III^e siècle (ap. J. C.), l'Italie impose ses modèles et ses procédés techniques à l'ensemble de l'Empire : le thème du voyage devient une scène banalisée pour les pavements des maisons romaines, qui est reproduite avec une certaine uniformité en Gaule, Grèce, Espagne, Bretagne, Afrique, Norique, Pannonie, Asie Mineure, Syrie, Osroène, bien au-delà du Ve siècle (ap. J.C.)⁵⁵. Toutefois, si le rayonnement de l'enlèvement d'Europe dénote un certain conformisme par rapport à l'iconographie classique, des enrichissements ou des contaminations iconographiques se font jour localement au niveau de l'interprétation artistique. C'est ainsi que l'Afrique, tout en restant fidèle au voyage marin, valorise, dès le III^e siècle (ap. J. C.), la version narrative des préliminaires de l'enlèvement et impose un nouveau style, qu'elle diffuse dans un secteur géographique limité à la Sicile et à l'Asie Mineure⁵⁶. Toutefois, on ne peut pas exclure pour autant des relations entre les ateliers du bassin méditerranéen et la présence éventuelle de mosaïstes africains « outre-

⁵¹ Métope du vase béotien de Ténos, supra p. 4.

⁵² Supra p. 3.

⁵³ L. de Brawn, *Europa en de Stier*. Amsterdam 1940; E. Zahn, *Europa und der Stier*. Würzburg 1983 ; vases à figures noires, *LIMC*, IV,1, p. 27, 78, IV, 2, p. 34; vases attiques à figures rouges, *LIMC*, IV,1, n° 42, p. 79, N, 2, p. 35 ; O. Wattel-de Croizant, *Les mosaïques représentant le mythe d'Europe (I^{er}–II^e siècles)*, Coll. De l'archéologie à l'histoire, Paris 1995, p. 25–34.

⁵⁴ Statuettes en terre-cuite, *LIMC*, IV,1,114, p. 82, IV, 2, p. 42 ; O. Wattel-de Croizant, *op. cit.*, p. 26–27.

⁵⁵ O. Wattel-de Croizant, *op. cit.*, p.139–233.

⁵⁶ *Id.*, p. 219–220.

Manche », comme semble en témoigner le pavement de Keynsham au IV^e siècle⁵⁷. Il apparaît que le vecteur le plus efficace pour la transmission des cartons musivaux est lié aux déplacements des commerçants en Méditerranée. C'est ainsi que les marchands des riches cités portuaires de Syracuse et de Palerme, qui se situent à cinq ou six jours de navigation de Carthage et commercent régulièrement avec les villes de la côte africaine eurent très vite connaissance des nouvelles réalisations des mosaïstes africains et en commandèrent des répliques pour le décor de leurs villas. On comprend mieux, dans ces conditions, les convergences thématiques entre les mosaïques d'Ouled-Agla⁵⁸ et de Palerme⁵⁹ sur la scène de séduction d'Europe par Jupiter ou les parentés d'invention avec l'image des préliminaires sur un pavement d'Halicarnasse, en Asie Mineure⁶⁰.

Enfin, si le tableautin de mosaïque polychrome du rapt d'Europe⁶¹, qui fut découvert au large des côtes cannoises, résulte d'un naufrage d'époque moderne, il se range dans la série limitée des « *emblemata portatifs* » produits en série à Rome pour l'exportation, à l'usage des collectionneurs, aux confins des I^{er}-II^e siècles (ap. J. C.). Le procédé de fabrication est originaire d'Égypte et le modèle figuré souvent adapté des peintures alexandrines ; aussi peut-on se demander si, dans ce cas précis, la scène du voyage ne s'inspire pas éventuellement de la célèbre fresque d'Antiphile, déjà citée, même si la disparition du modèle ne permet pas de l'affirmer ; néanmoins, quel que fût le modèle de référence, ce panneau réalisé en *opus vermiculatum*, avec des tesselles inférieures à 0,3 cm. de côté, qui lui donne l'aspect d'une « peinture en pierre », se réfère sans doute à un chef d'œuvre alexandrin suffisamment célèbre, pour que la simple apparition du groupe de dos évoque l'enlèvement d'Europe. Le rayonnement de cet héritage alexandrin à Rome, dès la fin de la République, est confirmé par une mosaïque pariétale de l'enlèvement d'Europe destinée aux propylées du temple syllanien de la Fortune à Préneste (fin du I^{er} siècle av. J. C.)⁶², dont le tableautin constitue la copie miniaturisée ; la présentation des groupes, l'attitude d'Europe, l'apparence du taureau sont exactement identiques et se réfèrent de toute évidence au même prototype.

La valeur esthétique des figurations de l'enlèvement d'Europe paraît finalement secondaire, par rapport aux symboles socio-culturels qui s'attachent à ce répertoire iconographique gréco-romain.

⁵⁷ Keynsham, Wansdycke, District Council, IV^e siècle, *Id.*, p. 194–195, pl. XXIV-a.

⁵⁸ Ouled-Agla (*Eguizitum*), Alger, Musée National début du IV^e siècle, *Id.*, 217–219, pl. XXIV-a.

⁵⁹ Palerme, Musée National, IV^e siècle, *Id.*, p. 126–127, pl. XIV-b.

⁶⁰ Londres, British Museum, fin du IV^e siècle, *Id.*, p. 207–209, pl. XXVII.

⁶¹ Ile Sainte-Marguerite, Cannes, *Id.*, p. 83–85, pl. VIII-a ; 0,28m x 0,29m de côté.

⁶² Oldenburg, Landesmuseum, *Id.*, p. 73–83, pl. VII.

Du VI^e au début du IV^e siècle (av. J. C.), pour les Grecs, l'image d'Europe reste sacralisée. Dans l'esprit des sculpteurs et des peintres, la mère de la dynastie minoenne s'apparente plus à une « déesse cavalière » de type oriental, qu'à une femme séduite par le dieu de l'Olympe. Si des formules plus didactiques se font jour sur deux vases étrusques originaires de Caeré (Cervétéri), datés des années 530–520⁶³, où sont suggérés les origines crétoises de la légende, ce n'est pas avant 480, sur un cratère de Tarquinia du peintre de Berlin⁶⁴, que la jeune femme ne se laisse plus enlever, mais descend de sa monture et marche à ses côtés, en empoignant d'une main l'une de ses cornes. Ce nouveau schéma constitue une première étape vers la désacralisation du mythe, qui se généralise dans la seconde moitié du IV^e siècle, sur les vases athéniens à figures rouges et les sculptures béotiennes, avec des formules plus narratives du voyage marin : le rapt perd de sa violence et l'attitude d'Europe devient plus consentante⁶⁵.

Toutefois la laïcisation du mythe n'intervient pas avant la seconde moitié du IV^e siècle, avec la mise en scène de la séduction et le spectacle de la pompe marine sur les vases apuliens de style fleuri. Des scènes de genre assez conventionnelles, où les personnages s'échelonnent en rangs superposés sur les parois des vases, vont influencer durablement les peintres d'époque hellénistique, tels Antiphile et sans doute Apelle, dans les années 330–310, mais aussi dénaturer la valeur sémantique de ce mythe fondateur de l'Europe, pour le présenter comme une aventure galante plus ou moins chargée d'érotisme. La peinture pompéienne du I^{er} siècle donne un aperçu assez exhaustif de la production hellénistique sur le sujet, puisque les ateliers campaniens firent appel à des peintres grecs d'origine égyptienne, qui puisèrent leur inspiration dans des cahiers de modèles alexandrins. C'est cette figure emblématique de la féminité qui séduisit les Romains dès le I^{er} siècle (av. J. C.) et qui fut abondamment diffusée sur les fresques pompéiennes des années 10–79 (ap. J. C.) ou sur les mosaïques du monde romain aux six premiers siècles de notre ère. La respectabilité de la princesse en fut affectée ; ainsi le monologue du livre 27 de la troisième *Ode* d'Horace, où Europe se culpabilise d'avoir abandonné son père et succombé à la tentation, paraît-il en résonance avec la fresque pompéienne d'époque augustéenne de la Maison de Jason (IX^e région), dite aussi de « l'Amour fatal »,

⁶³ Hydrie de Caeré, Rome, villa Giulia, inv. 50643 ; *O. Wattel-de Croizant, op. cit.*, p. 25, fig. 5, p. 29.

⁶⁴ Cratère en cloche, Tarquinia, Musée national, inv. RC7456 ; *O. Wattel-de Croizant, op. cit.*, p. 26, fig. 7, p. 30.

⁶⁵ Vases apuliens du style « fleuri » (340–300 av. J.C.), *O. Wattel-de Croizant, op. cit.*, p. 39–41, fig. 14–15, p. 40.

à Pompéi⁶⁶. Les trois compagnes qui encadrent Europe, assise en amazone sur le taureau, restent sur leur garde et observent avec une certaine défiance l'animal, comme si elles pressentaient la "fatalité" de l'enlèvement qui suivra. Cette version moralisante de la légende est en harmonie avec les valeurs de la société augustéenne sur le mariage, tandis que les images plus sensuelles des maisons voisines de Sophonisbe⁶⁷ et de M. Lucretius Fronto⁶⁸ ou celles de la "Casa Sannitica" à Herculaneum⁶⁹ montrant Europe entièrement nue, vautreée sur le flanc du taureau, traduisent assez bien la libération des moeurs du temps de Néron. Les peintures campaniennes ne sont donc pas les copies conformes des œuvres picturales d'époque hellénistiques, mais des interprétations adaptées au goût de la clientèle, au talent des artistes et aux modes décoratives. Ces constatations valent aussi pour la mosaïque, où l'adéquation du sujet mythologique à la destination de la pièce et au goût des commanditaires reste un critère déterminant. Ainsi, la scène du voyage marin constitue-t-elle un décor rafraîchissant pour les nymphées ou les établissements de bains, tandis que dans les maisons privées, en peinture comme en mosaïque, cette histoire d'amour convient plus spécialement au décor des chambres à coucher et aux pièces de réception (*triclinia*), où elle est plus ou moins confusément associée au concept de fécondité et à l'espérance d'une progéniture masculine. Si, le plus souvent, les propriétaires acceptent passivement les modèles proposés par les artisans, qui, de leur côté, respectent les goûts assez conventionnels de leurs clients, quelques mosaïques du IV^e siècle (ap. J. C.) montrent que certains commanditaires ont choisi le thème de l'enlèvement d'Europe en connaissance de cause. A Lullingstone⁷⁰, en Bretagne, la scène du voyage s'insère dans un tapis, peuplé de symboles prophylactiques, de figures ou de sigles bacchiques, bordé par un distique élégiaque humoristique du chant I de l'*Enéide*, qui trahit les penchants superstitieux du propriétaire, mais témoignent par ailleurs de sa culture humaniste et mythologique. Pour ce provincial, Europe apparaît comme un gage de bonheur éternel pour avoir affronté avec succès tous les périls de l'Amour et ne peut, de ce fait, qu'attirer le bonheur sur sa maison. A la même époque, en Afrique, un parvenu d'Ouled-Agla (*Equizitum*)⁷¹ choisit le thème de l'enlèvement d'Europe pour le revêtement du *triclinium* de sa villa et l'intègre

⁶⁶ Pompéi, IX, 5,18, Naples, Musée national, inv. III, 475 (10 ap. J. C.) ; O. Wattel, *op. cit.*, p. 57–60, pl. II-a.

⁶⁷ Pompéi, VIII, 2, 38–39 (détruite), début du IV^e style flavien ; O. Wattel-de Croizant, *op. cit.*, p. 63, pl. V-b.

⁶⁸ Pompéi, V, 4, 11, *in situ* (en partie détruite) ; O. Wattel-de Croizant, *op. cit.*, p. 63.

⁶⁹ Herculaneum, V, 6–7, *in situ*, (IV^e style néronien) ; O. Wattel-de Croizant, *op. cit.*, p. 63–64, pl. IV-c.

⁷⁰ LIMC, IV, 1, n° 162, p. 85, IV, 2, p. 44 ; O. Wattel-de Croizant, *op. cit.*, p. 191–194, pl. XXIII-a.

⁷¹ LIMC, IV, 1, n° 18, p. 77–78, IV, 2, p. 33 ; O. Wattel-de Croizant, *op. cit.*, p. 217–220, pl. XXIII-a.

dans un programme mythologique plus vaste consacré aux Amours de Jupiter ; les vertus fertilisantes de ces figurations paraissent adaptées à la vertu sociale de cette pièce de réception, où les banquets devaient être à l'image de la richesse du maître de maison.

Toutefois, dans l'inconscient collectif de l'Empire finissant, l'enlèvement d'Europe n'est plus seulement considéré comme une aventure galante, mais symbolise également l'arrachement à la vie et donc, la mort. La valeur eschatologique de la légende n'avait d'ailleurs pas échappé aux Grecs, puisque la céramique funéraire du IV^e siècle (av. J. C.) du style de Kertch, sur les bords de la mer Noire, associe Europe et les Néréides à l'escorte nuptiale de Thétis et de Pelée, mais aussi aux cortèges funèbres du thiasse marin⁷². Europe apparaît donc, aux yeux des Anciens comme un gage d'éternité face aux épreuves de l'existence que sont le mariage et la mort ; en effet, les Hellènes considèrent le passage de l'état pubère à celui de femme comme une mort métaphorique, un rite de passage suivi d'une renaissance en forme d'apothéose. Le parcours initiatique d'Europe, tel que l'imagine Moschos, paraît emblématique de cette évolution : l'idée de mort est liée au rapt, marqué par l'arrachement au père et à la terre natale, tandis que l'hiérogamie crétoise oblitère cette étape douloureuse avec la naissance de trois fils. A l'époque romaine des considérations sémantiques assez similaires pourraient expliquer la fréquence de la scène du voyage marin dans le décor de tombeaux romains des II^e–III^e siècles (ap. J. C.) et tout spécialement sur les sépultures de femmes mariées, mais d'autres considérants sont à prendre en compte. A l'époque antonine et au début de la période sévérienne, la symbolique funéraire de la scène du voyage fut réinterprétée en fonction de la diffusion des religions à mystères en provenance d'Orient et du contexte de crise en politique extérieure. Ainsi des reliefs funéraires d'Italie, de Gaule (Orléans, Nod-sur-Seine), de Norique et de Mésie proposent-ils des images répétitives et assez conventionnelles de la scène du voyage, où Europe, nimbée dans un voile qui s'enfle comme celle d'un bateau adopte la pose nonchalante des Néréides⁷³. La concentration relativement importante de cette image de la mythologie classique en Europe danubienne, laisse penser qu'elle a dû être véhiculée par les légionnaires et les vétérans chargés de la défense du *limes*, voire les commerçants qui leur emboîtèrent le pas. Mais cette densité pourrait aussi s'expliquer par le contexte géographique et le passé historique de ces provinces, qui se situent sur les axes de la colonisation grecque vers le Pont-Euxin et donc dans des zones sensibilisées à

⁷² Céramique attique à figures rouges du IV^e siècle (av. J. C.) ; J. M. Barringer, *Europa and the Nereids : wedding or funeral ?* American Journal of Archaeology 95 (1991) p. 657–667 ; O. Wattel-de Croizant, *op. cit.*, p. 32 ; 252–253.

⁷³ O. Wattel-de Croizant, *op. cit.*, p.165–167 ; 249.

la culture hellénique depuis des siècles. Mais la valeur eschatologique de cet enlèvement dépasse les frontières de l'Europe et rayonne jusque dans les provinces orientales de la Méditerranée, puisqu'il figure sur un relief en plomb d'un sarcophage de Judée (Moshav ha Bonim)⁷⁴. Toutes ces tendances sont à mettre en relation avec l'atmosphère de crise morale et culturelle qui sévit aux II^e–III^e siècles et témoignent également des relations plus ou moins ambiguës que les Anciens continuent d'entretenir avec la mythologie.

Contrairement aux idées reçues, il semblerait que la valeur sémantique du mythe d'Europe dans l'Antiquité n'ait pas été affectée par les évolutions thématiques constatées dans l'ensemble du répertoire iconographique depuis l'époque classique. La survivance de l'iconographie de l'enlèvement aux V^e–VI^e siècles (ap. J. C.) s'explique en premier lieu par la réinterprétation qu'en donnèrent les nouvelles spiritualités de l'époque. La mosaïque de Sarrîn⁷⁵, en Osrhoène, permet de mesurer la distance qui sépare les sociétés occidentales christianisées de l'Ouest de l'Hellespont des milieux « barbares » hellénisés vivant aux confins de la Perse au VI^e siècle. Ce pavement de l'enlèvement d'Europe apparaît comme un manifeste de la résistance de la communauté païenne de Carrhes/Harrân face au prosélytisme du christianisme et de son attachement à la défense d'une culture hellénique millénaire.

En définitive, à l'époque tardive, ce n'est pas l'enlèvement mais l'esprit de la légende qui survit à travers ces images tardives, car la figure d'Europe est immortelle et les fictions qu'elle a créées demeurent éternelles.

⁷⁴ L. Y. Rahmani, Five lead coffins from Israël. Israël Exploration Journal, 42 (1992) 1–2, p. 88–95, fig. 12 p. 90.

⁷⁵ Syrie, Musée d'Alep, seconde moitié du V^e–début du VI^e siècle ; J. Balty, La mosaïque de Sarrîn (Osrhoène), coll. IFAPO, CXL, 1990, p. 47–50, 73, 96–97 ; O. Wattel, *op. cit.*, p. 204–207, pl. XXVI.

<i>ACTA CLASSICA</i> <i>UNIV. SCIENT. DEBRECEN.</i>	<i>XXXVII.</i>	<i>2001.</i>	<i>p. 19–38.</i>
--	----------------	--------------	------------------

18–19 MARS 210 AV. J.-C., LE FORUM BRÛLE : À LA RECHERCHE DE BOUCS ÉMISSAIRES

PAR DOMINIQUE BRIQUEL

Le témoignage de Tite-Live

On connaît l'incendie qui se produisit à Rome en 63 ap. J.-C. et dont les chrétiens furent accusés d'être responsables. Ce fut l'occasion de la persécution de ce groupe minoritaire qui se singularisait par son comportement – et qui était donc tout désigné pour assumer le rôle de bouc émissaire. Mais des faits quelque peu comparables s'étaient déjà produits près de trois siècles auparavant : ils sont beaucoup moins connus, et à notre connaissance n'ont jamais fait l'objet d'une étude spécifique. Ils méritent pourtant, tout autant que ceux qui se sont produits en 63, d'être analysés – et on constatera, sans surprise, que les mêmes causes produisent les mêmes effets : déjà alors un incendie a donné lieu à une utilisation, nous dirions même une manipulation de l'opinion visant à détourner les tensions de la société et le mécontentement populaire sur un groupe jugé *a priori* coupable.

Il s'agit d'un incendie qui détruisit une bonne partie du forum les 18 et 19 mars 210 av. J.-C., donc en pleine deuxième guerre punique. L'événement ne nous est connu que par le court récit qu'en fait Tite-Live, et qui occupe à peu près la moitié du chapitre 27 du livre XXVI des *Ab Urbe condita libri*. Nous l'avons signalé, il n'a guère retenu l'attention des historiens, même si, comme l'a rappelé F. Coarelli¹, il a eu des conséquences durables quant à l'aménagement du forum et a de ce fait intéressé les spécialistes de la topographie de la Ville. Il faut dire que, par rapport aux développements de la guerre qui se déroulait alors, il faisait figure de péripétie secondaire : nous sommes exactement à l'époque où, ainsi que le relève justement Tite-Live (XXVI, 37), le sort des armes commence à tourner et où, après la série de sanglantes défaites

¹ Voir *Il foro romano*, II, Periodo repubblicano e augusteo. Rome 1985, p.149 sq.

qu'Hannibal a infligées à l'*Urbs* – Tessin, Trébie, Trasimène, Cannes –, les Romains remportent leurs premiers succès importants, avec la prise de Syracuse et celle de Capoue, face à un chef punique qui reste étrangement passif et qui n'a plus l'initiative des opérations. Mais la situation n'est pas pour autant encore résolue en faveur de Rome. En 211 encore Hannibal a été capable de lancer un raid jusque sous les murs de l'*Urbs* – qui, s'il a eu une portée stratégique limitée (et n'est pas parvenu à inquiéter les Romains qui assiégeaient Capoue, ce qui était le but visé par l'opération), n'en a pas moins frappé les esprits et provoqué un début de panique dans la cité. D'autre part la situation en Espagne restait pour le moins confuse et même en Sicile certains foyers de résistance subsistaient. C'est donc dans ce contexte incertain que survint l'événement qui nous occupe ici :

Vint mettre un terme à ces propos un incendie qui prit naissance une nuit, la veille des Quinquatries (*Quinquatrus majores*, du 19 au 23 mars), en plusieurs endroits simultanément, autour du forum. Brûlèrent en même temps les sept boutiques – plus tard on les appela les cinq – et les boutiques des changeurs – aujourd'hui on les appelle "neuves" ; le feu gagna ensuite des édifices privés – alors en effet il n'y avait pas de basiliques –, il gagna les Latomies, le marché aux poissons et l'Atrium royal ; le sanctuaire de Vesta fut protégé à grand-peine, surtout grâce à l'action de treize esclaves qui furent rachetés pour le compte de l'État et affranchis. L'incendie se prolongea pendant une nuit et un jour ; à vrai dire, personne ne douta qu'il ne fût dû à la malveillance, des foyers s'étant déclarés en même temps en plusieurs endroits situés dans des directions opposées. Aussi le consul, conformément à la décision du sénat, lut-il devant le peuple assemblé un décret aux termes duquel l'homme qui ferait connaître les coupables de cet incendie recevrait une récompense : de l'argent s'il était libre, la liberté s'il était esclave. Attiré par cette récompense, un esclave des Calavii – des Campaniens – (il s'appelait Manus) dénonça ses maîtres, ainsi que cinq jeunes nobles campaniens, dont les pères avaient été exécutés à la hache sur l'ordre de Q. Fulvius, comme responsables de cet incendie et comme prêts à en allumer d'autres partout, si on ne les arrêtait pas. Ils furent arrêtés, eux et leurs esclaves. A vrai dire, on chercha d'abord à discréditer le dénonciateur et la dénonciation : frappé de verges la veille par ses maîtres, il s'était enfui et avait, par colère et sans plus réfléchir, profité d'un événement fortuit pour forger son accusation. Mais comme, après confrontation, ils étaient confondus et qu'on commençait à soumettre à la torture, au milieu du forum, les auteurs du crime, tous avouèrent et l'on punit les maîtres et les esclaves complices ; au dénonciateur, on donna la liberté et 20 000 as. (traduction du P. Jal, *CUF*, 1991)

La gravité des faits : une menace pour les *pignora imperii*

Nous ne nous attarderons pas sur les implications topographiques de ce texte, pour lesquelles nous pouvons renvoyer à la mise au point de F. Coarelli. Nous retiendrons seulement qu'il donne une bonne idée de la disposition du forum, avant que la construction des grandes basiliques, à partir du II^e s. av. J.-C., avec l'*Aemilia* et la *Porcia*, ne lui donne l'aspect qui nous est familier. Il restait occupé en grande partie par des édifices privés et les fonctions

commerciales, voire artisanales, y jouaient encore un grand rôle. C'était encore, autant qu'un lieu de la vie publique, un marché, avec son marché aux poissons et ses boutiques évoqués dans le texte. Ces fonctions ne devaient sans doute pas totalement disparaître par la suite : mais on est encore dans une situation où l'équilibre entre public et privé penche beaucoup moins en faveur du premier terme que ce ne sera le cas plus tard. Et que dans ces conditions un incendie se soit produit n'a rien de surprenant : qu'une nuit le feu se déclarât dans quelque arrière-boutique et gagnât peu à peu les constructions voisines, qui devaient être bâties surtout en matériaux périssables et remplies de produits inflammables, n'a rien que de très banal. Après tout le Grand Feu de Londres, en 1666, a eu une origine de ce genre !

En présentant les choses de cette manière, nous ne voudrions cependant pas réduire cet incendie de 210 aux dimensions d'un banal fait-divers : un brasero qui met le feu à une boutique... Ce n'est pas ce que dit Tite-Live, pour qui l'incendie est sûrement d'origine criminelle. Il en apporte – croit-il – la preuve : le feu aurait pris en plusieurs endroits à la fois. Mais faut-il vraiment le suivre dans son analyse de l'événement et dans ses conclusions ? Nous avouons considérer comme extrêmement suspecte la sorte d'enquête policière qu'il nous présente en ces lignes. "Personne ne douta que..." Il y a là un empressement bien étrange, comme si on considérait, dès le départ, que l'incendie n'avait pu être que d'origine criminelle. Quant à la pluralité des foyers d'incendie, comment le vérifier, dans l'affolement qui a dû gagner les Romains réveillés au milieu de la nuit par l'alerte au feu ? Disons-le d'emblée : il nous semble que l'incendie a été déclaré d'origine criminelle parce qu'on voulait qu'il y eût des coupables, des boucs émissaires contre lesquels la vindicte populaire pût se déchaîner – à un moment où les relations entre les autorités et le peuple étaient tendues. Comme en 63 ap. J.-C. avec les chrétiens, il est très probable qu'un incendie, au départ purement accidentel, ait fourni l'occasion de désigner un groupe responsable contre lequel on pût sévir – et instaurer une sorte de climat d'"union sacrée" autour des autorités. En l'occurrence les victimes jetées en pâture à la foule, que l'on n'a pas hésité à torturer en plein forum, dans l'atmosphère de haine et de vengeance que l'on devine, ont été des Campaniens – le groupe de jeunes nobles capouans et leurs esclaves.

Mais pourquoi une telle utilisation de l'événement, et pourquoi une telle importance accordée à ce qui n'aurait pu être, somme toute, qu'un banal accident, un fait-divers bien modeste au milieu de tous les événements qui se déroulaient alors sur les différents théâtres d'opérations qui voyaient Rome et Carthage s'affronter ?

En réalité un tel incendie, survenant sur le forum, ne pouvait pas être

anodin. Nous avons souligné l'importance persistante à cette époque de la dimension privée, commerciale du forum. Mais il avait déjà bien évidemment sa dimension officielle, politique et religieuse. Celle-ci remontait à ses origines mêmes, aux temps lointains où l'assèchement et l'aménagement de ce qui n'avait été jusque-là qu'un borbier marécageux, juste utilisé comme lieu de sépulture, avaient doté la cité naissante qui regroupait désormais les habitats disséminés sur les diverses collines, d'un lieu de rencontre et de réunion, à fonction non seulement économique, mais aussi et surtout (puisque le Forum Boarium ne pouvait pas le suppléer en ce sens) politique et religieuse. Les premières traces de la *Regia*, du *lapis niger* voire de la curie remontent à la fin du VII^e siècle av. J.-C.². Et c'est bien sûr cette importance pour la cité de la zone touchée par l'incendie de 210 qui fait qu'il ne se réduit pas à un simple accident, regrettable certes mais sans réelle gravité. Le texte de Tite-Live le souligne : le sanctuaire de Vesta, son temple rond où les Vestales avaient la garde du feu sacré a été menacé et il a fallu – à une époque où n'existaient pas encore les vigiles publiques – que des esclaves intervinssent pour le préserver des flammes. Ils furent rachetés par l'État et gratifiés de la liberté pour leur geste : ce traitement exceptionnel montre bien quel danger la cité estimait avoir couru. On ne conçoit pas qu'on leur ait attribué une telle récompense si leur intervention n'avait permis que de sauver quelques boutiques !

Un autre passage de Tite-Live, un peu plus loin, montre ce qui était en jeu. Dans la réponse cassante qu'il fait aux Campaniens, Q. Fulvius Flaccus, qui avait conduit avec son collègue Appius Claudius Pulcher les opérations du siège de Capoue, leur reproche d'"avoir cherché à s'en prendre au sanctuaire de Vesta, aux feux qui y brûlaient éternellement, aux gages, cachés au fond du sanctuaire, que le destin avait fournis pour assurer la sauvegarde de l'empire romain" (XXVI, 27,14). L'*aedes Vestae* qui avait failli être la proie des flammes était le lieu du foyer de la cité, l'endroit où, sous la garde des vierges consacrées, brûlait cette flamme dont on estimait qu'elle représentait la vie même de la ville. En outre l'édifice abritait, inaccessibles aux regards, les mystérieux *pignora imperii*, qui auraient compris en particulier le Palladium troyen, qui étaient, eux aussi, considérés comme des gages de l'existence de l'*Urbs*, du maintien de sa puissance. A une époque où, plus qu'à aucune autre, Rome et son empire couraient le risque de disparaître – n'avait-on pas vu Hannibal aux portes encore l'année précédente? –, un incendie surgissant soudainement à proximité immédiate du sanctuaire, risquant de l'embraser et de détruire les précieux talismans qu'il contenait, ne pouvait être interprété qu'en termes d'attentat. Ce ne pouvait être qu'un mauvais coup manigancé par

² Voir F. Coarelli, *Il foro romano*, I, Periodo arcaico, spéc. p.119–226.

les ennemis de Rome !

Rome et Capoue : les frères ennemis

Mais quels ennemis ? Ce ne sont pas, on le voit, les Carthaginois qui sont ici mis en cause, ni même les Gaulois et les Grecs, qui par les contingents nombreux que les premiers avaient fourni à l'armée du chef punique ou du fait du ralliement à lui de cités grecques d'Italie du Sud et de Sicile apparaissaient comme rangés dans le camp des ennemis de Rome, et qui avaient été les victimes de la macabre cérémonie de 216 où un couple de ressortissants de chacune de ces deux nations avait été enterré vivant au Forum Boarium (Tite-Live, XXII, 57,4). Les coupables – et les victimes – sont ici des Campaniens, des habitants de Capoue. Cela mérite explication : pourquoi leur avoir fait jouer, à eux spécifiquement, le rôle de responsables désignés, de boucs émissaires ?

Il faut rappeler quelle était la conjoncture en 210. Nous l'avons signalé, Capoue, qui était passée à l'ennemi au lendemain de Cannes (Tite-Live, XXIII, 2–7), avait été assiégée l'année précédente par l'armée romaine conduite par les deux consuls, Fulvius Flaccus et Appius Claudius (XXV, 23), et était retombée en son pouvoir en dépit de la tentative de diversion qu'avait été la marche d'Hannibal en direction de Rome (XXVI, 7–11). Tite-Live relate sa capitulation, survenue au cours de l'été 211, en XXVI, 14.

Capoue n'avait été que l'une des cités italiennes qui avaient fait défection et avaient rallié le camp carthaginois au moment où l'*Urbs* semblait promise à la défaite et à l'écrasement. Il suffit d'évoquer Syracuse qui, elle aussi, a été reprise à l'issue d'un siège fameux et dont le destin, dans le récit de l'historien padouan, se dénoue parallèlement à celui de Capoue. Mais, pour les Romains, la cité campanienne a dû avoir une importance psychologique que n'a pas eue même la capitale de la Sicile grecque. Le sort qui lui fut réservé fut beaucoup plus âprement discuté, comme on le constate en lisant le livre XXVI de Tite-Live, qui consacre les chapitres 30–32 au devenir de Syracuse, et 33–34 à celui de Capoue – pour laquelle il a déjà évoqué, en 14–16, les mesures prises immédiatement après la capitulation.

Le traitement de Capoue fut nettement plus sévère que celui de Syracuse. C'est à peine, en effet, selon l'historien padouan, si on pût trouver deux personnes à qui Rome n'avait rien à reprocher : deux femmes, une prostituée et une habitante originaire d'Atella. Contre ceux qui furent considérés comme les principaux responsables de la rébellion – et qui ne s'étaient pas soustraits préalablement au châtimement par le suicide³ – la punition fut immédiate, et sans

³ L'épisode qui a été remarquablement étudié par *J.-L. Voisin*, Tite-Live, Capoue et les

pitié : quarante trois sénateurs furent impitoyablement mis à mort, exécutés à la hache, par Fulvius Flaccus, agissant seul en l'absence de son collègue Appius Claudius, blessé et bientôt mort de ses blessures (Tite-Live, XXV, 15–16). Quant à ceux qui avaient joué un rôle dirigeant dans la révolte, le sénat décida une confiscation générale de leurs biens et leur vente comme esclaves, tandis que les autres faisaient l'objet d'une mesure de déportation : tous seraient expulsés, et établis au nord du Tibre. Bien sûr, le droit de cité leur serait retiré. Ces mesures sévères – énumérées par Tite-Live en XXVI, 16 puis de nouveau, avec des variantes en 34, ce qui trahit une dualité de sources, question pour laquelle nous renvoyons à l'étude de J. von Ungern-Sternberg⁴ – n'aboutissaient à rien de moins qu'à la disparition de Capoue en tant que cité. Désormais la plus grande ville de Campanie, la fière cité qui, on le voit chez Strabon, V, 4, 3 (242), expliquait son nom à partir de *caput*, pour bien montrer qu'elle en était la capitale, n'avait plus d'existence en tant que communauté, était réduite à ne plus être qu'un agrégat de maisons et d'habitants, sans la moindre structure qui lui reconnût le caractère d'une cité. Elle était ravalée au rang d'un *pagus* ou d'un *vicus*, sans aucune autonomie par rapport à Rome.

On peut parler d'un acharnement à l'encontre des Capouans, d'une haine à leur égard. Fulvius Flaccus en est l'effrayante illustration : lors de l'exécution des sénateurs, il se hâte d'achever leur supplice, de peur que le sénat ne fasse un geste de clémence, ou tout simplement ne retarde leur mise à mort par une enquête complémentaire. Et lorsque les Capouans, qui ont capitulé mais sont encore dans l'attente de la manière dont le sénat fixera leur sort, supplient un des consuls de 210 de les laisser aller à Rome présenter leur défense, sa réaction témoigne bien de l'hostilité qui l'anime – quand bien même il prétend faire preuve de hauteur de vues et ne pas se laisser guider par un ressentiment personnel. Nous avons déjà fait allusion à ce passage, qui chez Tite-Live fait suite au récit de l'incendie du forum, que nous pouvons citer *in extenso* (XXVI, 26,10–14) :

Le consul romain (M. Valerius Laevinus, consul en 210), passant près de Capoue, une foule de Campaniens l'entoura et le supplia en pleurant de les laisser aller à Rome trouver les sénateurs : si ceux-ci cédaient enfin à quelque sentiment de pitié, ils pourraient les supplier de ne pas causer leur perte définitive et de ne pas permettre que Flaccus fasse disparaître le nom campanien. Q. Flaccus dit qu'il n'avait pas le moindre motif personnel d'en vouloir aux Campaniens, mais que des inimitiés d'ordre public, telles qu'on peut en éprouver vis-à-vis d'ennemis, il en avait et il en aurait, tant qu'à sa connaissance ils seraient animés de tels sentiments envers le peuple romain : il n'existait pas sur terre de nation, en effet, il n'existait pas de peuple plus hostile au nom romain. C'est pourquoi il les tenait enfermés dans leurs murailles. Eh quoi, s'en échappait-il

Bacchanales, MEFRA 96 (1984) p.601–653.

⁴ Voir J. von Ungern-Sternberg, *Capua im Zweiten Punischen Krieg*. Munich 1975, p. 77–122.

quelques-uns d'un côté ou d'autre? Ils erraient dans la campagne comme des bêtes sauvages, déchirant et égorgeant tous ceux qu'ils rencontraient; d'autres s'étaient enfuis auprès d'Hannibal; d'autres partis pour incendier Rome. Le consul trouverait sur le forum à demi-brûlé les traces du crime des Campaniens : on avait cherché à s'en prendre au sanctuaire de Vesta, aux feux qui y brûlaient éternellement, aux gages, cachés au fond du sanctuaire, que le destin avait fournis pour assurer la sauvegarde de l'empire romain. Pour sa part, il n'estimait pas du tout prudent d'autoriser des Campaniens à pénétrer à l'intérieur des remparts de Rome. (traduction P. Jal)

On le constate, aux yeux de Fulvius Flaccus – et sans aucun doute de nombre de ses compatriotes –, les Capouans n'ont aucune excuse, ne méritent aucune mansuétude. Rome peut nourrir de nombreux griefs à leur égard – et l'incendie du forum, en 210, y figure en bonne place. Cette affaire, elle-même produit – à notre avis – de la haine que l'*Urbs* portait désormais à son ancienne partenaire au sein de ce qu'on a appelé l'"État romano-capouan", venait à son tour l'alimenter et la renforcer.

Nous avons fait allusion à l'"État romano-capouan". Certes nul n'admet plus de nos jours la grandiose reconstitution qu'on avait proposée autrefois des événements qui, en 343, à la suite de ce que la tradition présente comme une *deditio*, dans laquelle on a tendance à reconnaître une projection dans le passé de celle de 211, allaient faire rentrer Capoue dans la cité romaine. A. Piganiol, en particulier, avait été jusqu'à estimer que ces faits, aboutissant à la constitution d'un État bicéphale, expliquaient que Rome se fût dotée d'une légende des origines faisant intervenir non un fondateur unique, mais deux frères, Romulus et Rémus.⁵ Il convient désormais de suivre les analyses, beaucoup plus prudentes, de J. Heurgon⁶. Mais il n'empêche – et J. Heurgon l'a bien souligné – que des liens effectivement très étroits se sont alors noués entre les deux cités, et notamment entre leurs aristocraties respectives.

Les *equites Campani*, qui avaient une place dominante à Capoue, ont été constamment soutenus par les sénateurs romains, et en particulier ont bénéficié d'un traitement de faveur, bien décrit par Tite-Live, après la révolte des Campaniens en 340, lorsque ceux-ci ont fait cause commune avec les Latins soulevés contre Rome (Tite-Live, VIII, 11,15–16). Le consul P. Decius Mus, qui se serait sacrifié dans un rituel de *devotio* lors de la bataille du Veseris en 340 (VIII, 9), en un geste que son fils, également consul, aurait imité à Sentinum en 295, fournit l'illustration de l'intégration, dès le début, d'aristocrates campaniens au sein des couches dirigeantes de Rome. Ceux qui

⁵ Voir A. Piganiol, *La louve du Capitole*. Paris 1925.

⁶ Voir J. Heurgon, *Recherches sur l'histoire, la religion et la civilisation de Capoue préromaine des origines à la deuxième guerre punique*. Paris 1942, p. 157–191 et *Rome et la Méditerranée Occidentale jusqu'aux guerres puniques*. Paris 1969, p. 325–326.

restaient à Capoue avaient de leur côté noué des liens matrimoniaux étroits avec les familles les plus en vue dans l'*Urbs*. Celui-là même qui fut à la tête de la cité campanienne au moment où, après Trasimène, elle commença à se détacher de l'alliance romaine, Pacuvius Calavius – dont des parents interviennent dans l'incendie de 210 –, était le gendre d'un des deux consuls qui devaient mener le siège de 211, Appius Claudius, et le beau-père d'un autre consul, M. Livius Salinator, qui exerça cette charge en 219 (XXIII, 2,6). Les relations allaient donc bien au-delà de la simple reconnaissance du statut de citoyens romains attribué aux Capouans lors de la *deditio* de 343.

Dans ces conditions, on conçoit avec quelle amertume la défection de 216 a dû être ressentie à Rome, venant d'une cité avec laquelle l'*Urbs* avait tant de liens, et à laquelle elle estimait avoir rendu de si éminents services dans le passé – la préservant de l'attaque samnite en 343, époque où elle avait accepté de lui accorder sa protection alors même que Romains et Samnites étaient alliés. Les Capouans n'étaient pas des ennemis comme les autres : en ce sens l'analyse de A. Piganiol de la légende des jumeaux fondateurs garde une certaine validité, ils avaient été quasiment des frères pour les Romains. La rupture du lendemain de Cannes en faisait des traîtres, de véritables frères ennemis.

Cette proximité des Capouans, sans commune mesure avec ce qu'on pouvait ressentir à propos d'autres ennemis, rendait leur trahison scandaleuse et inexpiable. Elle est bien exprimée, chez Tite-Live, par deux épisodes parallèles de combats singuliers entre deux adversaires, un Campanien et un Romain (deux cavaliers, Cerrinus Vibellius Taurea et Claudius Asellus, en XXIII, 46–47, puis deux fantassins, Badius et T. Quinctius Crispinus, en XXV, 17). Le récit met en relief dans le premier cas le fait que le Campanien a été le plus courageux des cavaliers lorsqu'il a servi comme allié de l'armée romaine et dans le second le lien personnel intime qui existait entre les deux adversaires – Crispinus ayant sauvé Badius de la mort après une grave blessure, le soignant alors avec dévouement, ce qui n'empêcha nullement ensuite le Capouan de venir provoquer son ancien bienfaiteur. Les Campaniens ne sont donc pas des ennemis comme les autres : ils ont été particulièrement proches, ont bénéficié des plus grandes faveurs; mais ils se sont comportés comme des traîtres et des ingrats. Il est inutile de préciser que le "jugement de Dieu" tranche en faveur de Rome : dans le premier cas le cavalier capouan fuit lâchement devant le Romain, et dans le second Badius tombe sous les coups de Crispinus. Mais le lien positif peut de retrouver : lorsqu'en 213 cent douze cavaliers campaniens passent dans le camp romain, ils y sont accueillis à bras ouverts, et on leur garantit le maintien de leurs biens lors de la prise de la cité (XXIV, 47). Déjà auparavant, au moment de la défection, les trois cents

equites Campani qui servaient dans l'armée romaine, et dont le sort avait fait hésiter les sénateurs campaniens à s'engager sur la voie du ralliement à Hannibal (XXIII, 4,7–8), conservent tous leurs droits et leur citoyenneté romaine n'est pas mise en cause (XXXI, 10–11).

Cette proximité persistante du Campanien fait qu'il est, plus volontiers que d'autres ennemis, la cible des critiques. On dénonce sa *luxuria* (par exemple Tite-Live, XXIII, 2,1, 4,4, 8,6, 45,2) – cause des “délices de Capoue” dans lesquels aurait sombré le courage des soldats d'Hannibal –, on vitupère contre sa *superbia* (par exemple Tite-Live, VII, 31,6, où les deux griefs sont associés ; IX, 6,5, 40,17, XXIII, 5,1 ; Cicéron, *Leg. agr.*, 2,33,91 ; Gell., I,24,2) et aussi bien contre sa cruauté (comme à propos de l'odieux supplice infligé aux Romains surpris dans la ville au moment de la défection, en XXIII,7).

En fait le danger est que Capoue, cette cité jumelle, ne supplante Rome. Tite-Live prête à l'un des responsables de la sécession, Vibius Virrius, l'intention de profiter de la situation pour substituer à l'autorité de Rome sur l'Italie celle de Capoue : Hannibal, lorsqu'il repartirait en Afrique, ne pourrait que laisser la péninsule sous la direction de la grande cité campanienne (XXIII, 6). Et effectivement le chef punique donne suite à cette prétention : en XXIII, 10,2, Tite-Live lui fait affirmer que “bientôt Capoue serait à la tête de toute l'Italie”. Le souvenir du risque alors couru de voir la cité campanienne supplanter Rome persistera longtemps. En 63, pour s'opposer au projet de loi agraire du tribun P. Servilius, qui prévoyait – entre autres – l'établissement d'une colonie à Capoue, Cicéron joue sur la crainte que cette *altera Roma* ne prenne la place de Rome (*Sur la loi agraire*, II, 32,86). Plus tard encore Horace, dans la XVIème épode, parlera de l'*aemula Capua* (v.5). Que le grief ait été fondé ou non, peu importe : il a dû alors se faire jour à Rome, alimenter la haine ressentie à l'encontre de l'ancienne cité-soeur, jugée traître à la *fides* (les Campaniens sont fustigés comme *socii infideles*, traîtres à l'alliance et à la *fides*, en XXIII, 5,1). Pour les Romains ces lâches Capouans ne pouvaient que vouloir profiter de la situation pour tenter de ravir à Rome la place de capitale de l'Italie – à laquelle bien sûr seule l'*Urbs* pouvait avoir droit.

Mais, pour s'opposer à Rome, ils n'étaient même pas capables de recourir à des moyens loyaux. Le motif de la conspiration revient comme un refrain dans les reproches que les Romains peuvent adresser aux Campaniens. Déjà en 314 d'autres Calavii auraient pris la tête d'un complot visant à livrer Capoue aux ennemis – qui étaient alors les Samnites (IX, 26,5–7). En 210, après la conspiration attribuée aux Calavii et à d'autres jeunes nobles, il y en aurait encore eu une autre, oeuvre cette fois d'autres aristocrates de la cité, les Blossii (XXVII, 3). Et la trahison de 216 se fait dans l'atmosphère trouble d'un complot, où Pacuvius Calavius essaie de jouer à la fois du sénat contre le

peuple et du peuple contre le sénat (XXIII, 2–5). Il y a là une constante de la mentalité campanienne, telle que les Romains peuvent la juger – ainsi que l’ont justement suggéré C. Saulnier et J.-L. Voisin⁷. Ce qui s’est passé pour l’incendie du forum en 210, de la manière dont les Romains ont alors interprété les faits, s’inscrivait dans une longue série de forfaits analogues, oeuvre de la congénitale perfidie capouane.

Ainsi s’il fallait trouver des personnes coupables d’avoir allumé le feu qui, en 210, avait manqué de détruire les gages de la protection surnaturelle que les dieux accordaient à Rome, les Campaniens étaient tout désignés. On venait à peine de les ramener à la raison, de les forcer à capituler. Mais c’était bien dans leurs habitudes – selon les Romains – que de se complaire dans des attaques surnois, de manigancer des complots dans l’ombre. Ils avaient bien pu traduire leur dépit et leur ressentiment de cette manière dissimulée et déloyale. Et loin de leur servir d’excuse, le fait que parmi les suspects certains avaient perdu leur père, frappé par la hache sur l’ordre inexorable de Fulvius Flaccus, devenait une preuve supplémentaire de leur culpabilité et de leur trahison. Il n’y avait rien de bon à attendre de Campaniens ! Aux yeux du peuple, on peut penser que même un nom comme celui des Calavii, conforme à la phonétique osque mais non à celle du latin, les dénonçait comme différents, irréductibles, et donc comme des coupables en puissance. Un honnête Romain se serait appelé Calvius, et non Calavius avec anaptyxe. On imagine aisément que, dans l’atmosphère de “chasse aux sorcières” dans laquelle a dû se dérouler l’enquête et le procès de 210, même un détail de ce genre n’a pas dû être indifférent.

Une justice d’exception : le rôle de l’esclave dénonciateur

Nous pouvons parler ici de “chasse aux sorcières”. Toute l’affaire s’est déroulée dans un climat d’explosion de haine, de cruauté difficilement supportable. Derrière l’expression relativement froide dont use Tite-Live, il faut accepter de regarder crûment en face ce qui s’est passé : on a délibérément jeté en pâture à une foule surexcitée par l’incendie du forum ces malheureux Campaniens. Ce que nous appellerions les droits élémentaires de la défense, ou même le souci minimum d’objectivité, d’impartialité qu’on serait en droit d’attendre ont été sciemment bafoués.

⁷ Voir C. Saulnier, *La conjuratio clandestina* : une interprétation livienne de traditions campaniennes et samnites. REL 59 (1981) p. 102–120 et J.-L. Voisin, article *MEFRA* cité, 1984, p. 642–646.

Nous avons clairement affaire à une justice d'exception qui ne tient pas compte de ce qui serait habituellement la norme. On doit en effet souligner plusieurs traits qui mettent ce "procès" en dehors de ce qui serait le fonctionnement normal de la justice.

Déjà, c'est sur la dénonciation d'un *servus*, et qui plus est apparemment d'un *fugitivus*, d'un esclave fugitif, en rupture de ban, que les poursuites contre les Calavii et les autres jeunes nobles campaniens sont engagées. Ce témoignage est des plus suspects : le texte lui-même montre qu'il existe une explication tout à fait plausible du comportement de l'esclave ; celui-ci a agi par vengeance, pour avoir été puni par ses maîtres – et il n'y a pas de raison de penser que le châtement qu'il a subi n'ait pas été dû à des raisons valables. Or on balaie délibérément cette explication, pourtant plausible : elle ferait disparaître les coupables que l'on tient, ces Campaniens contre lesquels il est si facile de déclencher la vindicte populaire...

Mais ce n'est pas seulement le fondement douteux de l'accusation qui est en cause ici. Il faut bien voir qu'on accepte ainsi le témoignage d'un esclave contre ses maîtres. Or cela contrevient à un principe de droit plusieurs fois rappelé par Cicéron, et bien compréhensible dans le cadre d'une société esclavagiste⁸. Comme l'orateur le rappelle dans le *Pro Milone*,

nos ancêtres ont interdit de provoquer les aveux des esclaves contre leurs maîtres, non pas parce qu'il fût impossible de découvrir ainsi la vérité, mais parce que ce moyen leur paraissait indigne et plus atroce pour les maîtres que la mort elle-même.

Pour l'équilibre général de la société, il vaut mieux sacrifier certains moyens d'enquête que de fournir aux esclaves une telle arme, dont ils pourraient mésuser contre leurs maîtres. Cicéron décrit dans le *Pro rege Dejotaro* (11, 30) les conséquences apocalyptiques qui découleraient d'une telle subversion de l'ordre établi :

(agir ainsi), armer un esclave contre son maître, c'est déclarer une guerre infâme, plus qu'à un de vos proches, à toutes les familles. Si une pareille (conduite), au lieu d'être punie, était approuvée..., il n'est pas de murs, de lois, de principes de droit qui pourraient assurer votre sauvegarde. Du moment que notre vie privée, qui n'appartient qu'à nous, peut être impunément étalée au dehors et servir d'arme contre nous, c'est le maître qui est esclave, c'est l'esclave qui devient le maître.

La société esclavagiste verrait son fondement même remis en cause si on acceptait comme règle que le *servus* puisse accuser son *dominus* : il faut bien

⁸ Voir Cicéron, *Pro Sexto Roscio Amerino*, 41,120; *Pro Milone*, 59,32; *Pro rege Dejotaro*, 1,3, 11,30; *De partitione oratoria*, 34,118; aussi Tacite, *Annales*, II, 30,3.

voir que le principe est jugé plus important que la dénonciation d'un maître qui serait effectivement jugé coupable. On a un bon exemple de cette répugnance à accepter le témoignage d'un esclave contre son maître quand bien même il est fondé avec le cas, en 337, de la vestale Minucia, dont la culpabilité, révélée par un esclave, sera effectivement reconnue par le sénat et qui sera enterrée vive selon le châtement prévu dans ce cas. Avant de vérifier le bien-fondé de la dénonciation et de procéder à l'enquête, le sénat lui enjoint de "tenir ses esclaves sous son autorité" (Tite-Live, VIII, 15,7-8) : mais dans un sens qu'une telle dénonciation soit possible la rend déjà suspecte ! On peut également évoquer le comportement de Sylla, lors des proscriptions, envers l'esclave de P. Sulpicius qui a livré son maître : il lui alloue la récompense prévue et l'affranchit, mais le fait aussitôt précipiter de la roche Tarpéienne (Tite-Live, résumé du livre 77).

Ainsi qu'on passe sur un principe aussi fondamental dans une société qui ne peut remettre en cause la dichotomie fondamentale entre maîtres et esclaves, et dans des conditions où une tête froide estimerait à bon droit que l'esclave a voulu, par sa dénonciation, sciemment nuire à ses maîtres et se venger de la punition qu'ils lui ont infligée, usant de leurs droits légitimes à son égard, montre bien que la situation est jugée exceptionnelle, et qu'on veut faire sentir que le danger est tel qu'il convient de recourir à des moyens extrêmes, qui seraient jugés trop risqués en temps normal.

Cela aligne ces faits de 210 sur d'autres cas analogues, où on a dû, exceptionnellement, admettre que des témoignages d'esclaves pussent valoir contre leurs maîtres. Cela a été, semble-t-il, le cas dans les procès *de incestu* en cas de manquements de vestales à leurs vœux⁹. Mais cela a été surtout le cas lors de conspirations mettant en cause l'existence même de l'État : Cicéron ne manque pas de rappeler que cela s'est produit sous son consulat, lors de la conjuration de Catilina¹⁰. Et il faut surtout rappeler l'exemple fondateur de Vindicius, qui permit à la république naissante de déjouer le complot fomenté par les fils de Brutus et les autres jeunes nobles¹¹ ; son geste lui valut de passer pour le premier esclave à avoir été affranchi, selon une étymologie qui expliquait par son nom celui de l'acte d'affranchissement (*vindiciae in libertatem*). Par le comportement exceptionnellement adopté en ces circonstances envers la parole d'un esclave, la Rome de 210 se rattache à ce moment essentiel de l'image qu'elle se fait de son passé, ces temps illustres où la République s'est affirmée

⁹ Voir Cicéron, *Pro Milone*, 22,59 – si le passage n'est pas interpolé ; *De partitione oratoria*, I. c. ; Valère Maxime, VI, 8,1.

¹⁰ Voir Cicéron, *De partitione oratoria*, I. c. ; cf. Salluste, *Catilina*, 30,6.

¹¹ Voir Tite-Live, II, 5,9-10 ; DH, V, 13,1 ; Plutarque, *Publicola*, 7,7.

face à toutes les agressions, externes et internes. Et tout comme en son temps Vindicius, Manus touche ce qui est estimé la juste récompense de l'éminent service qu'il a rendu à l'État. Il est même infiniment mieux traité que ne le sont les esclaves qui ont payé de leur personne pour sauver des flammes le temple de Vesta. Eux ne se voient gratifiés que de la liberté, alors que lui reçoit en outre la substantielle récompense de vingt mille as.

La torture d'hommes libres

La procédure est donc clairement une procédure d'exception, justifiée par le rappel des temps les plus illustres du passé de l'*Urbs*. Elle l'est aussi – et d'une manière encore plus désagréable, on peut même dire répugnante à nos yeux – par la manière dont se déroule, et se conclut le procès. On amène les malheureux Campaniens à Rome, on les torture en plein forum, sous les yeux d'une foule qu'on n'a pas de peine à s'imaginer prenant plaisir aux souffrances qu'on leur inflige et attendant avec impatience l'aveu de leur part d'une culpabilité dont elle est déjà persuadée. Tite-Live ne détaille pas le traitement que le bourreau inflige aux accusés. Mais on peut facilement l'imaginer en songeant aux supplices qu'évoque, vers la même époque, le théâtre de Plaute : les coups infligés par le fouet (*flagrum*, *flagellum*), ou le nerf de boeuf (*nervus*), l'étirement sur le chevalet (*equuleus*), les brûlures par des lames de métal rougies au feu (*laminae*). On nous épargnera d'avoir à décrire ici ces différents supplices, que l'on trouvera exposés dans les articles correspondants du *Dictionnaire des antiquités* Daremberg et Saglio. Qu'il nous suffise de souligner que, dans le plaisir sadique ainsi complaisamment offert à la foule romaine, on retrouve la même atmosphère d'exception, et par là d'union sacrée face à un ennemi que l'on se complaît à voir ainsi humilié et puni, de la façon la plus cruelle qui soit.

On notera qu'on inflige la torture indifféremment aux esclaves et à leurs maîtres. Or là encore, c'est en contradiction avec les principes juridiques. Certes la torture des esclaves ne compte guère dans une société de ce genre : c'est même un moyen normal d'enquête dès qu'il s'agit d'esclaves, puisqu'il est de règle de leur infliger alors la *quaestio*. C'est même, on le voit par le *Pro Cluentio* de Cicéron, 63, 176, un genre de spectacle qu'on peut organiser chez soi, dans la cadre du tribunal domestique que chaque maître peut former dans sa demeure, et auquel on peut convier ses amis pour qu'ils soient les témoins des aveux des esclaves coupables. On peut avoir recours pour cela aux services d'un bourreau professionnel, dont les tarifs sont précisés avec une froideur effrayante dans un document récemment découvert, un règlement municipal de

Pouzzoles¹². Mais s'agissant d'hommes libres, la torture n'est pas de mise. Elle est jugée scandaleuse. Et Cicéron a beau jeu de s'indigner sur ce point des pratiques admises chez les Athéniens ou les Rhodiens, ces Grecs qui se posent pourtant pour des modèles de culture et d'humanité mais qui n'hésitent pas à soumettre à la torture des *liberi civesque* (*De partitione oratoria*, 34,118). On peut sans doute relever avec Mommsen¹³ que les Calavii et leurs compagnons, étant du fait de la capitulation de Capoue des *dediticii*, ont perdu tous leurs droits de citoyens et même d'hommes libres. Mais on doutera que la foule qui assistait sur ce qui s'est passé un triste jour de 210 sur le forum ait été sensible à une telle subtilité juridique... Pour elle, c'étaient là des ennemis qu'on punissait, qu'on faisait souffrir, que, s'agissant de ces aristocrates campaniens, on ravalait plus bas que terre, leur faisant payer leur *superbia* invétérée. Elle en oubliait que les uns étaient des maîtres, les autres leurs esclaves – tous également soumis à la torture en une indistinction qui l'aurait fait bondir dans d'autres circonstances.

L'exécution publique

Il ne semble pas qu'il ait existé d'autres cas de tortures publiques de ce genre, au beau milieu du forum. D'habitude, la *quaestio* se déroulait plus discrètement. Mais, et c'est ici un autre caractère spécifique de notre épisode, il est clair qu'en 210 on a voulu présenter à la foule romaine un spectacle qui sortît de l'ordinaire, qu'on a voulu la faire participer le plus directement possible à une procédure d'exception. Après l'aveu, obtenu sous la torture, il est à penser que l'exécution s'est faite, elle aussi, publiquement, en plein forum. Or ce n'était pas là un fait courant : il ne faut pas s'imaginer le forum à l'image de la place de Grève à Paris lorsque s'y déroulaient fréquemment des mises à mort de criminels, et que c'était là somme toute un spectacle régulièrement offert à la curiosité des badauds. Si on met à part une fois de plus le cas des esclaves – que le maître pouvait faire mettre à mort sans grosse difficulté, au moins à l'époque républicaine, comme la loi municipale de Pouzzoles le confirme encore une fois dans la froideur des chiffres du tarif qu'elle prévoit pour les émoluments du bourreau –, les exécutions capitales devaient être rares depuis que le droit d'appel au peuple (*provocatio ad populum*), légendairement rapporté au cas d'Horace meurtrier de sa soeur, avait enlevé aux magistrats la possibilité d'user directement du droit de vie et

¹² Nous pouvons renvoyer sur ce point à J.-C. Dumont, *Servus, Rome et l'esclavage sous la République*. Rome 1987, p. 126–128.

¹³ Voir T. Mommsen, *Römisches Strafrecht*. Leipzig 1899, p. 405–406, n. 5.

de mort que leur conférait l'*imperium*, et qu'ils ne pouvaient plus se contenter de donner l'ordre à leurs licteurs de battre le condamné de leurs verges et de lui couper la tête de leur hache.

Comme l'a souligné récemment E. Cantarella¹⁴ les exécutions capitales qui se déroulaient à Rome devant la foule – en dehors du cas des esclaves, qui ne relevait pas du droit public – n'ont pas nécessairement été très fréquentes, au moins sous la République. Et elle ajoute, avec une certaine provocation, que le dernier cas de citoyens condamnés et exécutés par la hache en plein forum par décision de magistrat a bien pu être celui des fils de Brutus, aux tout premiers temps du régime républicain ! Lorsqu'il fallait bien recourir à la peine de mort, celle-ci ne se faisait plus en public, avec tout l'appareil solennel qui entourait la *securis percussio*, mais dans l'ombre de la prison Mamertine (le premier cas dont on avait gardé le souvenir aurait été celui du consulaire M. Claudius, condamné pour son traité avec les Corses en 236 : Valère Maxime, VI, 8, 3)¹⁵. On connaît le terrible "*vixerunt*" de Cicéron, au moment de l'exécution des complices de Catilina. Des mises à mort de citoyens, décapités à la hache sur le forum, étaient ressenties comme une atteinte à la liberté des Romains : selon Valère Maxime, II, 7, 15, le supplice des mutins de la *legio Campana* de Rhégium, que les magistrats firent fouetter et décapiter sur le forum en 271 (Polybe, I,7), suscita la réprobation de la foule.

Il est vrai que ce mode de supplice, public, n'était pas totalement inconnu. Mais, en dehors des exécutions décidées dans un cadre militaire, qui ne relèvent pas du droit pénal habituel (p.ex. Tite-Live, II, 5911, VIII, 7, 19, XXVIII, 29,11), on peut noter qu'il n'est évoqué, pour Rome, que dans le cas de cette magistrature d'exception qu'est la dictature, qui justement impose, du fait de l'urgence, un *imperium* non soumis à la limitation normale de l'appel au peuple. Tite-Live laisse ainsi planer la perspective effrayante d'exécutions sanglantes de citoyens à la hache, en plein forum, qu'un dictateur peut décider (II, 18, 8, VIII, 33,18).

Mais surtout l'exécution publique à la hache, après flagellation, en plein forum, était un châtement que Rome se plaisait à infliger à des ennemis vaincus. On le voit appliqué à trois cent cinquante-sept prisonniers tarquiniens en 354 (Tite-Live, VII, 19,2–3). En 329, les responsables de la révolte de

¹⁴ Voir E. Cantarella, *I supplizi capitali in Grecia e Roma*. Milan 1991, p. 154–7. Sur la question, voir maintenant C. Lovisi, *Contribution à l'étude de la peine de mort sous la République romaine (509-149 av. J.-C.)*. Paris 1999 (surtout sur les aspects juridiques). Également, F. Hinard, *Spectacle des exécutions et espace urbain*, dans *L'Urbs. Espace urbain et histoire (Ier siècle avant J.-C.-IIIe siècle après J.-C.)*. Rome 1995 (1987), p.111–125, avec des vues différentes sur la fréquence des exécutions capitales, y compris sur le forum.

¹⁵ Sur toute la question, T. Mommsen, *Römisches Strafrecht*, p. 913–4.

Privernum sont amenés à Rome pour y subir le même sort (VIII, 20,7); en 314, ce serait le tour de ceux qui ont provoqué la défection de Sora, au nombre de deux cent vingt-cinq (IX, 24,14), et en 313 des chefs des Frégellans révoltés, qui auraient été plus de deux cents (Diodore, XIX, 101,3). Et, à en croire le résumé qui nous est parvenu du livre XI de Tite-Live, disparu, c'est la fin qu'aurait connue le chef samnite qui leur avait fait subir l'humiliation des Fourches Caudines, C. Pontius, une fois que les Romains l'eurent enfin capturé et fait figurer dans le triomphe de son vainqueur. C'est d'ailleurs un des arguments que met en avant le Capouan Vibius Virrius pour choisir la voie du suicide au moment de la capitulation de la cité :

Non, je ne verrai pas Appius Claudius et Quintus Flavius se rengorgeant de leur insolente victoire, non, je ne serai pas traîné, enchaîné, à travers la ville de Rome, pour servir de spectacle dans leur triomphe, pour être ensuite... attaché au poteau, le dos déchiré par les verges, tendre le cou à la hache romaine (Tite-Live, XXVI, 13,14-5).

Même lorsqu'elle ne se lie pas, comme ici, à la cérémonie du triomphe, cette forme de mise à mort participe de l'exaltation collective du peuple romain, savourant sa victoire sur des ennemis contre lesquels il n'a pu mener, par définition, qu'un *justum bellum*, une guerre juste, dans laquelle le droit était de son côté, et les torts exclusivement du côté d'un adversaire qu'il est donc légitime de châtier d'une façon exemplaire.

Les circonstances : la crise du moral à Rome

Il n'est pas besoin d'insister sur la part de sadisme que recèle probablement toute âme humaine, et que des occasions comme celle que nous révèle cette page de Tite-Live permettent au plus honnête des citoyens de réveiller, en toute bonne conscience puisque c'est au service des intérêts supérieurs du pays et même dans le but hautement honorable de la recherche de la vérité... Ce qui apparaît aussi clairement dans cette page de l'historien padouan, c'est que le pouvoir politique peut aussi consciemment jouer de cette face obscure dissimulée dans les tréfonds de l'âme humaine, et l'utiliser à son profit.

Car on est tenté de parler, ici, de mise en scène organisée. L'événement est grave, certes, mais assurément plus par sa portée symbolique – le temple de Vesta et les talismans de l'empire qu'il abrite ont été menacés – que par les dégâts réels qu'il a causés. Or il est patent que les autorités responsables orientent tout de suite l'enquête en direction de la recherche de coupables, que l'incendie est immédiatement présenté comme ayant une origine criminelle, sans que d'autres hypothèses – sans doute plus plausibles – soient prises en considération. Le sénat et le consul M. Claudius Marcellus publient aussitôt un

décret qui ne laisse place à aucune alternative : il y a un, ou des coupable(s) et il faut le(s) rechercher. Pour ce faire ils n'hésitent pas à recourir à la délation : celle-ci, loin d'être considérée avec réprobation, est consciemment encouragée par l'offre de substantielles récompenses. Certes, ce n'est pas le seul cas où on voit l'État romain, ou du moins ceux qui détiennent le pouvoir, organiser et encourager les dénonciations. On ne s'en étonnera pas, les auteurs des mesures de proscriptions n'ont pas hésité à recourir au procédé¹⁶. Mais même un défenseur aussi honorable de la *res publica* la plus traditionnelle qui soit que Cicéron n'a pas reculé devant l'appel stipendié aux dénonciateurs au moment de la conjuration de Catilina – avec au reste un succès des plus mitigés aux dires de Salluste (*Catilina*, 30, 6, et 36, 5). Sans doute estimait-il que le danger couru était tel qu'il fallait avoir recours aux moyens les plus extrêmes.

Il en a été de même avec notre affaire de 210. Les sénateurs et le consul qui a suivi l'ordre du sénat ont estimé qu'il y avait urgence, que cela justifiait le recours à la délation organisée. Mais étaient-ils convaincus que le danger avait été aussi grand, que l'incendie avait été réellement l'oeuvre de mains criminelles? Ou ne s'est-il pas plutôt agi d'une manipulation de l'opinion, d'un moyen dont ils ont sciemment usé pour exciter la colère de la foule, pour fixer sa haine et sa passion sur des coupables décrétés *a priori*?

Il faut en effet tenir compte du climat général, de l'état des esprits en ce début d'année 210. Or le moins qu'on puisse dire est que le moral n'est pas bon. La lassitude après toutes ces années de guerre se fait sentir, et l'élection des deux consuls, M. Claudius Marcellus et M. Valerius Laevinus, est très mal ressentie par la plèbe. Tite-Live l'avoue, il y a un relâchement psychologique des Romains, et on a un peu l'impression que tout sert de prétexte à récriminations.

On déplorait la longueur de la guerre, le fait que les champs eussent été ravagés autour de la Ville sur le parcours emprunté par Hannibal, lorsque ses troupes s'étaient livrées à des opérations de guerre, l'Italie épuisée par les levées et les armées massacrées presque chaque année; en outre on avait élu comme consuls des hommes qui aimaient la guerre, trop prompts à s'enflammer et agressifs; même dans le calme de la paix, ils étaient capables de provoquer la guerre : à plus forte raison, en temps de guerre, ne permettraient-ils pas à la cité de respirer ! (XXVI, 26, 10–11).

Bref, les Romains en ont assez de cette guerre qui s'éternise, ne sont plus disposés à supporter les efforts, financiers et d'engagement personnel, qu'elle implique. Comme c'est souvent le cas, l'annonce des premières victoires importantes qu'ont été la prise de Syracuse et celle de Capoue a eu un effet

¹⁶ Voir à ce sujet *F. Hinard*, Les proscriptions dans la Rome républicaine. Rome 1985, p. 38–40.

démobilisateur. Le climat d'union sacrée qui s'était créé au moment de la défaite, qui avait justifié l'acceptation des mesures les plus impopulaires – comme le doublement du *tributum*, impôt payé par les citoyens, en 215 (Tite-Live, XXIII, 31) –, vole en éclat au moment où de tels sacrifices n'apparaissent plus nécessaires. Puisque la guerre est en passe d'être gagnée, plus n'est besoin de continuer à pressurer le peuple, en impôts et en hommes ! Hannibal, de plus en plus immobilisé dans son réduit de l'extrême Sud de la péninsule, ne constitue plus le danger qu'il a représenté aux lendemains de Trasimène ou de Cannes, même la marche sur Rome de 211 n'a été qu'une sorte de baroud d'honneur sans conséquence, et il suffit d'attendre que le temps fasse son œuvre, sans exiger la mise en œuvre des moyens considérables qui avaient été reconnus nécessaires dans les heures sombres de la guerre.

Il ne s'agit pas seulement d'un état d'esprit latent, d'une simple baisse du moral. On le constate dans un autre passage de Tite-Live, un peu plus loin, le "ras-le-bol" du peuple romain se traduit par une opposition à caractère proprement politique :

ces propos, ils ne les tenaient pas en cachette, mais ouvertement, sur le forum et sous les yeux mêmes des consuls, tous rassemblés en une foule immense et grondante, et les consuls ne parvenaient pas à les calmer, ni par la menace, ni par la raison (XXVI, 35,7).

En fait le peuple ne supporte plus la pression fiscale dont il continue à faire l'objet, et que le sénat voudrait même renforcer au moment pourtant où la situation militaire ne lui semble plus justifier de tels sacrifices. Il a l'impression de devoir supporter seul la charge de la guerre, et un vent de fronde se lève, lézardant la belle unanimité qui s'était créée dans la défaite. Là encore, Tite-Live exprime clairement cette révolte contre les dirigeants qui commence à se faire jour :

On procéda au recrutement des troupes. L'armée une fois levée, on s'attaqua au renforcement du nombre des rameurs ; pour cela l'État n'avait alors ni assez d'hommes ni, pour s'en procurer et payer leur solde, la moindre somme d'argent dans le trésor public ; aussi les consuls décidèrent-ils par un édit que les particuliers, suivant leur cens et leur ordre, comme cela s'était fait, fourniraient des rameurs, avec le montant de leur solde et des vivres pour trente jours. Cet édit provoqua de telles protestations et une telle indignation dans la population que, si un soulèvement n'eut pas lieu, ce fut faute de meneur et non de matière ; Après les Siciliens et les Campaniens, c'était la plèbe romaine que les consuls avaient choisie pour la mener à sa perte et la mettre en pièces. Après tant d'années où ils avaient été ruinés par l'impôt, il ne leur restait rien qu'une terre nue et dévastée. Les bâtiments ? l'ennemi les avait brûlés ; les esclaves qui cultivaient les champs ? l'État les avait enlevés, tantôt pour le service militaire, en les achetant à vil prix, tantôt pour en faire des rameurs, d'autorité. Quelqu'un avait-il de la monnaie d'argent ou de bronze ? elle lui avait été enlevée pour la solde des rameurs et les tributs annuels ; quant à eux, aucune force, aucune autorité ne pouvait les contraindre à donner ce qu'ils n'avaient pas.

Qu'on vendît leurs biens, qu'on sévît contre leurs personnes, tout ce qui leur restait ! Ils ne possédaient même pas de quoi se racheter ! (XXVI, 35,5–6).

Ce passage fait suite, dans le récit de l'historien padouan, à celui qui nous intéresse concernant l'incendie du forum. Mais il participe d'un climat de suspicion à l'égard des dirigeants, de refus de tout effort supplémentaire qui s'est déjà exprimé lors de l'élection des deux consuls de l'année 210, qui ont été considérés comme des deux bellicistes, partisans de la guerre à outrance à un moment où le peuple s'attendait au contraire à ce que les sacrifices qui lui étaient demandés prissent enfin fin. En cette période centrale de la guerre, Rome connaît une grave crise morale, et l'opinion de l'"arrière" ne suit plus. Il faudra, pour la résoudre, que les couches supérieures de la population acceptent de payer de leur personne. Le chapitre 36 de Tite-Live présente le tableau édifiant des sénateurs apportant spontanément leur or et leur argent au forum pour financer l'effort de guerre, et en particulier payer l'entretien des rameurs. En fait il ne s'agit de rien de moins que d'une contribution forcée acquittée par les plus riches.

Que chacun (des sénateurs) ne garde qu'un anneau pour lui-même, pour sa femme et ses enfants, une bulle pour son fils et, ceux qui ont une femme ou des filles, une once d'or pour chacune; en fait d'argent, que ceux qui ont siégé sur une chaise curule apportent les ornements de leur cheval et deux livres en poids, afin de pouvoir posséder une salière et une coupe pour le culte divin ; pour tous les autres sénateurs, une livre d'argent seulement; comme monnaie de bronze, laissons cinq mille as à chaque père de famille.

Ces mesures sont sévères. Mais on voit qu'elles touchent en priorité les plus riches. Elles se substituent en fait à l'impôt qui avait été envisagé et qui aurait bien davantage pesé sur les couches populaires :

C'est ainsi que, sans édit, sans mesure coercitive d'un magistrat, l'État ne manqua ni de rameurs de renfort ni d'argent pour leur solde.

Cette renonciation des couches dirigeantes à pressurer encore plus la plèbe, et leur décision de donner elles-mêmes l'exemple fut efficace : Tite-Live décrit les chevaliers et la plèbe imitant les sénateurs, en un bel élan de générosité volontaire qui permit de surmonter la crise. Il n'y a pas de raison de penser qu'il n'en fut pas ainsi : mais il convient de souligner que la concorde ne fut rétablie que parce que, cette fois, le sénat avait fait prévaloir un principe de justice sociale élémentaire dans la répartition des charges, et que les plus riches avaient accepté d'assumer l'essentiel du fardeau.

Les Campaniens, victimes de la raison d'État

C'est à la lumière de tous ces événements de l'année 210 qu'il convient de lire le passage relatif à l'incendie du forum. Déjà en ce début d'année les facteurs de désunion, de désagrégation de l'unanimité du peuple romain qui se feront jour un peu plus tard à propos de l'effort financier supplémentaire demandé à la plèbe sont à l'œuvre. Tite-Live le dit clairement, la venue au pouvoir des nouveaux consuls a été mal accueillie. Le sénat ressentait certainement la lassitude des Romains, leur répugnance à tout nouvel effort, et leur hostilité latente à son égard. Dans cette situation, l'incendie du forum a dû apparaître comme une occasion inespérée de relancer le sentiment patriotique, de recréer l'union sacrée pour la guerre. Qu'un tel événement – interprété bien sûr en terme d'attentat – fût encore possible au moment où l'*Urbs* croyait en avoir fini avec toute menace directe montrait que le danger était encore présent, que la ville elle-même n'était toujours pas à l'abri de ses ennemis. Puisque les coupables – tels qu'ils avaient été rapidement désignés – étaient des Campaniens, cela prouvait que même des adversaires qu'on croyait avoir éliminés comme les Capouans restaient redoutables. Il ne fallait surtout pas relâcher l'effort, relâcher l'attention à l'égard des ennemis, quels qu'ils fussent. La même haine vibrante qui avait animé les Romains au lendemain de Cannes, et qui avait fait que l'*Urbs* n'avait jamais admis sa défaite, n'avait jamais accepté de traiter avec Hannibal devait persister – et continuer à unir tous les citoyens, tendus vers le but unique qu'était la destruction totale de l'ennemi.

Recréer l'unanimité des Romains, qui commençait à présenter des failles en ce début de 210, valait bien que l'on saisisse la chance offerte par l'incendie du forum, que l'on passe sur les principes de justice les mieux établis, que l'on procède à l'enquête bâclée et au procès truqué que nous décrit Tite-Live. Après tout, le salut de Rome valait bien le sacrifice de quelques Campaniens...

<i>ACTA CLASSICA UNIV. SCIENT. DEBRECEN.</i>	<i>XXXVII.</i>	<i>2001.</i>	<i>p. 39–51.</i>
--	----------------	--------------	------------------

NÉRON SE RÉCONCILIE AVEC THRASEA PAETUS À PROPOS DE TACITE *AN. XV 23, 4*

PAR OLIVIER DEVILLERS

Au début de son récit de l'année 63, Tacite rapporte que Poppée, l'épouse de l'empereur Néron, mit au monde une fille; comme le Sénat s'était précipité à Antium après l'accouchement, Thrasea Paetus¹ fut exclu de l'audience et accueillit avec impassibilité cet affront annonciateur d'une mort imminente. L'historien poursuit avec l'anecdote suivante :

Secutam dehinc uocem Caesaris ferunt qua reconciliatum se Thraseae apud Senecam iactauerit ac Senecam Caesari gratulatum; unde gloria egregiis uiris et pericula gliscebant (Tac. *An. XV 23, 4*).

Peu après fut prononcée, dit-on, une parole de César, se vantant auprès de Sénèque de s'être réconcilié avec Thrasea; et Sénèque en aurait félicité César : de là, pour ces grands hommes, un surcroît de gloire et aussi la montée des périls (trad. P. Wuilleumier).

On considère le plus souvent que la réconciliation dont il est question dans ce passage a effectivement eu lieu². Elle ne pourrait toutefois avoir duré longtemps³ : lorsqu'en 66 le philosophe fut contraint à se suicider, on lui reprocha notamment de ne plus s'être montré au Sénat depuis trois ans (*An. XVI 22, 1*), c'est-à-dire depuis 63, indice que cette date marqua une étape dans la brouille entre le prince et le philosophe plus qu'elle ne correspondit à un rapprochement entre eux⁴. En outre, au niveau de la compréhension,

¹ Sur Thrasea, C. Saumagne, La «Passion» de Thraséa. REL 33 (1955), 183–208; J. Melmoux, C. Helvidius Priscus, disciple et héritier de Thrasea. PP 30 (1975), 23–40.

² Ainsi M.T. Griffin, Seneca. A Philosopher in Politics. Oxford 1976, p. 102; Nero. The End of a Dynasty. Londres 1984, p. 165; aussi M(ichael) Grant, Nero. Milan 1970, p. 270.

³ R. Syme, Tacitus. Oxford 1958, p. 556 «The reconciliation did not last»; aussi E. Cizek, Néron. Paris 1982, p. 231–232.

⁴ Cf. B.H. Warmington, Nero. Reality and Legend. Londres 1969, p. 148; E. Cizek, Néron (n. 3), p. 232, 235; P. Grimal, Sénèque. Paris 1991, p. 195; aussi par ex. R.T. Ridley, History of Rome. A Documented Analysis. Rome 1987, p. 428.

l'anecdote, à laquelle Tacite est seul à faire écho, présente une difficulté : de quel type de réconciliation pouvait-il s'agir pour que l'auteur des *Annales* la commente en mentionnant que les dangers menaçaient non seulement celui qui en félicitait le prince (Sénèque), mais aussi celui-là même qui en était en principe le bénéficiaire (Thrasea) ? Il y a là un problème d'interprétation qui a peu retenu les chercheurs, à l'exception de V. Rudich qui, entre autres explications possibles, suggère que la dite réconciliation aurait été un piège tendu par l'empereur à Sénèque et à Thrasea. Pour notre part, nous voudrions aller plus loin encore et nous mettrons en doute qu'une telle réconciliation – qui n'apparaît dans les *Annales* que comme une parole de Néron que l'historien ne reprend pas à son compte (*ferunt*)⁵ – ait jamais eu lieu⁶.

Ce qui nous conduit à une telle conclusion est d'abord un examen de l'évolution des relations entre Néron et Thrasea; nous envisagerons cet aspect dans une première partie. Au terme de celle-ci, une question se posera : pourquoi Néron parlerait-il d'une réconciliation si celle-ci n'a pas eu lieu ? C'est ce que nous tenterons de préciser dans une deuxième partie, en livrant une nouvelle interprétation de l'épisode. Dans une troisième partie, nous nous interrogerons sur la manière dont celui-ci a été récupéré et réélaboré dans l'historiographie prétacitienne; ceci conduira à considérer le rôle qu'y joue Sénèque. La conclusion nous ramènera à Tacite et nous nous demanderons pourquoi celui-ci a inséré dans ses *Annales* un tel passage.

I

C'est en 66 que Néron contraignit Thrasea Paetus à se suicider, événement que Tacite décrit longuement dans le livre XVI de ses *Annales* et avec lequel s'achèvent brutalement celles-ci (*An.* XVI 21–35)⁷. Ainsi prennent fin des

⁵ On notera à cet égard l'ambiguïté de la formulation choisie par J.M. Croisille, Néron a tué Agrippine. Bruxelles 1994, p. 135 «D'ailleurs Néron l'avait exclu de l'audience impériale, lors de la naissance de sa fille en 63, mais s'était ensuite vanté de s'être réconcilié avec lui.» Fidèle au texte taciteen, cette évocation de l'épisode (aussi R. Waltz, Vie de Sénèque. Paris 1909, p. 415 «À quelque temps de là, Néron se vanta, dit-on, à Sénèque, de s'être réconcilié avec Thraséa, et Sénèque l'en félicita») ne comporte finalement pas de prise de position sur la réalité d'une réconciliation entre Néron et Thrasea, mais en laisse la mention sous la responsabilité de Néron; aussi J. Bishop, Nero. The Man and the Legend. Londres 1964; P. Grimal, Sénèque (n. 4), p. 234.

⁶ V. Rudich, Political Dissidence under Nero. The Price of Dissimulation. Londres–New York 1993, p. 79–80; dans ce sens, aussi V. Sørensen, Ein Humanist an Neros Hof. Munich 1977, p. 173.

⁷ Sur ce passage, F. Galtier, L'opposition symbolique des figures de Néron et de Thrasea Paetus (Tacitus, *Annales*, XVI, 21–35). Actes du Colloque Neronia VI. Rome 1999, à paraître; aussi K. Heldmann, *Libertas Thraseae servitium aliorum rupit. Überlegungen zur*

relations qui, dans le chef de Thrasea, avaient commencé sous le signe de la collaboration avec le prince⁸ : il fut consul suffect en 56 (novembre–décembre)⁹ et sa première mention dans les *Annales*, dans le récit de l'année 58¹⁰, fait écho à son activité au Sénat (*An.* XIII 49).

C'est au moment de la mort d'Agrippine II qu'apparaît le premier désaccord : alors que les sénateurs, rivalisant d'adulation, décrètent que l'anniversaire de la mère de l'empereur sera porté au nombre des jours néfastes, Thrasea, qui jusqu'alors n'a rien dit ou a approuvé brièvement, quitte la curie (*An.* XIV 12, 1). C'est pourquoi O. Murray situe à cette date, à savoir en 59, la fin de la collaboration de Thrasea avec le prince. Cette hypothèse en entraîne une autre : ce serait Q. Iunius Arulenus Rusticus, le biographe de Thrasea¹¹, qui aurait créé l'idée de *quinquennium Neronis*, à savoir cinq années au début du règne de Néron où celui-ci gouverna à la satisfaction de tous; son but aurait été de faire coïncider la détérioration du règne et la brouille avec Thrasea¹².

Une dissension entre les deux hommes est toutefois le plus souvent repoussée jusqu'en 62¹³, année dans le récit de laquelle Tacite mentionne en deux occasions le philosophe.

Le premier de ces passages illustre une divergence d'opinion entre lui et Néron. Il y est question du procès d'Antistius Sosianus, accusé de lèse-majesté pour avoir récité des vers satiriques contre le prince. Alors qu'on croyait que cette poursuite offrirait à Néron l'occasion de montrer sa clémence en arrachant le condamné à la mort, Thrasea, après que le consul désigné eut proposé une peine capitale, incita les sénateurs à rendre une sentence d'exil. Cet avis l'em-

Geschichtsauffassung im Spätwerk des Tacitus. *Gymnasium* 98 (1991), 217; d'un point de vue politique, E. Cizek, Néron (n. 3), p. 265–267 (aussi p. 146).

⁸ Par ex. B.H. Warmington, Nero (n. 4), p. 41.

⁹ R. Syme, Tacitus (n. 3), p. 559, n. 7 pense qu'il aurait alors bénéficié du patronage de Sénèque; M.T. Griffin, Seneca (n. 2), p. 101 songe à un appui fourni par Agrippine II.

¹⁰ On ne peut non plus exclure une mention, voire un portrait, dans une partie des *Annales* qui n'a pas été conservée; E. Aubrion, Rhétorique et histoire chez Tacite. Metz 1985, p. 430.

¹¹ Sur cet ouvrage, par ex. J. Wilkes, Julio-Claudian Historians. CW 65 (1972), 190; E. Cizek, Histoire et Historiens à Rome dans l'Antiquité. Lyon 1995, p. 198.

¹² O. Murray, The 'Quinquennium Neronis' and the Stoics. *Historia* 14 (1965), 41–61; aussi E. Manni, Dall'avvento di Claudio all'acclamazione di Vespasiano. ANRW II 2 (1975), p. 142. Sur le *quinquennium Neronis*, aussi J.G.F. Hind, The Middle Years of Nero's Reign. *Historia* 20 (1971), 488–505; M.K. Thornton, The Enigma of Nero's Quinquennium. Reputation of Emperor Nero. *Historia* 22 (1973), 570–582.

¹³ Ainsi R. Syme, Tacitus (n. 3), p. 558; M.T. Griffin, Seneca (n. 2), Oxford 1976, p. 171; K.R. Bradley, Suetonius' Life of Nero. An Historical Commentary. Bruxelles 1978, p. 224; M. Morford, Nero's Patronage and Participation in Literature and the Arts. ANRW II 32, 3 (1985), p. 2012, n. 48; J.M. Croisille, Néron a tué Agrippine (n. 5), p. 135.

porta et l'empereur accepta d'assez mauvaise grâce la décision des sénateurs (*An.* XIV 48–49).

L'interprétation du second passage est moins aisée. En *An.* XV 20–22, 1, au moment du procès du Crétois Timarchus, provincial auquel on reprochait d'avoir dit qu'il avait le pouvoir de faire voter ou non des remerciements aux proconsuls qui avaient administré la Crète, Thrasea proposa d'interdire de tels remerciements, dont le vote était source d'intrigues. Cette opinion fut favorablement accueillie, sans toutefois que le sénatus-consulte fût entériné, la question n'étant pas à l'ordre du jour. Par la suite, cependant, une telle interdiction fut décidée à l'initiative du prince. À première vue, le fait que Néron reprenne une proposition de Thrasea¹⁴ peut passer pour le signe de ce que les ponts n'étaient pas rompus entre eux¹⁵. Il existe pourtant une autre lecture de l'événement : en faisant un vote à sa propre initiative sur un problème qui avait été soulevé à l'initiative de Thrasea, Néron rendrait en quelque sorte à ce dernier «la monnaie de sa pièce» et le priverait d'un motif de gloire tout comme celui-ci l'en avait privé lors du procès d'Antistius. Dans ce sens, les procès d'Antistius et de Timarchus – qui, dans les *Annales*, sont situés au début et à la fin du récit de l'année 62¹⁶ – se répondraient, et l'on resterait dans le cadre d'un antagonisme entre les deux hommes.

C'est en tout cas dans cette optique d'opposition que s'inscrit la mention suivante de Thrasea, à savoir qu'il fut exclu de l'audience à Antium, où le Sénat s'était précipité après la naissance de Claudia Augusta (*An.* XV 23, 4).

Ainsi, semble-t-il, les relations entre Néron et Thrasea se déroulent selon un schéma ininterrompu de détérioration, et il n'y a aucun rapprochement entre eux, pas même lors du procès de Timarchus¹⁷. Une réconciliation en 63 n'est dans cette optique guère justifiée historiquement, et il convient de revenir sur la signification du passage des *Annales* où il en est question.

II

¹⁴ Cela suffit à empêcher de voir, comme le fait *E. Cizek*, Néron (n. 3), p. 231, dans la position de Thrasea une attaque contre la réforme axiologique de Néron.

¹⁵ Dans ce sens, *M.T. Griffin*, Nero (n. 2), p. 85 «Towards the end of that year, Nero supported a worthy proposal of his later enemy and victim Thrasea Paetus which was designed to curb provincial governors» (aussi p. 165). De même, *R. Syme*, Tacitus (n. 3), p. 556 voit l'affaire comme un succès pour Thrasea.

¹⁶ *E. Koestermann*, Cornelius Tacitus. *Annalen* IV. Heidelberg 1968, p. 198.

¹⁷ Aussi (sur la base d'une argumentation différente) *V. Rudich*, Political Dissidence under Nero (n. 6), p. 79 «As for Nero, he abetted Thrasea Paetus' motion to abolish provincial thanksgivings because it was in his own interests to do so, but he had not forgotten Thrasea Paetus' stand regarding the murders of Agrippina and Octavia...» (aussi p. 77).

Nous partirons de l'explication que nous avons donnée de l'attitude de Néron lors du procès de Timarchus : il aurait voulu répliquer à Thrasea en le privant d'une occasion de briller au Sénat tout comme celui-ci l'avait privé d'une occasion de faire montre de sa clémence au procès d'Antistius.

Or une même intention peut être discernée dans l'information qui est fournie juste avant le passage étudié, à savoir que Néron exclut Thrasea de l'audience à Antium : l'épisode ne répond-il pas, dans quelque mesure, à celui qui a vu Thrasea quitter le Sénat après la mort d'Agrippine II ? Dans l'un et l'autre cas, il est question d'une adulation sénatoriale adressée à l'empereur à l'occasion d'un événement touchant sa famille (mort d'une mère, naissance d'une fille) et une fois, Thrasea s'en va de lui-même, l'autre fois, il est exclu. De la sorte, on pourrait dire qu'à Antium aussi, Néron «rend la monnaie de sa pièce» à Thrasea¹⁸.

Ne serait-ce en outre pas là précisément ce à quoi se référerait Néron en parlant de «réconciliation» ? Le prince ne voudrait-il pas ainsi signifier ironiquement qu'en adressant à Thrasea un affront comparable à celui que celui-ci lui a infligé au moment de la mort d'Agrippine II, il a, pour ainsi dire, remis leurs relations sur des bases égales¹⁹ ? Ainsi s'expliquerait notamment le

¹⁸ Le «jeu» entre les deux hommes ne semble pas s'en être tenu là : c'est sans doute de son propre gré que Thrasea s'absentera des funérailles de Poppée, puisque ce fait figure parmi les griefs que lui adressent ses accusateurs en 66 (*An.* XVI 21, 2); par contre c'est contre son gré, et comme s'il s'agissait d'une «rétorsion» de Néron qu'il est exclu, un peu plus tard, de la rencontre entre Néron et le roi parthe Tiridate, puisqu'il adresse à Néron un mémoire où il demande ce qu'on lui reproche (*An.* XVI 24, 1). À nouveau, à une attitude qu'il aurait ressentie comme un affront, Néron aurait répondu en infligeant un affront de nature similaire.

¹⁹ Un élément à considérer dans le cadre de cette hypothèse serait le sens du verbe *reconciliare*. À défaut, faute d'attestations, d'en considérer l'usage par Néron, on peut envisager son utilisation par Tacite, encore qu'en l'occurrence, la démarche ne s'avère guère payante. Le verbe est en effet rare chez l'historien, qui ne l'emploie qu'à deux autres reprises, une fois dans la *Germanie*, une autre dans les *Histoires*. Néanmoins, si le passage de la *Germanie* n'appelle pas de commentaire (*G.* 22, 2, à propos des affaires traitées par les Germains dans les banquets, *in reconciliandis inuicem inimicis et iungendis adfinitatibus et adsciscendis principibus*), celui des *Histoires* retiendra brièvement l'attention. Il y est question d'un procès qui apaise la colère du Sénat (*H.* IV 45, 1 *Reconciliauit paulisper studia patrum habita in senatu cognitio secundum ueterem morem*). En fait, comme un sénateur, Manlius Patruitus, avait été maltraité à Sienne, on punit ceux qui avaient été reconnus coupables d'actes offensants envers lui et on fit passer un sénatus-consulte rappelant aux convenances la plèbe de Sienne. Dans ce passage, deux éléments pourraient être utiles dans le cadre d'une comparaison avec *An.* XV 23, 4 : 1° ce qui conduit les sénateurs à la *reconciliatio*, c'est la punition de fautifs; de même, les griefs de Néron envers Thrasea, remontant à son départ de la curie après la mort d'Agrippine II, auraient été supprimés par une sanction, à savoir que le même homme fut exclu de l'audience à Antium; 2° en *Hist.* IV 45, 1, comme le notent *G.E.F. Chilver & G.B. Townend*, *A Historical Commentary on Tacitus' Histories IV and V*. Oxford 1985, p. 56, la réconciliation a lieu au sein même du Sénat (et peut s'assimiler à un apaisement), et non entre le Sénat et une personne en particulier; de même, il

lien entre le passage discuté et l'épisode d'Antium que pourraient suggérer les mots *secutam dehinc* : il fallait en effet que Thrasea fût exclu d'une audience de l'empereur pour que ce dernier pût s'estimer vengé de ce qu'il avait spectaculairement quitté la séance du Sénat qui suivit la mort d'Agrippine II.

Ainsi la *uox* de Néron sur une réconciliation avec Thrasea s'apparenterait à un de ces bons mots de l'empereur dont Suétone donne divers exemples (ainsi Suet. *Ner.* 40, 2 *illa uox eius celeberrima*; aussi *infra*). Elle serait à entendre au second degré et ne témoignerait en rien d'un rapprochement avec Thrasea. Au contraire, elle ferait apparaître combien la rancœur du prince envers celui-ci fut tenace.

Du reste, la seule autre circonstance où il est, chez les historiens de l'époque néronienne, question de réconciliation à propos du prince, est l'assassinat d'Agrippine II, et encore s'agit-il d'une réconciliation simulée. C'est en effet en feignant de se réconcilier avec sa mère que Néron endort sa méfiance et obtient qu'elle embarque dans le navire piégé dans le naufrage duquel il compte la faire périr (Tac. *An.* XIV 4, 1 *rumorem reconciliationis*; Suet. *Ner.* 34, 2 *reconciliatione simulata*; aussi DC. LXI 13, 1–2). Un tel précédent n'était pas de nature à faire prendre au sérieux la mention par l'empereur d'une réconciliation.

Néron semble en outre avoir affectionné l'humour fondé sur l'ironie; ceci pourrait entre autres expliquer l'indulgence – qui surprend quelque peu Suétone (Suet. *Ner.* 39, 1 *Mirum et uel praecipue notabile*) – dont il fit preuve envers les satires et épigrammes dont il faisait les frais.

Les *Annales* en apportent un autre exemple : en *An.* XIII 14, 1, Tacite reproduit le mot prêté à Néron qui, quand il vit Pallas quitter son poste dans l'administration impériale, s'exclama que celui-ci allait se démettre (*non absurde dixisse ire Pallantem ut eiuraret*), allusion au serment que faisaient les magistrats, à leur sortie de charge, de n'avoir pas commis de forfaiture.

Suétone fait de même écho à plusieurs traits d'humour ou d'ironie de Néron. Pour prendre quelques exemples, il disait de Claude qu'il avait cessé de «séjourner» (*morari*) parmi les vivants, en jouant sur le verbe latin dont il allongeait la première syllabe, de façon à prononcer *môrari*, «être fou» (Suet. *Ner.* 33, 1). À Locuste, qui affirmait ne pas vouloir préparer un poison trop puissant pour éliminer Britannicus car elle souhaitait dissimuler le crime, il aurait répondu «Bien sûr, j'ai peur de la loi Julia» (Suet. *Ner.* 33, 2). À ceux

pourrait dans les *Annales* ne pas être tant question d'une réconciliation avec Thrasea, que d'une réconciliation de Néron avec lui-même, entendant par là que sa colère envers celui-ci aurait été apaisée. On mentionnera également pour un parallèle Suet. *Tib.* 61,6, où l'idée de réconciliation s'applique au fait d'exécuter un accusé.

qui lui reprochaient de s'être dégoûté d'Octavie, il rétorquait que celle-ci devait se contenter des insignes (*ornamenta*) du mariage, allusion aux insignes triomphaux, consulaires... qui tenaient lieu d'un triomphe ou d'une magistrature (Suet. *Ner.* 35, 1) – un trait qui, par sa référence aux institutions, fait penser à celui que Tacite rapporte sur Pallas. Lorsqu'il ordonnait à des hommes de mourir, pour prévenir tout retard, il leur envoyait des médecins chargés en cas d'hésitation de les «soigner», car tel était le mot qu'il employait pour signifier qu'on leur ouvrait les veines (Suet. *Ner.* 37, 2).

Il ne faudrait pas s'étonner que le même prince eût qualifié de «réconciliation» le fait d'avoir vengé des affronts qu'il estimait lui avoir été infligés. D'ailleurs, les traits d'esprit signalés ci-dessus prennent place dans le cadre de relations conflictuelles qu'entretenait Néron (avec Claude, Britannicus, Octavie, ceux auxquels il ordonnait de se suicider)²⁰, et il semble que de telles circonstances aiguisaient son esprit mordant.

Néron aurait ainsi particulièrement pratiqué l'humour dans sa relation avec Thræsea, qui s'opposa souvent à lui. Une autre raison aurait joué. Tacite rapporte que Néron prenait plaisir à se distraire en écoutant les désaccords entre philosophes (Tac. *An.* XIV 16, 2)²¹, et il se peut aussi que ce soit en tant que philosophe que Thræsea ait été l'objet de ses moqueries. À cet égard, on n'exclura pas que la raison même donnée par Suétone à l'élimination de Thræsea – le fait qu'il déplaisait à l'empereur en gardant la mine renfrognée d'un pédagogue (Suet. *Ner.* 37, 1) – renvoie en dernier recours à une réflexion de Néron sur ce personnage.

Un autre mot encore de l'empereur sur celui-ci est connu par Plutarque. Peu avant de se débarrasser de Thræsea, Néron aurait répondu à un accusateur, qui reprochait à ce dernier d'avoir rendu contre lui une sentence mauvaise et injuste : «Je voudrais que Thræsea m'aimât autant qu'il est excellent juge !» (Plut. *Praec. Rei p. ger.* 14 = *Mor.* 810A). L'anecdote a été considérée comme favorable à Thræsea, et c'est ainsi que la présente Plutarque, qui y voit une concession du prince à la valeur morale de celui qu'il faisait exécuter. On a pour ce motif estimé que le trait remontait à la biographie de Thræsea par Q. Iunius Arulenus Rusticus²². Mais il pourrait s'agir là d'une récupération secondaire d'une anecdote qui, à l'origine, plutôt qu'à louer le philosophe, aurait été destinée à caractériser l'empereur. Le propos de celui-ci rappelle du

²⁰ Tous ces exemples sont d'ailleurs tirés de la partie de la biographie de Néron qui est réservée à sa *crudelitas* (Suet. *Ner.* 33–38); sur cette section, par ex. K.R. Bradley, *Suetonius' Life of Nero* (n. 13), p. 194–195.

²¹ Sur l'état d'esprit de Néron lors de telles scènes, R. Syme, *Tacitus* (n. 3), p. 553.

²² J.C. Carrière, Plutarque. *Œuvres morales* XI, 2. *Préceptes politiques*. Paris 1984, p. 179, n. 8.

reste quelque peu par le contexte où il est prononcé, celui d'une exécution, les paroles par lesquelles il aurait loué la beauté de sa mère après qu'elle eut été assassinée (Tac. *An.* XIV 9, 1)²³. Comme dans ce cas, le trait repose sur un paradoxe entre les qualités d'une personne et la décision de Néron de s'en priver et il y perçoit comme le regret d'un crime. Quoi qu'il en soit, dans la mesure où il est associé à une exécution, il se rapproche des citations évoquées ci-dessus, où les derniers moments d'ennemis inspirent des sentences à Néron. Il confirme également que les relations de ce dernier avec Thræsea – homme lui-même prééminent, encore cité par Pline le Jeune dans une de ses lettres (Plin. *Ep.* 22, 3), dont Plutarque avait connu un ami, Avidius Quietus²⁴, et utilisé un écrit, la *Vie de Caton*²⁵ – avaient été suffisamment marquantes pour donner lieu à ces «mots d'auteurs» dont il était coutumier et dont l'historiographie ultérieure a pu se nourrir en sens divers.

III

Sans doute de nombreux «mots» de Néron circulaient-ils déjà du vivant de l'empereur et furent-ils repris dans des œuvres historiques traitant de son règne. Toutefois, à la différence d'autres (celui sur Pallas, ceux qui sont rapportés par Suétone ou celui qu'a conservé Plutarque), qui valent par leur valeur documentaire ou morale, celui sur Thræsea se développe en une péripétie narrative : quelqu'un, en l'occurrence Sénèque, y réagit, ce qui est à la fois pour lui, un motif de gloire et une source de danger.

À la lumière de l'interprétation suggérée ci-dessus, cette version, telle qu'on la lit dans les *Annales*, est clairement favorable pour Sénèque. On n'imagine pas, en effet, que ce dernier ait été à ce point ingénu qu'il n'ait pas perçu l'ironie de l'empereur et ait naïvement félicité celui-ci. Au contraire, il faut concevoir que l'ancien précepteur, qui n'est pas dénué lui-même de sens de l'humour²⁶, a décrypté l'intention du prince, mais plutôt que de rire avec lui, a feint de le prendre au pied de lettre de façon à suggérer que cette réconciliation que Néron ne concevait que sur un mode ironique aurait en fin de compte été sensée et même bienvenue. Une telle attitude n'aurait été ni sans mérite ni sans

²³ Tacite présente le fait comme discuté. De même, Suet. *Ner.* 34, 4 le rapporte sur la foi d'autrui (*nec incertis auctoribus*) et précise aussi que certains commentaires de Néron étaient négatifs (*alia uituperasse, alia laudasse*). Cf. aussi DC. LXI 14, 2, seul auteur où l'anecdote est associée à une citation : examinant sa mère morte, l'empereur se serait exclamé qu'il ne savait pas que celle-ci était si belle.

²⁴ Par ex. J. Sirinelli, Plutarque de Chéronée. Un philosophe dans le siècle. Paris 2000, p. 185; aussi C.P. Jones, Plutarch and Rome. Oxford 1971, p. 24, 51–53.

²⁵ Spéc. D. Babut, Plutarque et le stoïcisme. Paris 1969, p. 195–198.

²⁶ Ainsi M(ark) Grant, Humour in Seneca's *Letters to Lucilius*. *AncSoc* 30 (2000), 319–329.

risque et le commentaire sur la *gloria* et les *pericula* qui s'ensuit paraît pertinent.

Le trait, pourtant, étonne dans la mesure où il vient après qu'il a été dit que Sénèque avait pris ses distances par rapport à la cour (*An.* XIV 56, 3) et que dans ce contexte, une telle franchise de Sénèque en face de l'empereur paraît peu vraisemblable²⁷. Par contre, il n'est pas à exclure que la réplique qui lui est prêtée corresponde à une réaction qu'il aurait eue en privé en apprenant le mot auquel s'était livré l'empereur. Un auteur bien disposé envers lui aurait pu ensuite par amplification historique en changer le contexte et la présenter comme ayant été prononcée en présence de Néron, ce qui bien entendu rehaussait le prestige du philosophe en lui prêtant un courage qui ne fut peut-être pas le sien (son attitude à l'époque étant plutôt de se tenir à l'écart des affaires publiques). Le procédé qui consiste à changer une information de contexte en vue d'en modifier la portée n'est pas rare dans l'historiographie romaine, et on le voit notamment à l'œuvre dans les *Annales* tacitéennes²⁸ ou chez Tite-Live²⁹.

Or, parmi les garants possibles de Tacite, il en est un qui était suffisamment proche de Sénèque pour connaître une réaction qu'il aurait eue en privé et qui lui était suffisamment favorable pour faire apparaître celle-ci dans un contexte plus flatteur : c'est Fabius Rusticus. Celui-ci, sans doute originaire d'Espagne³⁰, avait rédigé, entre 74 et 85³¹, un ouvrage historique où étaient traités le règne de Néron et, peut-être, l'année 69³². À en croire Tacite, il y livrait une image

²⁷ C'est toutefois ce qui ressort de certaines positions qui veulent voir Sénèque comme l'artisan de la «réconciliation» avec Thrasylla; ainsi *E. Cizek*, Néron (n. 3), p. 231–232 «La réconciliation arrangée par Sénèque sera de brève durée»; *P. Grimal*, Sénèque (n. 4), p. 195 «la rupture avec Thrasylla, qui survint en 63, bien que Sénèque eût apparemment prié le prince de faire sa paix avec celui qui apparaissait comme la personne la plus importante du parti sénatorial». Contra *V. Rudich*, Political Dissidence under Nero (n. 6), p. 79–80 «Seneca could hardly have initiated the attempted reconciliation, since his influence with Nero was now negligible».

²⁸ Par ex., en *An.* XII 65, Narcisse tient des propos par lesquels il menace d'embrasser la cause de Britannicus. Or la lecture de Suétone (*Cl.* 43) donne à penser que ce serait Claude lui-même (et pas seulement son affranchi) qui aurait songé à rendre une chance à Britannicus, une version qui semble meilleure; *E. Aubrion*, Rhétorique et histoire chez Tacite (n. 10), p. 479. En choisissant de mettre au premier plan Narcisse plutôt que Claude, Tacite souligne la passivité de l'empereur en même temps qu'il fait écho à la fin du livre XI, où le même Narcisse, opposé alors à Agrippine II, se dresse contre l'épouse précédente de Claude, Messaline.

²⁹ Pour un exemple (transposition en 207 av. J.-C. de jeux séculaires qui auraient eu lieu en 200 seulement), *B. Mineo*, L'année 207 dans le récit livien. *Latomus* 59 (2000), 536–537.

³⁰ Par ex. *J. Wilkes*, Julio-Claudian Historians (n. 11), p. 201.

³¹ Date proposée par *E. Cizek*, Histoire et Historiens (n. 11), p. 188.

³² Ainsi *R. Syme*, Tacitus (n. 3), p. 179; *L. Duret*, Dans l'ombre des plus grands : II. Poètes et prosateurs mal connus de la latinité d'argent. *ANRW* II 32, 5 (1986), p. 3292. D'autres pensent qu'il aurait écrit un ouvrage de portée réduite, sorte de monographie de type sallustéen : par ex.

favorable de Sénèque qui avait été son protecteur (*An.* XIII 20, 2 *Sane Fabius inclinat ad laudes Senecae, cuius amicitia floruit*); il aurait agi ainsi en réaction à tout un filon historiographique, reconnaissable chez Dion Cassius, qui n'épargnait pas ses critiques au précepteur de Néron³³. Tacite mentionne en tout cas Fabius à trois reprises dans les *Annales* (*An.* XIII 20; XIV 2; XV 61, 3) et une fois dans l'*Agricola* (*Agr.* 10, 3, à propos de la géographie de la Bretagne). Il semble que dans le premier ouvrage il l'ait surtout utilisé à partir du moment où lui-même tend à livrer un portrait plus favorable de Sénèque, c'est-à-dire après que ce dernier s'est retiré de la vie publique, en particulier dans le récit de ses derniers moments³⁴.

Il ne paraît dès lors pas impossible qu'à partir du mot ironique de Néron sur une réconciliation avec Thrasea, Fabius ait élaboré une histoire faisant intervenir Sénèque et favorable à celui-ci. Du reste, une telle façon de faire n'est sans précédent dans son chef et il avait déjà agi de la sorte en évoquant la dénonciation d'un complot d'Agrippine II à Néron en 55. Selon Tacite, l'empereur fut alors pris d'une telle panique qu'il se disposait entre autres à destituer Burrus de la préfecture du prétoire au motif qu'il avait été promu par sa mère; Fabius, ajoute l'historien, précise même qu'il écrivit à Caecina Tuscus un billet par lequel il lui confiait le commandement des cohortes prétoriennes, mais que grâce à Sénèque la charge fut maintenue à Burrus; toutefois, Pline et Cluvius ne relatent nullement qu'on ait mis en doute la fidélité de Burrus et l'auteur des *Annales* est en conséquence enclin à rejeter la version de Fabius comme ayant été forgée en faveur de Sénèque (*An.* XIII 20). C'est d'ailleurs à cette occasion qu'il souligne la propension de cet auteur à exalter son ancien protecteur. Dans ce cas, Fabius fait apparaître par artifice Sénèque dans une histoire où il n'est mentionné ni par Cluvius, ni par Pline. C'est ce que nous pensons s'être produit aussi dans le cas qui nous occupe³⁵.

D'ailleurs, si l'on compare le mot de Néron en *An.* XV 23, 4, avec celui qui est rapporté en *An.* XIII 14, 1, on remarque que dans les deux cas Tacite se place sous l'autorité d'autrui en utilisant le verbe *ferre*. Mais, si, dans le livre

H. Bardon, *La littérature latine inconnue II. L'époque impériale*. Paris 1956, p. 204; M.M. Sage, *Tacitus' Historical Works : a Survey and Appraisal*. ANRW II 33, 2 (1990), p. 1015.

³³ Spéc. sur l'hostilité à Sénèque chez Pline l'Ancien, M. Sordi, *La Roma neroniana nelle Historiae di Plinio il Vecchio*. Actes du Colloque Neronia VI, Rome 1999, à paraître.

³⁴ R. Syme, *Tacitus* (n. 3), p. 294; le même chercheur (p. 300) voit Fabius comme l'un des deux personnages qui étaient en compagnie de Sénèque lorsque son arrêt de mort lui fut signifié.

³⁵ En *An.* XV 61, 3, c'est également une péripétie qu'aurait ajoutée Fabius à la version reproduite avant lui : il aurait rapporté que le tribun chargé de signifier à Sénèque son arrêt de mort ne se serait pas rendu directement chez le philosophe (ce qui semble avoir été la version répandue), mais qu'il aurait fait un détour auprès du préfet Faenius Rufus pour lui demander s'il devait exécuter les ordres.

XIII, celui-ci est à l'imparfait, *ferebant*, dans le livre XV, il est au présent, *ferunt*. On y verra un indice que, dans le premier passage, l'historien se réfère à une rumeur telle qu'elle circulait au moment des faits et dans le second, à la réélaboration d'une rumeur telle qu'il la lit dans une source. Cette réélaboration aurait consisté en l'insertion de Sénèque, et la source aurait été Fabius Rusticus³⁶.

Au-delà de la mise en évidence d'un développement narratif opéré par Fabius, peut-on proposer un nom pour celui qui aurait le premier fait figurer dans un récit historique le mot de Néron ? Parmi les historiens néroniens qui nous sont connus, deux peuvent être envisagés, qui auraient écrit avant Fabius : Cluvius Rufus, dont les *Histoires* ne durent pas être publiées longtemps après la mort de Vitellius, et Pline l'Ancien, dont le neveu Pline le Jeune fit une publication posthume de l'histoire en 31 livres *A fine Aufidii Bassi* (Plin. *Ep.* III 5, 6). Bien qu'il soit difficile de trancher, nous accorderons, à titre d'hypothèse, quelque préférence à Cluvius.

En effet, si en *An.* XIII 20, la version de Fabius est comparée avec celle de Cluvius et de Pline, en *An.* XIV 2, à propos de la tentative d'inceste entre Agrippine II et Néron, Tacite oppose, en tout cas parmi ceux qu'il cite, Fabius au seul Cluvius. Il se pourrait dès lors que ce soit plus spécialement Cluvius, qui était aussi celui à avoir écrit le plus tôt après la mort de Néron, que Fabius ait eu tendance à corriger et à nuancer. Cluvius aurait pu aussi s'intéresser à Thræsea, puisque l'on sait que, sous Vespasien, il fut loué au Sénat par le beau-fils de celui-ci, Helvidius Priscus (Tac. *H.* IV 43,1). Un autre indice, tout aussi ténu, peut être avancé. Notre opinion, sur la base du parcours politique de Cluvius, est qu'il devait faire preuve de modération et de prudence dans sa remise en cause du principat néronien³⁷. Or les bons mots de Néron se prêtent particulièrement à un jugement ambivalent car d'une part ils sont souvent associés à la cruauté du prince envers ses victimes, mais d'autre part ils illustrent une certaine finesse d'esprit dans son chef et peuvent aussi expliquer, comme on l'a suggéré, son indulgence envers les auteurs d'épigrammes (une question qui n'est pas étrangère à celle, plus controversée, du développement de la *lex maiestatis*³⁸). Enfin, on a parfois considéré Cluvius comme étant à

³⁶ Dans ce sens, E. Koestermann, Cornelius Tacitus. *Annalen* IV (n. 16), p. 206 (qui n'exclut pas non plus que le passage ait trouvé son origine dans la biographie de Thræsea par Arulenus Rusticus; pour cette vue, déjà H. Furneaux, *The Annals of Tacitus* II; Books XI–XVI. Oxford 1907, p. 347).

³⁷ Tel est l'avis de E. Noé, *Storiografia imperiale pretacitiana. Linee di svolgimento*. Florence 1984, p. 120; E. Cizek, *Histoire et Historiens* (n. 11), p. 188.

³⁸ Par ex., K.R. Bradley, *Suetonius' Life of Nero* (n.13), p. 237–238.

l'origine des citations en grec qui figurent chez Suétone³⁹. Cela irait dans le sens d'un intérêt pour les sentences et paroles célèbres, mais cette vue a été contestée sur la base de solides arguments⁴⁰ et nous nous garderons de nous y référer.

Conclusion

Pour résumer les hypothèses émises ci-dessus, l'information pourrait s'être développée comme suit : a) à l'origine, il y aurait un trait d'esprit teinté d'ironie de Néron, qualifiant de réconciliation le fait d'avoir rendu à Thræsea les affronts que celui-ci lui avait précédemment infligés (tout comme il appelait «soigner» le fait d'ouvrir les veines d'un homme qu'il avait condamné); b) la tradition aurait gardé le souvenir de ce mot et un historien sensible à ce type de renseignement (Cluvius Rufus ?) l'aurait fait figurer dans son ouvrage historique; c) Fabius Rusticus l'aurait repris en l'enrichissant d'une péripétie narrative mettant en scène Sénèque.

Reste à déterminer pourquoi Tacite a choisi de reproduire l'épisode, et aussi pourquoi il l'aurait reproduit sous la forme procurée par Fabius Rusticus, alors même qu'il est conscient de sa tendance à réélaborer les faits en vue de servir la réputation de Sénèque.

Pour ce qui est du premier point, le choix de faire figurer le mot de Néron s'explique de façon générale par un goût de Tacite pour l'ironie et l'humour⁴¹. De manière plus précise, on mentionnera aussi son souci de mettre en évidence le cynisme de Néron dont l'ironie, en une circonstance où il met en danger un homme, souligne la cruauté. On avancera également son intérêt pour Thræsea Paetus⁴², qu'expliquent peut-être des liens familiaux⁴³, mais qui, surtout, est

³⁹ G.B. Townend, *The Sources of Greek in Suetonius*. *Hermes* 88 (1960), 98–120.

⁴⁰ D. Wardle, *Cluvius Rufus and Sueton*. *Hermes* 120 (1992), p. 466–482; Á. Horváth, *Griechische Zitate im ersten Jahrhundert der Kaiserzeit im Spiegel der Kaiserbiographien Suetons*. *ACD* 32 (1996), 71–83.

⁴¹ Cf. P. Robin, *L'ironie chez Tacite*. Lille 1973; P. Plass, *Wit and the Writing of History. The Rhetoric of Historiography in Imperial Rome*. Madison 1988.

⁴² Par ex. M. Morford, *Tacitus' Historical Methods in the Neronian Books of the 'Annals'*. *ANRW* II 33, 2 (1990), p. 1620.

⁴³ Nous faisons allusion à la nouvelle lecture qui a été donnée de *CIL* VI 1574, interprétée comme un fragment de l'inscription funéraire de l'historien, dont le nom complet aurait été P. Cornelius Tacitus Caecina Paetus; G. Alföldy, *Bricht der Schweigsame sein Schweigen ?* *MDAI(R)* 102 (1995), 252–268; A.R. Birley, *The Life and Death of Cornelius Tacitus*. *Historia* 49 (2000), 230–247; aussi *AE* 1995, 92. Selon une telle hypothèse, développée spécialement par A.R. Birley (p. 231–232), Tacite aurait été apparenté, vraisemblablement par sa mère, aux Caecinae Paeti et donc, par alliance, à Thræsea Paetus qui était le gendre de A. Caecina Paetus (consul en 37). Pour une généalogie des Caecinae Paeti, M.T. Raepsaet-Charlier, *Prosopographie*

motivé par les débats auxquels prêtait l'attitude de celui-ci face aux princes⁴⁴ – une problématique qui se confond souvent avec celle de la *libertas*⁴⁵. D'un point de vue compositionnel, enfin, Tacite a ordonné les passages sur Thræsea de façon à ce qu'ils se succèdent selon une gradation⁴⁶, culminant avec son suicide (*An.* XVI 21–35). Dans cette optique, le passage, qui se conclut avec l'accroissement des périls qui menacent le philosophe, marque une étape dans la montée de l'hostilité du prince envers celui-ci (*An.* XV 23, 4 *unde gloria egregiis uiris et pericula gliscebant*⁴⁷).

Pour ce qui est du second point, le choix de la version mentionnant Sénèque s'inscrit dans une tendance à envisager en parallèle, les personnages de Sénèque et de Thræsea. Outre l'anecdote qui est examinée ici, deux autres passages l'illustrent : le départ de Thræsea hors de la curie après la mort d'Agrippine (*An.* XIV 12, 1) suit l'information selon laquelle Sénèque passe pour avoir rédigé la lettre adressée en la circonstance par Néron aux Pères (*An.* XIV 11, 3); les suicides des deux hommes présentent des ressemblances, l'un et l'autre faisant notamment une libation à Jupiter Libérateur (*An.* XV 64, 4 et XVI 35, 1)⁴⁸. Les autres apparitions de Thræsea semblent également, quoique moins directement, participer au même jeu de ressemblances, dont le but aurait été de mettre en avant deux manières de se comporter sous le principat,

des femmes de l'ordre sénatorial (I^{er}–II^e s.) II. Louvain 1987, stemma XXXI. L'hypothèse d'un lien de Tacite avec cette famille avait déjà été avancé par S. Borzsák, s. u. "P. Cornelius Tacitus", RE Suppl. XI (1968), col. 382–383.

⁴⁴ K. Heldmann, *Libertas Thræseae servitium aliorum rupit* (n. 7), p. 207–231. Les avis sur le jugement porté sur Thræsea par l'auteur des *Annales* n'en sont cependant moins divers, certains le trouvant louangeur à son égard (avis qui est aussi le nôtre), et d'autres réticents. La fin de l'*Agricola* (42, 6) en particulier y ferait écho; Tacite oppose alors le comportement d'*Agricola* sous Domitien à l'attitude d'autres : *obsequium ac modestiam, si industria ac uigor adsint, eo laudis excedere quo plerique, per abrupta, sed in nullum rei publicae usum ambitiosa morte inclauerunt*. Parmi les *plerique* visés dans la phrase, on fait parfois figurer Thræsea; par ex. A. Grilli, *Gli eroi stoici di Tacito. Storia, Letteratura e Arte a Roma nel secondo secolo dopo Cristo*. Florence 1995, p. 63–64.

⁴⁵ Spéc. M. Ducos, *La liberté chez Tacite : droits de l'individu ou conduite individuelle*, BAGB 1977, p. 194–217; M. Morford, *How Tacitus Defined Liberty*. ANRW II 33, 5 (1991), p. 3420–3450; aussi V.E. Pagán, *Distant Voices of Freedom in the Annales of Tacitus*. C. Deroux (éd.), *Studies in Latin Literature and Roman History X*. Bruxelles 2000, p. 358–369.

⁴⁶ R. Syme, *Tacitus* (n. 3), p. 308; E. Aubrion, *Rhétorique et histoire chez Tacite* (n. 10), p. 420.

⁴⁷ Sur le rôle de la formule dans la composition des *Annales*, par ex. F. Holztrattner, *Poppaea Neronis Potens. Die Gestalt der Poppaea Sabina in den Nerobüchern des Tacitus. Mit einem Anhang zu Claudia Acte*. Graz 1995, p. 127.

⁴⁸ Ainsi E. Koestermann, *Cornelius Tacitus. Annalen IV* (n. 16), p. 301; A.D. Castro, *Tacitus and the 'Virtues' of the Roman Emperor. The Role of Imperial Propaganda in the Historiography of Tacitus*. Indiana University 1972, p. 237–238; E. Cizek, *Néron* (n. 3), p. 265; R.H. Martin, *Tacitus*. Londres 1989², p. 184, 186; M. Morford, *Tacitus' Historical Methods* (n. 42), p. 1599, 1623.

Sénèque étant associé à la cour et à l'entourage impérial, Thrasea au Sénat⁴⁹.

⁴⁹ Cette idée est développée par *O. Devillers*, Le rôle des passages relatifs à Thrasea Paetus dans les *Annales* de Tacite . Actes du Colloque Neronia VI. Rome 1999, à paraître (2^e partie de l'article : 'Thrasea et Sénèque').

<i>ACTA CLASSICA</i> <i>UNIV. SCIENT. DEBRECEN.</i>	<i>XXXVII.</i>	<i>2001.</i>	<i>p. 53–71.</i>
--	----------------	--------------	------------------

PLINIUS' NATURALIS HISTORIA AN DER GRENZE VON KODEX UND INKUNABEL

(PLINIUS CORVINIANUS)*

VON TAMÁS GESZTELYI

1. Die Texttradition der Naturalis Historia

Plinius' *Naturalis Historia* verwandelte sich der Absicht des Verfassers entsprechend bereits in den Jahrzehnten nach seinem Tod in ein gemeinnütziges Werk (auch er selbst wollte das so, s. Praef. 16: *utilitatem iuvandi*). Die Schriftsteller der Kaiserzeit (Gellius, Apuleius, Tertullianus) zitierten es nicht nur, sondern benützten es als Quelle zum Schreiben von Fachbüchern (C. Iulius Solinus, Martianus Capella). Im 4. Jahrhundert entstand sogar das erste Exzerpt (*Medicina Plinii*), dem im Verlauf des Mittelalters weitere folgten (*Physica Plinii* und verschiedene Exzerpte).¹ Aus der breiten Verwendung des Werkes folgt, dass schon in der Antike mehrere Ausgaben entstanden sein dürften, womit unvermeidlich die Geburt von Textvarianten verbunden gewesen sein dürfte. Im Zuge der Herstellung der mittelalterlichen Abschriften dürfte die Zahl der Varianten und Fehler weiter angestiegen sein. Die Einzelheiten dieses Prozesses können wir freilich nicht nachvollziehen, denn die antiken und frühmittelalterlichen Handschriften des Werkes sind – abgesehen von kurzen Fragmenten² – verloren gegangen, wozu sein Umfang sicherlich auch beigetragen hat. Vollständige Handschriften stehen uns erst ab dem 11. Jahrhundert zur Verfügung (*codices recentiores*).³

Die Zahl der bis zum Ende des 15. Jahrhunderts erhalten gebliebenen Kodi-

* Diese Arbeit wurde ermöglicht durch ein viermonatiges Klebelsberg-Stipendium in Rom im Rahmen des Themas OTKA T 025896 und des Programms FKFP-0631/2000.

¹ Plinius *Naturkunde I*. Hrsg. R. König–G. Winkler. München 1997, 364 ff.

² König–Winkler, a. a. O. 380 f.; A. Borst, *Das Buch der Naturgeschichte. Plinius und seine Leser im Zeitalter des Pergaments*. Abh. der Heidelberger Ak. Phil.-hist. Klasse 1994:2, 10.

³ König–Winkler, a. a. O. 382 f.

zes beträgt zwar mehr als hundert⁴, aber die stark verdorbenen und kontaminierten Texte haben es bis heute nicht ermöglicht, das Stemma der Handschriften zu erstellen. Das Schicksal des Textes können wir von der Mitte des 14. Jahrhunderts an genauer verfolgen. Die ersten gründlichen Korrekturen an ihm haben Francesco Petrarca und Giovanni Boccaccio vorgenommen. Ihre Anmerkungen und Emendationen haben sie in die selbe Handschrift eingetragen, die heute in der Pariser Bibliothèque Nationale zu finden ist.⁵ Im 15. Jahrhundert begannen die italienischen Humanisten mit dem groß angelegten Sammeln und Kopieren der Plinius-Kodizes. Das ermöglichte weitere Textkorrekturen, als deren Ergebnis Guarino da Verona am Hof der Este in Ferrara 1433 die erste, 1459 die zweite Redaktion des Textes erstellte.⁶

Bald, 1469, erschien die Editio princeps in der Druckerei Giovanni da Spiras in Venedig. Im Jahr 1470 druckten in Rom Conrad Sweynheym und Arnold Pannartz den unter der Betreuung von Giovanni Andrea Bussi und Theodor Gaza entstandenen Text. Den Erfolg dieser Ausgabe unterstreicht nichts besser als die Tatsache, dass sie 1472 in Venedig für eine weitere Plinius-Ausgabe verwendet und 1473 in Rom nachgedruckt wurde. Von 1469 an erfuhr sie innerhalb von 30 Jahren 18 Ausgaben, die Druckorte waren zum größten Teil italienische Städte, in erster Linie Venedig.⁷ 1476 erschien sie in der Übersetzung von Christophorus Landinus auch in italienischer Sprache, darauf folgten zwei weitere Ausgaben. Die besten Ausgaben der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts erschienen in Basel, betreut von Erasmus (1525), B. Rhenanus (1526), S. Gelenius (1535) und Frobenius (1549).⁸

Ab der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts wurden für lange Zeit die französischen Ausgaben bestimmend, für deren Qualität die Namen J. Dalechamp (1587), J. Hardouin (1695, 1723, 1741), N. E. Lemaire (1827–1831, in 10 Bänden) bürgen. Die unmittelbare Grundlage für die heutigen Textausgaben haben die deutschen Philologen in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts durch Kollation und Klassifikation der Texte geschaffen: J. Sillig (1851–1855), L. von Jan (1854–1865), D. Detlefsen (1866–1873) und C. Mayhoff (die von Jan begonnene Arbeit zum Abschluss bringend: 1892–1909).⁹ Letztere beiden Aus-

⁴ Borst, a. a. O. 360–374.

⁵ Parisinus Latinus 6802, vgl. König–Winkler a. a. O. 369.

⁶ Borst a. a. O. 313, König–Winkler a. a. O. 369. 10.

⁷ L. Hain, Repertorium bibliographicum in quo libri omnes ab arte typographica inventa usque ad annum MD. I–IV. Stuttgart–Tübingen 1826–1838, Nr. 13087–13107; vgl. Kulcsár P., Bonfini magyar történetének forrásai és keletkezése (Fonti e genesi della storia ungherese di Bonfini). Humanizmus és reformáció I. Budapest 1973, 174.

⁸ Pline l’Ancien Histoire naturelle I, par J. Beaujeu–A. Ernout. Paris 1950, 33; König–Winkler a. a. O. 380 skk.

⁹ Vgl. Beaujeu–Ernout a. a. O. 33 f.

gaben sind bis heute nicht veraltet, dieser Tatsache sind ihre Neudrucke zu verdanken.¹⁰ Die neueste textkritische – und zugleich reich kommentierte – Ausgabe ist eine 1950 unter der Ägide der Association G. Budé begonnene und bis heute nicht abgeschlossene Reihe.

Letztere drei Ausgaben, deren Text auch heute noch als ausschlaggebend angesehen werden kann, kollationieren meist nicht mehr als 15–16 Kodizes¹¹, eine Zahl, die im Fall einzelner Bücher wegen der fragmentarischen Handschriften noch niedriger ist. Im Fall der letzten Bücher der *Naturalis Historia* (XXXIII–XXXVII), von denen wir Buch XXXIII näher behandeln werden, hat der 1831 entdeckte Codex Bambergensis (**B**) aus dem 10. Jahrhundert den besten Text bewahrt. Die Kodizes der nächsten Gruppe, in denen schon viel Interpolation und Kontamination vorkommen, stammen aus dem 11. Jahrhundert (**VFR**)¹² und weisen eine enge Verwandtschaft miteinander auf.¹³ Unter den in die Kollation der letzten Bücher einbezogenen Kodizes aus dem 13. Jahrhundert stehen **d** und **T**¹⁴ in enger Verbindung miteinander, während **E** und **a**¹⁵ einer anderen Familie angehören.¹⁶ Die im 15. Jahrhundert in großer Zahl entstandenen Kodizes haben die Herausgeber auf Grund des Prinzips *recentiores sunt deteriores* – abgesehen von einigen wenigen – außer Acht gelassen.

2. Die Texte des Korvin-Kodex, des **h** und der römischen Ausgabe stimmen überein

Die Übersicht der Texttradition der *Naturalis Historia* wurde durch die Untersuchung und die Einfügung eines für die ungarische Kulturgeschichte besonders wertvollen Stückes, des Plinius-Kodex der Bibliotheca Corviniana, in die Überlieferung notwendig gemacht. Mit dem Text des aus kodikologischen Gesichtspunkten schon öfter beschriebenen Bandes hat sich bis jetzt noch niemand beschäftigt.¹⁷ Der in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts in Florenz gefertigte Kodex ist heute zusammen mit vielen gleichaltrigen Plinius-Kodizes

¹⁰ Hildesheim 1992, bzw. Stuttgart 1967.

¹¹ Vgl. Mayhoff I. Band VI–XIII, *Beaujeu–Ernout* a. a. O. 21–33.

¹² **V** = Leidensis Vossianus 61; **F** = Leidensis Lipsianus 7, aufgrund des **V** wurde gefertigt; **R** = Florentinus Riccardianus 488.

¹³ Vgl. Mayhoff V. Band V–VI, *Beaujeu–Ernout* a. a. O. 28–29.

¹⁴ **T** = Toletanus, aufgrund des **d** wurde gefertigt, **d** = Parisinus 6797.

¹⁵ **a** = Vindobonensis 234, **E** = Parisinus 6795.

¹⁶ Vgl. Mayhoff V. Band VI–VIII, *Beaujeu–Ernout* a. a. O. 30–31.

¹⁷ *B. Nogara*, Codices Vaticani Latini III. Romae 1912, 368; *Csapodi Cs.–Csapodiné Gárdonyi K.*, Bibliotheca Corviniana. Budapest 1967, 1969 (zweite, unveränderte Ausgabe), 65, Nr. 116 = Bp. 1990 (4. erweiterte und überarbeitete Ausgabe), 57, Nr. 139–140; *Cs. Csapodi*, The Corvinian Library, History and Stock. Budapest 1973, Nr. 515; *J. Ruysschaert*, Les manuscrits corviniens de la Vaticane. Rev. Française d'Histoire du Livre 1982, 292 f.

in der Biblioteca Vaticana zu finden und hat die Aufmerksamkeit der Textherausgeber genauso wenig auf sich gelenkt wie seine Zeitgenossen. Aus dieser Zeitperiode machen sowohl Mayhoff (V. Band VII) wie auch die Bücher XXXIII–XXXVII der Budé-Reihe nur mit dem in der Pariser Bibliothèque Nationale aufbewahrten Kodex **h** (Parisinus 6801) – gelegentlich auch mit **p** – eine Ausnahme. Mayhoff schreibt dem **h** zwar geringen Wert zu, aber er hält es trotzdem für wichtig, ihn zu beachten, denn sein Text stimmt sehr oft mit dem der frühesten Ausgaben überein. Zehnacker¹⁸ sieht seinen Wert in etwas anderem: in den umsichtigen Korrekturen und noch mehr darin, dass seine Lesarten oft mit denen des Textes des für den besten gehaltenen **B** übereinstimmen, im Gegensatz zu den Lesarten der anderen Kodizes. Deshalb hielt er es für sinnvoll, das Buch XXXIII des **h** auf Grund der ursprünglichen Handschrift voll und ganz zu kollationieren.

Im Verlauf der Untersuchung des Plinius der Corvina-Bibliothek stieß man auf die besondere Bedeutung des Kodex **h**. Es stellte sich nämlich heraus, dass seine Lesarten regelmäßig mit dessen Text übereinstimmen, dass die Abweichungen nicht bedeutender sind als die, die im Verlauf des Abschreibens durch Lesefehler oder individuelle Schreibarten entstanden sein dürften. Offen bleibt aber die Ordnung ihrer Abstammung. Eine nähere Datierung von **h** hat bisher noch niemand unternommen. Auf Grund der Illumination datiert sie Csapodi (a. a. O.) die Herstellung des Korvin-Kodex zwischen 1450 und 1470, womit zeitgleich ihre Schriftform, die humanistische Rotunda antiqua, ist. Der **h** könnte mit seinen zweiseitig angeordneten spätgotischen Buchstabenformen früher angesiedelt werden, doch die Schriftform konnte abhängig vom Alter des Schreibers und dem Schreibort leicht innerhalb einiger Jahrzehnte schwanken. Bei der Lösung der Frage verhalf die Beobachtung von Mayhoff zu einem Fortschritt, demzufolge **h** Übereinstimmung mit den frühesten Ausgaben zeigt. Die Herausgeber pflegten aber ihren Text nicht mit den Erstdrucken zu kollationieren, Zehnacker verweist nicht einmal auf sie. In diesem Fall hätte er eine überraschende Beobachtung machen können, denn der von ihm aufgewertete Text von **h** kann auf den 1470 in Rom erschienenen Erstdruck zurückgeführt werden. Die Abweichungen sind wiederum nicht bedeutender als die, die im Zuge der Abschrift unvermeidlich einzutreten pflegen.

Aus dem Gesagten folgt auch, dass der Korvin-Kodex – im Folgenden bezeichnen wir sie, nachdem sie bisher keine Abkürzung hatte, mit **c** – ebenfalls auf den römischen Erstdruck zurückzuführen ist. Natürlich zeigen sich auch hier kleinere Abweichungen – in erster Linie „orthographischen“ Charakters, worauf wir später noch eingehen werden – die Zusammengehörigkeit steht aber

¹⁸ Pline l’Ancien Histoire naturelle XXXIII, par H. Zehnacker. Paris 1983, 33 ff.

außer Zweifel. Vom Erfolg der römischen Ausgabe von 1470 zeugt im Übrigen auch, dass sie drei Jahre später praktisch unverändert nachgedruckt und sogar 1472 in Venedig herausgegeben wurde, wo 1469 die textlich abweichende *Editio princeps* erschienen war. Nach dem Zeugnis von **h** und **c** diente aber die römische Ausgabe in der Anfangszeit des Buchdrucks nicht nur als Grundlage für weitere Ausgaben, sondern auch für die Herstellung weiterer Kodizes unmittelbar auf die Ausgabe folgend.

3. Der Vergleich des **c** und der römischen Ausgabe

Im Folgenden werfen wir einen Blick auf die *regelmäßigen Abweichungen* der Texte. In der Rechtschreibung der römischen Ausgabe zeigt sich deutlich, dass sie der Aussprache folgt: sie lässt die ‘h’ am Wortanfang weg (*Annibal* 96, *arena* 113, *ij* statt *hii* passim), statt *ae*, *oe* steht immer *e* (*cepit* 27, *femine* 40, *epule* 27, *fenore* 28), der Konsonant des Verbpräfixes assimiliert mit dem Konsonanten am Wortanfang (*sumministravit* 97, *ammiratio* 94), dann verdoppelt sich auch der Konsonant in der ersten Silbe von Substantiven (*annulus* 27). Der Schreiber von **c** übernimmt diese Schreibweisen nicht, sondern bemüht sich die klassischen Formen wieder herzustellen. Manchmal verkürzt er die langen Konsonanten ohne Grund z. B. *quatuor* (30), *numus* (47), *imo* (59), *consumatam* (62). Die Schreibweise von **h** können wir aus den verstreuten Verweisen des kritischen Apparats erschließen. Demzufolge übernimmt er die Formen *annulus* (26) und *arena* (113), *Annibal* dagegen nicht (51).

Von Konsequenz aber können wir, vor allem im Fall der *Diphthonge*, den Gebräuchen der Zeit entsprechend auf keinen Fall sprechen. Die Formen *e*, *ę*, *ae* und *oe* wechseln völlig unsystematisch. Typisch für seine Unsicherheit ist, dass der Schreiber von **c** auch dort oft einen Diphthong markiert, wo das die klassische Schreibweise nicht verlangt hätte. Daraus ergeben sich ganz ungewohnte Wortgestalten: *moetu* (statt *metu*, 1), *ępule* (27), *ępistolae* (39), *ęquidem* (51), *ęuenisse* (51), *ęaetero* (67), *ęęteris* (80). Auch im Fall von **c** gibt es Beispiele dafür, dass er der Aussprache folgt: statt des *mixtis* der gedruckten Ausgabe verwendet er konsequent *mistis* (65, 72, 102–3, 116, 119, 130), bei den auf *-gu* endenden Verbstämmen lässt er das *u* weg (*tingitur*, 87, 161; *distingunt*, 90).

Große Unsicherheit zeigt sich bei der Schreibung der *aspirierten Konsonanten*. Der Schreiber von **c** lässt sie meist weg, teils unbegründet: *Iugertino* (21), teils begründet: *cateneę* (statt *cathene*, 40), *Tuscis* (statt *Thuscis*, 35); doch dann setzt er selbst sie auf ihren Platz, teils begründet: *inchoatos* (statt *incohatos*, 96); teils unbegründet: *calphurnium* (statt *Calpurnium*, 21), *simulachris* (24), *Sparthacum* (49). Bei der Verwendung von *-ti-* übertreibt **c** dann: *precio*

wird richtig in *pretio* (118) korrigiert, in den Fällen *deliciis* (*delitiis*, 1), *perniciem* (*pernitium*, 6), *multaticia* (*mulctatitia* sic!, 19), *tribunicias* (*Tribunitias*, 39) und *societati* (*sotietati*, 118) wäre es aber nicht notwendig gewesen. Eine ähnliche Bestrebung kommt auch in *h* vor (*tribunitias*, 39). Die Druckfassung verwendet zuweilen *y* statt *i*, was *c* zurückkorrigiert, z. B. *Tyberius* > *Tiberius* (32), *syderum* > *siderum* (58) oder nimmt an: *cyrcei* (90), *papyriana* (46), doch manchmal gibt es auch ein Beispiel für das Gegenteil: *Cimbriam* > *Cymbriam*.

In der gedruckten Fassung ist eine deutliche Tendenz zur Großschreibung der *Eigennamen* zu beobachten. Einen Teil von diesen schreibt *c* ohne jede erkennbare Regelmäßigkeit klein. Zur gleichen Zeit schreibt er Ämter und Fremdwörter gerne groß: *Rex* (9), *Dictator* (38), *Tribunitias* (39), *Quaestoria* (62); *Apilascudem* (69), *Scoria* (69), *Balucem* (77), *Electrum* (80).

Die andere Gruppe von Abweichungen bilden die *Irrtümer des Schreibers*, was auch dadurch bestätigt wird, dass sie in *h* nicht vorkommen. Z. B. entfällt manchmal ein Wort: das *hec* in *inter hec* (2), das *fuisse* in *abiectos fuisse* (18); das *et* in *et ad iniuriae* (25); verfehlt eine Buchstabe: *multaticia* statt *mulctatitia* (19); *statuis* statt *statuē* (24), *in mare* statt *in mari* (27), *et* statt *ut* (34), *Antistio* statt *Aristio* (32), *popinarum* statt *propinarum* (32). Eine bekannte Fehlerquelle ist die Fehlschreibung unter der Einwirkung nahe stehender Endungen oder Wörter: *consenuerunt* statt *consenuerint* (21) unter dem Einfluss des vorigen Verbs *habuerunt*; *ostentare* statt *gestare* (25) auf Grund der Wirkung des vorher stehenden *ostentatio* und *ostentant*. Auch die Umkehr der Wortfolge kommt vor, wobei schwer zu entscheiden ist, ob das mit Absicht oder versehentlich geschieht: *singula milia* statt *milia singula* (30) und die Veränderung der Trennung des Wortes: *in aures* statt *inaures* (recte) (12).

Die Abweichungen zwischen dem Text von *h* und dem der römischen Ausgabe, die auf Grund des textkritischen Apparats feststellbar sind, sind in ihrer Mehrzahl ebenfalls unter die Irrtümer des Schreibers einzuordnen. Z. B. *murina* statt *muria* (5); *luxuriae* statt *luxuria* (5), unter dem Einfluss der -a Endung der vorher und nachher stehenden Wörter; *annulis* statt *annulus* (26); *plurima* statt *plurimum* (26), vielleicht unter dem Einfluss des folgenden *opum*; *nomenclator* statt *nomenculator* (26); *turmis* statt *turis* (30); *futuli* statt *futuli* (32); *dipondius* statt *depondius* (42); *lucrata* statt *incrata* (45); *clodia* statt *cloda* (46); *sestertiis* statt *sesternis* (47).

In die dritte Gruppe können wir jene Abweichungen einreihen, hinter denen wir die Absicht vermuten können, offensichtlich falsche *Schreibweisen zu korrigieren*. Dafür spricht auch, dass wir im Text von *h* ähnlichen Korrekturen begegnen. Der Schreiber von *c* korrigiert das nicht existierende *intendia*, indem er die einfachste Lösung wählt, zu *incendia* (43) (genauso auch *h*), was aber nicht in den Satz passt (recte: *impendia*); *sestertiu(m)* korrigiert er aus der logi-

schen Überlegung heraus, dass die vorher aufgezählten Geldeinheiten (*denarius*, *quinarius*) im Nominativ stehen, zu *sestertius* (44) (**h** dagegen verdirbt es zu *sistertium*); das als Fehler aufzufassende, aber existierende *carnali* korrigiert er zu *canali* (76) (ähnlich auch **h**); das ebenfalls als Irrtum aufzufassende *lusitamam* zu *lusitaniam* (78) (im Apparat kommt es nicht vor).

Die Abstammung des Textes von **c** von der römischen Ausgabe bezeugen am ehesten die Übernahme derjenigen falschen Formen, die in anderen Handschriften nicht vorkommen (*errores coniunctivi*). Solche sind: *impretexte* (10, recte: *in praetextae*. Nach Mayhoffs Apparat lässt **h**, wohl aus Korrekturabsicht, das *in* weg.); *aliam* (12, recte: *alia*, kommt im Apparat nicht vor); *editium* (15, recte: *aeditium*, **h** korrigiert so); *captos* (27, recte: *capto*, kommt im Apparat nicht vor); *carthaginicum* (51, recte: *Carthagini cum*, nicht im Apparat). Der schwerwiegendste Fehler der römischen Ausgabe ist in der Anschrift des Briefes am Anfang des Werkes zu finden, den Plinius an Vespasianus gerichtet hat, aber an die Stelle seines Namens geriet der von Domitianus. Dieses verräterische Zeichen fehlt zwar in dem Korvin-Kodex, aber wenn man die Stelle gründlicher untersucht, sieht man zweifellos, dass unter dem Namen Vespasianus sich eine Kratzstelle befindet, was bedeutet, dass da früher ein anderer Name stand, und welcher andere könnte das gewesen sein als der von Domitianus. Im Fall von **h** können wir die Stelle leider nicht überprüfen, weil bei der Textgestaltung des Anfangs des Werkes weder Mayhoff noch Ernout den Kodex **h** berücksichtigt haben.

4. G. A. Bussis Plinius-Ausgabe

Für jeden Fall könnte man die Beispiele noch beliebig erweitern, aber die Verbindung der Kodizes **h** und **c** mit der römischen Ausgabe von 1470 dürfte auch aus den aufgezählten klar hervortreten. Es ist aber an der Zeit, die Frage zu stellen, was das Geheimnis des Erfolges dieser Ausgabe gewesen ist. Die Antwort erfahren wir aus dem Brief am Anfang des Bandes, der an Papst Paul II. aus Venedig (1464–1471) gerichtet ist, der die Herausgabe unterstützte. Der Schreiber des Briefes ist der schon erwähnte G. A. Bussi, der 1417 in Vigevano geboren, vor 1466 Bischof von Accia, danach von Aleria (Korsika), ab 1456 päpstlicher Sekretär, 1467–75 Bibliothekar des Vatikan war und der ab 1468 zusammen mit zwei Druckern deutscher Abstammung, C. Sweynheym und A. Pannartz, eine groß angelegte herausgeberische Tätigkeit begann.¹⁹ Sein Anliegen war es, in möglichst kurzer Zeit ein möglichst vollständiges klassisches Korpus zu veröffentlichen. Die Motivation des Unternehmens war es,

¹⁹ Vgl. M. Miglio–G. A. Bussi, *Dizionario biografico degli italiani* 15. Roma 1972, 565–574.

dass gedruckte Bücher ein Fünftel des Preises der handschriftlichen kosteten. Die Arbeit war aber nicht klein, weil das Drucken eine gründliche Textvorbereitung voraussetzte. Da war nicht einmal die Anschaffung der dazu verwendeten Kodizes einfach. Bussi klagt darüber, wie schwer es ist, den einen oder anderen Band auch nur für kurze Zeit bei den Römer Buchbesitzern auszuleihen, weil sie derart Angst um sie haben, dass sie sie vor allen wegsperren. Bei der Textvorbereitungsarbeit war sein wichtigster Helfer Th. Gaza, der hervorragend ausgebildete Naturwissenschaftler und Philologe, der vor den Türken nach Italien geflohen war und 1464 Mitglied des sich um Kardinal Bessarion bildenden gelehrten *contubernium* war.²⁰

Im Brief an den Papst beschreibt Bussi zuerst die außerordentliche Schwierigkeit der Beschäftigung mit Plinius.²¹ Obwohl er sich gründlich ins Thema eingearbeitet hat, hat er das Gefühl, dass das eine Arbeit ist, die man leicht angeht, aber nur sehr schwer anspruchsvoll und einem Autor würdig ausführen kann (*eiusmodi quidem est ut semper incipi posse, nunquam digne absolvi ac pro auctoris merito videatur*). Unter Drängen arbeitete er neun Jahre lang an der Korrektur, aber was er bis jetzt nicht geschafft habe, werde auch in neunzig Jahren nicht fertig (*Tot undique flagitantibus in nonum annum premi non potuit emendatio, ne futura quidem exacta post nonagesimum.*). Er vergisst auch den hervorragend gebildeten und kenntnisreichen Helfer nicht, ohne den weder er noch sonst jemand auf der Welt diese Aufgabe hätte ausführen können (*...mirifice iuvit conatus meos ... vir summae eruditionis et sapientiae, Theodorus meus Gaza, atque ita quidem ut absque illo neque ego nec ... mundus hoc munus fuerit impleturus.*). Alles, was sie hätten ermitteln können, sammeln sie in ihrem Band, ihr Text sei durch Vergleich mehrerer Bücher nach gründlicher Abwägung entstanden (*Conferentur cum iis voluminibus quae prius habebantur omnia et ex librorum collatione iudicii censura constabat.*).

Das gedruckte Werk endet mit einer Schwurformel, nach der Bussi alles getan hat, damit dieses Werk, das unter solcher Mühe entstanden ist, die früheren Fehler und unklaren Einzelheiten behebt (*...ego tum in ceteris libris omnibus tum maxime in Plinio ut fiat: vehementer obsecro obtestor atque adiuro: ne ad priora me(n)da et tenebras inextricabiles tanti sudoris opus relabatur.*). Dann folgt das *„impressum Rome in domo Petri et Francisci de Maximis iuxta campum flore presidentibus Magistris Conrado Sweynheym et Arnoldo Panartz. Anno domini natalis M.CCCC.LXX.“* Die zweite römische Ausgabe von 1473

²⁰ Vgl. Repertorium Fontium Historiae Medii Aevi IV. Romae 1976, s. v.; Klaniczay T., A magyarországi akadémiai mozgalom előtörténete (Die Vorgeschichte der akademischen Bewegung in Ungarn). Humanizmus és reformáció 20. Budapest 1993, 10.

²¹ G. A. Bussi prefazioni alle edizioni di Sweynheym e Pannartz prototipografici romani, a cura di M. Miglio. Documenti sulle arti del libro XII. Milano 1978, IX.

endet mit liebevollen, elegischen Zeilen der Drucker:

*Aspicias illustris lector quicumque libellos
Si cupis artificum nomina nosse: lege.
Aspera ridebis cognomina teutona forsan
Mitiget ars musis inscia uerba uirum:
Co(n)radus Sweynheim: Arnoldus Pa(n)nartzq(ue) magistri
Rome impresserunt talia multa simul*

Aus Bussis praefatio in Briefform, aber auch aus dem Schwurtext am Ende des Werkes tritt deutlich hervor, dass der endgültige Text durch Verwendung mehrerer Handschriften und nach gründlicher Korrekturarbeit in die Hände der Drucker gelangt ist. In Wirklichkeit lobt also Zehnacker die Arbeit von ihm und Gaza, wenn er schreibt: *h* contient aussi d'excellentes leçons qui paraissent provenir d'un manuscrit de grande valeur. (a. a. O. 34)

5. Die Kodizes *j* und *g*, die die römische Ausgabe vorbereiten

Ein seltener Zufall, dass wir auch den Prozess dieser Vorbereitungsarbeit verfolgen können. Die zwei Kodizes nämlich, an denen die zwei Humanisten die Korrekturen zur Gestaltung des endgültigen Textes durchgeführt hatten, sind in Rom erhalten geblieben. Auf den einen ist schon um die Jahrhundertwende R. Sabbadini aufmerksam geworden.²² Den in der Biblioteca Angelica (cod. Lat. 1097) aufbewahrten Kodex schrieb Geronimo de Votis (Girolamo de Botis) 1460, vielleicht in Südfrankreich, ab. In diesen sind Bussis und Gazas zahlreiche Korrekturen geraten.²³ Sabbadini dachte, dass die römische Ausgabe auf Grund dieses Kodex entstanden ist.

Erst viel später, in den 1960-er Jahren, entdeckte A. Marucchi, dass sich in der Biblioteca Vaticana ein anderer Plinius-Kodex befindet, dessen Text eine korrigierte Variante des letzteren ist, mit weiteren Korrekturen, und dieser war schon tatsächlich als der unmittelbare Vorläufer der gedruckten Ausgabe zu betrachten.²⁴ Dieser Kodex bewahrt leider nur die zweite Hälfte des Werkes von Plinius (die Bücher XVIII–XXXVII). Er wurde außerordentlich schnell angefertigt. Die Korrekturen am früheren wurden am 15. Dezember 1469 beendet, daraus wurde das neue Manuskript gemacht, dessen Korrektur am 8. Ap-

²² Le edizioni quattrocentistiche della S. N. di Plinio. Stud. It. Di Fil. Class. 8 (1900) 439–448.

²³ P. Casciano, Il MS. Angelicano 1097, fase preparatoria per l'edizione del Plinio di Sweynheim e Pannartz (Hain 13088). In: Scrittura, biblioteche e stampa a Roma nel Quattrocento. Littera Antiqua 1/1, Vatican 1980, 383–394.

²⁴ Note sul manuscritto (Vat. Lat. 5991). Inst. de Rech. et d'Hist. d. Textes, Bull. 15, 1967/68, 175 ff.; Borst a. a. O. 315.

ril 1470 abgeschlossen wurde und die gedruckte Ausgabe erschien Ende August 1470.²⁵

Die kodikologischen Charakteristika der Handschriften sind kurz wie folgt: der Text des früheren ist in der humanistischen Gotico-Antiqua in zwei Spalten angeordnet. Seine Initialen sind einfach, wahrscheinlich hat sie der Schreiber selbst mit roter und schwarzer Tinte angefertigt. Die letzte Seite des ursprünglichen Manuskripts ist 481^v, der letzte Satz ist: *Experimenta pluribus modis constant* (XXXVII. 199), darauf folgt das Datum: *Actum 1960* (sic!), statt 1460. Der Kodex ist durch ein weiteres Folio verlängert, wo Bussi den Text bis *ambitur mare* (XXXVII. 203) ergänzt und dann mit seiner Schlussformel versehen hat: *Auxilio gratiae Omnipotentis Dei et adiutore Theodoro Gaza Jo(annes) An(dreas) Ep(iscop)us Alerien(sis) Plynium max(imo) labore recognouit XV. die Mensis Decembris MCCCCLXIX. Romae. Lector ora Dominum pro eo*. Die Schrift des von diesem abgeschrieben Kodex ist leichter als letztere lesbare, regelmäßige humanistische Kursivschrift, einspaltig, 32 Zeilen pro Seite, mit breitem Rand für weitere Eintragungen. Auf seinen Charakter als Arbeitsexemplar weist hin, dass er entweder überhaupt keine Initialen verwendet oder sie durch auf zwei Zeilen vergrößerte Buchstaben ersetzt. Beide Exemplare sind reichlich mit marginalen und interlinearen Korrekturen versehen.

Die die gotische Schrift bewahrenden Buchstabenformen des Kodex von 1460 – da er noch keine Abkürzung hat, nennen wir ihn im Folgenden **j** – sind die auslautenden -s, die entweder dem griechischen inlautenden Sigma oder dem kursiv geschriebenen *b* ähnlich sind sowie das *x*, das am ehesten dem griechischen, kursiven Rho ähnelt. Seine Rechtschreibung folgt in vielerlei Hinsicht treuer den klassischen Formen als Bussi und Gaza. Einige charakteristische Züge: den Diphthong *ae* markiert er mit *ę*; Eigennamen schreibt er in der Regel klein. Er verwendet das anlautende *h* (z. B. *han(n)ibale*, 51), das *c* in den Wörtern *auctor*, *auctoritas* aber überraschenderweise auch in *nichil*. Bussi streicht diese *c* und *h* durch, von diesen kehren in den späteren Abschriften höchstens die anlautenden *h* zurück. Ähnlich streicht Bussi die zwischen die Buchstabenkombination *mn* in manchen Wörtern eingeschobenen *p* (*sompnus*, 27, 40, *columpnis*, 68). Das *n* in *anulus* verlängert Bussi mit einem darübergesetzten Strich, er ist es auch, der die fehlenden *h* der aspirierten Konsonanten ergänzt (z. B. *carthagini*, 51), die *i*, wo nötig, zu *y* korrigiert (*crystallina*, 5), die *ii* zu *y*. Der davon abgeschriebene Kodex von 1470 – im Weiteren **g** – verwendet sowohl *ae* als auch *ę*, er schreibt Eigennamen meist groß und verwendet zur Schreibung von *et* das Zeichen &.

Der Kodex **j** kann, obwohl er einer ziemlich guten Texttradition folgt, nicht

²⁵ Bussi prefazioni ... XXXIX.

als sorgfältige Kopie angesehen werden. Es kommen oft sinnlose Wörter vor, die am ehesten als Hörirrtümer zu erklären sind, das gleichzeitig auftretende Fehlen von Zeilen verweist auf Lesefehler. In beiden Fällen ist an eine schnell und mechanisch durchgeführte Arbeit zu denken, der keine angemessene Überprüfung folgte. Bei einem Teil der Korrekturen im Text ist es vorstellbar, dass sie der Schreiber selbst während des Abschreibens durchgeführt hat. Die kursiven, interlinearen und marginalen Eintragungen stammen aber offensichtlich nicht von ihm. Neben den Korrekturen und Ergänzungen finden sich am Rand oft die Formen von Wörtern griechischer Herkunft in griechischer Schrift, von denen wir annehmen können, dass sie von Gaza stammen. Trotzdem sehen wir keinen zwingenden Grund, die Korrekturen der beiden Humanisten voneinander zu trennen, daher nennen wir im Allgemeinen Bussi als Korrektor.

6. Die Irrtümer und die lehrreichen Beispiele der Textgestaltung

Die Verfolgung der Phasen der Korrekturen und Abschriften klärt oft die Entstehung des einen oder anderen – sonst schwer zu erklärenden – Fehlers. Sehen wir uns einige Beispiele dafür an! In den Römer Ausgaben (1470, 1473) und auch im Kodex *c* kommt die sinnlose Form *Carthaginicum* (51) vor. In dem als Ausgangspunkt zu verstehenden *j* stand das sinnlose *Cartagini no(n)*. Dieses haben Bussi und Gaza zu *Carthagini cu(m)* korrigiert, das in *g* in zwei Zeilen geriet: *Carthagini / cum*. Den Schrägstrich am Ende der Zeile, den der Schreiber wohl zur Gliederung des Satzes verwendet hatte, hielten die Setzer für ein Trennzeichen und schrieben die zwei Wörter zusammen. Diesen Fehler hat der Betreuer der Ausgabe von Venedig (1472) bemerkt und korrigiert. Die Entstehung des ebenfalls falschen *impretexte* (siehe oben) begann in *j*, wo das *in* fehlte und die Korrektoren ein *i* mit waagerechtem Strich darüber vor *p(rae)textę* zwängten. In *g* erschien das bereits zusammengeschrieben, was die gedruckte Fassung, die Abkürzung auflösend, als *impretexte* setzte.

...*q(uo)d in pilis cudunt Apilascudem uoca(n)t*... (XXXIII.69, s. III.)

Diese ist eine der am hoffnungslosesten verdorbenen Stellen. Die vollständige Textumgebung klingt sowohl bei Mayhoff als auch bei Zehnacker so: *Quod effossum est, tunditur, lauatur, uritur, molitur. Farinam a pila scudem uocant; argentum, quod exit a fornace, sudorem. Quae e camino iactatur spurcitia in omni metallo scoria appellatur.* (69) Vom Goldbergbau bzw. dem Vorgang der Erzverarbeitung ist die Rede, welche den Schreibern sicherlich weniger bekannt waren und deren Fachausdrücke noch weniger. Das *scudem* ist ein

hapax legomenon, das eventuell mit dem Wort *scudicia* (Spaten, Pickel) in Verbindung gebracht werden kann.

Es überrascht daher nicht, dass diese Stelle zu Unsicherheit bei den Kopisten geführt hat und sie *scudem* durch ein sinnvolles lateinisches Wort ersetzen wollten: *a pila scudem* (**T**), *a pila scudent* (**R**), *-dunt* (**VF**),²⁶ *ac pilis cudunt* (**d**²). Die aufeinander folgenden Versionen nähern sich Schritt für Schritt einer verständlichen Lösung: zuerst ein nicht existierendes Verb im Futur, dann das selbe im Präsens, schließlich kommt durch das Anschließen des anlautenden *s* an das Ende des vorhergehenden Wortes ein existierendes Verb zustande, *pila* kommt vom Singular in den Plural. Im ältesten und im Allgemeinen als maßgeblich betrachteten Codex Bambergensis steht dagegen ein einziges langes Wort, *apitascudem*, und in **h** steht *apilascudem*. Forcellini führt das Wort *apilascus* *-dis* noch an, merkt aber an: *monstrum vocis est, recte Scheller omisit*. Die späteren Wörterbücher kennen es – nachdem die Textausgaben es eliminiert haben – nicht mehr.

Die Frage ist also, ob sich der aus teilweise bekannten Wörtern bestehende Ausdruck in ein völlig unbekanntes Wort verwandelt hat oder man versucht hat, das unbekannte Wort bei der Abschrift auf bekannte Bestandteile aufzuteilen. Lemaire schreibt dazu, Hardouin folgend, in seinem Kommentar: *ex ingrata repetitione sententiae, „ac pilis cudunt“ nata conflataque esse*. In Wirklichkeit kommt aber die Wiederholung des Ausdrucks in „verzerrter“ Form nach dem textkritischen Apparat vor **h** nicht vor. Die Entstehung der Wiederholung können wir gerade mit Hilfe der die römische Ausgabe vorbereitenden Kodizes verfolgen. In **j** steht Folgendes: *.. farina(m), na(m) apil(is?) cudent*. Das in den früheren Ausgaben nicht vorhandene *nam* kam wohl durch Wiederholung der Endung des vorangehenden *farinam* (Dittographie). Das wurde korrigiert, indem *nam q(ue)* hinzugefügt wurde, das auch den Bauch des *a* in sich aufnimmt, und über den Fuß des *a* ein waagerechter Strich zur Markierung von *i(n)* und danach senkrechte Striche zur Markierung der Getrennschreibung und das Verb ins Präsens gesetzt wurden: *cudunt*. Dementsprechend ist es in dieser Form in **g** geraten: *namq(ue) in pilis cudunt*. Das haben Bussi und Gaza (**g**²) weiter korrigiert: *i(n) farinam nam q(uo)d in pilis cudunt*. Das vor *farinam* gesetzte *in* kommt in den Handschriften **dT** vor sowie in der Editio princeps von Venedig, während das *-que* bzw. *quod* aus anderen Handschriften nicht bekannt ist. Neben den Korrekturen steht am Rand sogar eine Ergänzung: *Apilascudem*. Diese Ergänzung haben sie nur machen können, wenn ihnen zur Korrektur ein Kodex zur Verfügung stand, der die Textvariante von **B** enthielt. Auf Grund einer solchen Handschrift entstand auch die Editio princeps, wo dieser

²⁶ Nach dem Apparat von Mayhoff sind die zwei letzten Varianten zusammengeschrieben.

Teil so zu lesen ist: ...*molit(ur) in farinam apilascude(m) uoca(n)t*. Die Veränderung $t > l$ lässt sich wohl durch die Wirkung von *pila* erklären.

Die Variante von Bussi und Gaza ist in der römische Ausgabe, in **h**, **c** und in den frühen Ausgaben erschienen, bis Madvig (adv. crit. II 529) *apilascudem* aus dem Text gestrichen hat, indem er meinte, es sei eine sinnlose Wiederholung. Das Prinzip der *lectio difficilior* legt aber gerade das Gegenteil nahe. Man hat versucht, aus dem unbekannten Wort einen sinnvollen Ausdruck zu formen, deswegen hat man es zerstückelt, aber in Wirklichkeit hat auch das keine einwandfreie Lösung ergeben, denn *scudem* blieb weiterhin ein unbekanntes Wort. Um das aufzuheben, sind wohl die Formen *pilis cudunt* (**d**²) bzw. *cudent* (**j**) entstanden. Das haben Bussi und Gaza übernommen, die berechtigterweise den verschwundenen Akkusativ neben *uocant* vermisst und deswegen das aus einer anderen Handschrift zur Verfügung stehende *apilascudem* hineingeschrieben haben, wobei sie aber auch die Variante der Handschrift **j** stehen ließen, was zur scheinbaren repetitio geführt hat.

Auffallend ist, dass unter den modernen Textausgaben allein die von König-Winkler (a. a. O. XXXIII, 69) die Form *apitascudem* bewahrt hat, mit der Erklärung, dass sie wohl ein Wort iberischer Herkunft sei, wie auch einige Zeilen weiter *tasconium*, das das für den Schmelztiegel zerstoßene Erz bedeutet. Plinius schickt in seiner Einleitung voraus, dass er in vielen Fällen gezwungen sei, bei der Beschreibung der weniger schönen Erscheinungen der Natur alltägliche, fremde oder geradezu barbarische Wörter zu verwenden (*aut rusticis vocabulis aut externis, immo barbaris etiam*, Praef. 13) Der Bergbau hat auch dazu gehört. *Scudem* könnte so ein fremdes Wort sein, das den Staub bedeutete, was von *pila* stammt. Wir meinen aber, dass es sowohl aus textkritischem als auch aus inhaltlichem Gesichtspunkt begründet ist, die Lesart *apitascudem* zu bewahren. Die Erklärung dafür, dass die Philologen doch nicht das getan haben, sehen wir darin, dass sie den Prozess der Textverderbnis in den Handschriften nicht verfolgt haben.

...*Palacas hispani palacranas*... (XXXIII. 77, s. Illustration)

Zu den Termini technici des Bergbaus iberischer Herkunft gehören auch *palagas* und *palacurnas*, die nur bei Plinius vorkommen. Beide bedeuten Goldkörnchen, die *palagas*, *alii palacurnas...vocant* (77). Diese Textgestaltung der modernen Ausgaben kam auf Grund der Lesart von **B** zustande. Der gerade im Jahr der Entdeckung des Kodex **B** (1831) erschienene IX Band von Lemaire enthält noch folgenden Text: *Palacras Hispani, alii palacranas...vocant*. In der hinzugefügten Erklärung finden wir auch Brotiers Lesart: *Palacas Hispani vocant, alii palacurnas*. Zehnackers Apparat kennt die Exis

tenz von *Hispani* nicht, der von Mayhoff aber schon: es kommt in der Handschrift *h* vor und dann in den Ausgaben bis Silligs 1851 schon auf Grund von *B* rekonstruierten Text. Diesem Datum können wir Glauben schenken, denn in der mit *h* übereinstimmenden Handschrift *c* kommt *Hispani* auch vor und wenn man die Texte der die römische Ausgabe vorbereitenden Kodizes untersucht, stellt sich auch heraus, wann diese Textvariante entstanden ist.

Der ursprüngliche Text der Handschrift *j* ist wegen der Umschreibung schwer zu rekonstruieren, aber unserer Annahme nach dürfte er so geklungen haben: *Pallatas ali tanas turnas uocant*. Als wäre das überhaupt kein Latein, also war gründliche Korrektur nötig. Die Verwirrung haben zwei ähnlich klingende Fremdwörter verursacht, über deren Schreibung und Trennung der Schreiber von *j* sich nicht im Klaren war. Im ersten Wort haben Bussi und Gaza das *t* zu *c* geändert und in den nächsten zwei Wörtern meinten sie die verzerrte Form von *Hispani* zu erkennen, was logisch verständlich ist. Das *a* haben sie weggekratzt, aus dem *l* haben sie *h* geformt, auf den freien Platz schrieben sie das *s*, das *t* änderten sie zu *p*, das *-as* haben sie unterstrichen und ein *i* darüber geschrieben. Den Anfangsbuchstaben des nächsten Wortes haben sie zu *c* gerundet. Der Satz ist in dieser Form in die Handschrift *g* gekommen, wo es zu weiteren Korrekturen gekommen ist. In der ersten Hälfte des Satzes wurde nur das eine *l* weggestrichen, die zweite Hälfte wies aber offensichtlich Abweichungen vom Text des zum Vergleich verwendeten Kodex auf, deshalb wurde das sinnlose *curnas* weggekratzt, an seine Stelle wurde das fehlende *aly* und zwischen die Zeilen *palacranas* geschrieben, *uocant* schließlich wurde gestrichen, weil es am Ende des nächsten Teilsatzes wiederholt wird. Sicherheitshalber wurden die zwei Fremdwörter *palaca*, *palacrana* am Rand untereinander angeführt. Aus der in *j* zu *turnas* verdorbenen Form des letzteren kann man aber darauf schließen, dass es ursprünglich *paracurnas* lautete, was auch mit der Lesart von *V²dT* übereinstimmt. Die Variante von Bussi und Gaza wird wohl durch Harmonisierung der beiden Wörter entstanden sein, was man auch im Fall von *apilascudem* (*a pilis cudent* > *in pilis cudunt*) annehmen kann.

...argentum q(uo)d exit a fornace. Sudoremq(ue) equi camino iactatur.
(XXXIII. 69, s III.)

Durch Missverständnis der Korrekturen entstanden manchmal sinnstörende Änderungen. In dem oben zitierten Text setzen die modernen Ausgaben nach *sudorem* einen Punkt und der Anfang des nächsten Satzes lautet: *Quae e camino ...* Um „den Schweiß des Pferdes“ geht es also nicht und man findet auch woanders in der Texttradition keine Spur davon. Die Quelle des Fehlers ist keine aus einem Hörirrtum entstandenen Wiederholung, wie man auf den ers-

ten Blick annehmen könnte, sondern die Missverständlichkeit der Korrekturen in **g**. In **j** lautet diese Stelle ziemlich wirr: *q(uo)d extra fornacis sudorem e camino iactatur*. Da wurde zuerst nur so viel korrigiert, dass *e* und *camino* durch einen senkrechten Strich getrennt wurden. Größere Korrekturen wurden in **g** durchgeführt, *exit a* statt *extra*, *fornace* statt *fornacis* und *sudoremq(ue)* statt *sudorem*. Letztere stellt den kritischen Punkt dar: im Kodex **B** steht *sudorem quae*, in den **VFR** *sudoremque* Bussi und Gaza schöpften also in diesem Fall aus der letzteren Texttradition, in der *–que* aus *quae* entstanden sein dürfte. Wenn sie dann auch noch ein Reflexivpronomen verwenden wollten, das sich auf *sudor* bezog, konnte das nur *qui* sein. Es geriet auch über *camino*, weil davor auch schon das hineingefügte *–que* zwischen die Zeilen geschrieben wurde:

q(ue) –qui”

sudorem „*e camino*. Die Gänsefüßchen dürften auf die Stelle von *qui* verwiesen haben, das Schriftbild konnte aber wohl leicht den Glauben erwecken, dass das *–qui* an das *e* anzuschließen sei und so entstand daraus *equi* und das *e* verschwand. Der Schreiber von **c** vermisste die Präposition vor *camino* und ergänzte das *a*. Der Fehler wurde in diesem Fall in der zweiten römischen Ausgabe entdeckt und, indem die Reihenfolge berichtigt wurde, zu *qui e* korrigiert.

Bussi und Gaza haben mit ihren Korrekturen sehr viele Fehler eliminiert, an diesen Stellen aber haben sie die guten oder fast guten Formen durch schlecht oder weniger gute ersetzt. Die Variante *manciporas luciporasue* (26) in **j** zeigt die Fehler schlampigen Abschreibens (recte: *Marcipores Luciporesue*). Die eine Hand nähert sich der richtigen Form an, wenn sie die Endungen zu *–es* mit dem über *a* geschriebenen *e* korrigiert. Die andere Hand schlägt am Rand neue Formen vor: *marsifores lociferesue*, was **g** übernimmt und sie ändert bestimmt aus Gründen der Vereinheitlichung auch das erste Wort zu *marsiferes*. So gerieten völlig falsche Formen in die weiteren Abschriften, welche wir aber in den textkritischen Apparaten vergeblich suchen. Die Form *gestatum* des Ausdrucks *gestatum tacuisti* (39) kommt nur in **B** vor, in **VFRdT** steht *gestari*, was grammatisch richtig ist, doch die Textausgaben halten **B** für ausschlaggebend. *Gestatum* erscheint auch in **j**, doch steht daneben das Verb *uidisti*. Bussi und Gaza ändern in **g** das Ganze zu *gestari tacuisti*.

In anderen Fällen sind sie selbst sichtbar unsicher, was die richtige Form betrifft, und sie ändern, was sie schon einmal korrigiert haben, zur ursprünglichen Form zurück *prēterque j* > *prētereaque j²g* > *prēterque g²* (recte); oder sie schlagen am Rand eine Änderung vor, aber dann werden sie unsicher und unterstreichen sie, und dadurch streichen sie die Änderung: *sepeius claudius jg*, am Rand des **g** *Septumeleius* (recte: *Septumuleius*). So bleibt die falsche Form, die der textkritische Apparat nur im Fall des Kodex **h** kennt. Wir haben übrigens reichlich Beispiele dafür, dass die nur in **h** vorhandenen Textvarian-

ten nicht unmittelbar aus der römischen Ausgabe stammen sondern auch schon in **j** in der Form stehen, sie reichen also zu einer Texttradition zurück, die von der der zu den Textausgaben verwendeten Kodizes abweicht, z. B. *hoc nomine* (35, r. c. *omittunt*), *pertinet* (36, r. c. *attinet*), *auxiliares* (37, r. c. *auxilia*), *perhas* (40, r. c. *spiris, piris*) usw.

7. Die Stelle der Kodizes **j** und **g** in der Texttradition

Der Text von **j** stimmt nicht nur mit den Kodizes **dT** überein, sondern auch mit der Kodexgruppe **VFR**, z. B. *hodie* (21, r. c. *-que*), *sed* (27, r. c. *omittunt*), *et qui* (29, r. c. *equi*), *custodienda* (31, r. c. *custodiendas*) usw. Zugleich haben wir auch reichlich Beispiele dafür, dass seine Lesart nur mit **B** übereinstimmt, z. B. *iudicaret* (30, r. c. *iudicare*), *primus* (38, r. c. *primum*), *auro* (40, r. c. *au-reo*), *libra* (43, r. c. *libera*), *datus* (45, r. c. *data*) usw. Vereinzelt sind wir auch auf Fälle gestoßen, wo eine als Mayhoffs Änderung geltende Form schon in **j** vorhanden war, z. B. *X* (43, 45, r. c. *decem, decim*). Die Übereinstimmungen mit **B** heben den Wert von **j** an, andererseits wird er durch seine außerordentlich vielen Abschreibungsfehler wieder gemindert.

Der Text von **j** bedurfte nicht nur sehr vieler Korrekturen sondern auch mindestens so vieler Ergänzungen, wozu Bussi und Gaza wohl mehrere Kodizes verwendet haben. Unter diesen hat es sicherlich einen gegeben, der einen **B** nahe stehenden Text enthielt, denn ein Teil ihrer Ergänzungen stimmt nur mit diesem Kodex überein, z. B. *Numae* (9, r. c. *nummae, num et*), *crinibus aurum implexum* (13, r. c. *omittunt*), *eorum* (25, r. c. *orum, horum*), *equitum* (35, r. c. *quitum, qui tum*). Es kommt auch vor, dass in allen zitierten Kodizes zwei Zeilen fehlen, ausgenommen **B** und die Variante von Bussi und Gaza: *eo nomine appellari et causam quę supra dicta est exponit. Inuitosque etiam num tamen* (36).

Beim Vergleich von **g** mit den bei den Textausgaben verwendeten Kodizes können wir feststellen, dass **g** über eine stark kontaminierten Text verfügt, aber wenn wir ihn mit anderen bis jetzt noch nicht verwendeten Handschriften vergleichen würden, würde sich ein noch unbekannter Zweig der Texttradition abzeichnen. Das unterstützt auch die statistische Berechnung in den ersten fünf Paragraphen. Im Vergleich zum von Zehnacker gestalteten Text enthält der von Bussi und Gaza 22 Abweichungen (Veränderungen der Wortfolge haben wir außer Acht gelassen), 14 davon kommen auch schon in **j** vor, Bussi und Gaza haben diese Zahl um vier erhöht. Diese 18 Abweichungen kommen in keinem der im Apparat angeführten früheren Kodizes vor, also muss es einen Archetyp geben, aus dem diese stammen. Von den weiteren Abweichungen stimmen zwei mit **VFR** und zwei mit **dT** überein. In dem ausgewählten Textteil gibt es 10 Beispiele dafür, dass die Lesart von **B** nur im Text von Bussi und Gaza vorkommt.

$$\begin{array}{ccccc} VFRdT & & j & & B \\ & \diagdown & | & \diagup & \\ & & g & & \\ & & | & & \\ & & \text{römische Ausgabe (1470)} & & \\ & \diagdown & & \diagup & \\ & h & & c & \end{array}$$

²⁷ Vielleicht durch eine gründliche Korrektur eines früheren Textes *h*.

71

<i>ACTA CLASSICA UNIV. SCIENT. DEBRECEN.</i>	<i>XXXVII.</i>	<i>2001.</i>	<i>p. 73–78.</i>
--	----------------	--------------	------------------

IUVENALIS 2, 106

STEFANO GRAZZINI

Nella feroce seconda satira, rivolta contro gli omosessuali per moda e per vizio più che per natura, un quadro importante e discusso è quello dedicato al molle Otone, evocato all'interno della storia di uno specchio svolta in toni paraepici (vv. 99–109):

Ille tenet speculum, pathici gestamen Othonis
 Actoris Aurunci spoliū quo se ille videbat
 armatum, cum iam tolli vexilla iuberet.
 Res memoranda novis annalibus atque recenti
 historia, speculum civilis sarcina belli.
 Nimirum summi ducis est occidere Galbam
 et curare cutem, summi constantia civis
 Bebriaci campis solium adfectare Palati
 et pressum in faciem digitis extendere panem
 quod nec in Assyrio pharetrata Sameramis orbe
 maesta nec Actiaca fecit Cleopatra carina.

Al v. 106 il testo è incerto: Φ e P² hanno *spoliū*¹. Il Vat. Reg. 2029 (sec. X–XI) legge invece *solium* che era stato anche congetturato da Herwerden². La congettura trova conferma in un passo di Claudiano, *In Eutropium* 2, 457 *quis solio campum praeponere suasit avito?* indicato già nel commento del Friedlaender (Leipzig 1895), che restava tuttavia fedele a *spoliū*. È molto probabile che nel Vat. Reg. 2029 *solium* sia frutto di congettura, ma quella poteva anche essere la lezione di P *ante correctionem* per cui, a dispetto di un apparente consenso, anche in questo passo si potrebbe riproporre la consueta

¹ Uso le sigle dell'edizione di Clausen, Oxford 1959; 1992². In questo caso tuttavia non ne seguo l'apparato che attribuisce erroneamente la lezione *solium* a P² (che è una mano correttoria di circa un secolo più tarda e dunque dell'XI sec.: cfr. Clausen, p. V); in questo caso, tuttavia, non cambia granché, giacché P può aver corretto accordandosi con la famiglia Φ per influenza degli scolii scritti dalla stessa mano.

² H. van Herwerden, *Coniectanea latina*. Mnemosyne n. s. 1 (1873), p. 398.

ripartizione della tradizione giovenaliana con P e pochi altri testimoni frammentari (non disponibili per questo passo) da una parte, e Φ dall'altra, in cui il Pithoeanus ha senza dubbio maggiore autorità.

Fino all'800 *spolium* è stata ovviamente la lezione di tutti gli editori, mentre quelli novecenteschi si sono divisi. Conservano *spolium* Labriolle–Villeneuve (Paris 1921), Vianello (Torino 1935), Knoche (München 1950), Courtney (Roma 1984), Martyn (Amsterdam 1987); accettano *solium* Housman (Cambridge 1931²), Clausen (cit.), Monti (Napoli 1978), Adamietz (München 1993), Morton Braund (Cambridge 1996), Willis (Stuttgart–Leipzig 1997).

Gli editori più recenti e più autorevoli sono quindi generalmente favorevoli a *solium*; fa tuttavia eccezione, ed è un'eccezione rilevante, il Courtney che già nel suo commento (London 1980) optava per *spolium*, pur riconoscendo che *solium* era favorito dalla normale *iunctura* di *adfectare* con *regnum* per indicare l'usurpazione (cfr. *Th. l. L.* 1, 1181, 50 ss.) e che *spolium* poteva essere entrato nel testo per influenza di 2, 100 (*Actoris Aurunci spolium*), citazione parodica di Verg. *Aen.* 12, 94 (*Validam vi corripit hastam, / Actoris Aurunci spolium*), che contiene il singolare *spolium* nel significato di "bottino, preda" in luogo del più normale *spolia*. Il Courtney sostiene *spolium* non ritenendo pertinente il confronto con Claudiano.

Se si segue la logica interna dell'attacco a Otone si osserva che sono introdotte due coppie di azioni in contrasto fra loro, ma dello stesso segno negativo, giacché il ritratto giovenaliano di Otone non è paradossale o a chiaroscuri, ma uniformemente cupo: all'interno della doppia coppia oppositiva (*occidere Galbam^a et curare cutem^b | solium/spolium adfectare Palati^a et pressum in faciem digitis extendere panem^b*) il primo gesto (a) deve essere sicuramente spregevole dal punto di vista etico, come dimostra la vigliacca uccisione del vecchio Galba³, mentre il tratto comico è espresso dalla toeletta sul campo di battaglia (b). Insieme i comportamenti tratteggiano la figura classica del perverso malvagio e vizioso che sopravviverà a lungo come stereotipo di un determinato tipo di cortigiano. Stando così le cose *spolium adfectare Palati* sembra azione maggiormente connotata e dichiaratamente negativa rispetto alla variante *solium*⁴. La carica principale dello stato viene considerata bottino di guerra e dunque risultato di un'azione violenta.

³ Cfr. il racconto della morte di Galba nel primo libro delle *Historiae* di Tacito ed in particolare al cap. 40, 4: *Igitur milites Romani, quasi Vologaesum aut Pacorum avito Arsacidarum solio depulsuri ac non imperatorem suum inermem et senem trucidare pergerent, disiecta plebe, proculcato senatu, truces armis, rapidi equis forum inrumpunt.*

⁴ Sulla valenza negativa dell'espressione *solium Palati* cfr. comunque Morton Braund, cit., p. 151.

Un'azione quindi esecrabile che ricorda le spaccate di Mario in Sallustio, *Bellum Jugurthinum* 84, 1:

At Marius, ut supra diximus, cupientissima plebe consul factus, postquam ei provinciam Numidiam populus iussit, antea iam infestus nobilitati, tum vero multus atque ferox instare; singulos modo, modo univorsos laedere; dictitare sese *consulatum ex victis illis spolia cepisse*, alia praeterea magnifica pro se et illis dolentia.⁵

La stessa espressione ricorre in Sallustio, *Historiae* 69, 11 M. (*Epistula Mithridatis*): *Nicomedem Bithynia expuli Asiamque spolium regis Antiochi recepi* e soprattutto nel prologo di Tacito, *Historiae* 1, 2, 4:

Nec minus praemia delatorum invisa quam scelera, cum *alii sacerdotia et consulatus ut spolia adepti*, procurationes alii et interiorem potentiam, agerent verterent cuncta odio et terrore.⁶

Si noterà che negli esempi in cui il bottino è costituito da un regno o una carica *spolium* e *spolia* sono usati come predicativi, ma naturalmente *spolium adfectare Palati* può senz'altro indicare il *Palatium* come *spolium*⁷: cfr. Ovidio, *Her.* 17, 114 *sed sine quam tribuit sortem fortuna tueri / nec spolium nostri turpe pudoris ave*⁸.

Eppure, nonostante *spolium adfectare Palati* sia espressione legittima e densa di significato, sulla scelta pesa come un macigno il passo di Claudiano *In Eutropium* 2, 457 *quis solio campum praepone suasit avito?* Soltanto svalutandone

⁵ Cfr. anche Plut. *Marius* 9, 2 σκ(λ)ν τε βορντω α[το\ τ↓ν | πατεσσαν φῦρεσαι τῶ τρν ε[γενον καε πλουσσεν μαλακσσω.

⁶ Cfr. il commento di H. Heubner al primo libro delle *Historiae* (Heidelberg 1963, p. 24) che cita anche Sen. *Clem.* 1, 10, 1.

⁷ Che l'espressione *spolium Palati* potesse creare qualche imbarazzo è dimostrato dal grossolano errore compiuto dagli *scholia vetustiora*, p. 25 Wessner (Leipzig 1931), che fanno di *Palati* il genitivo di *Palatus* e creano un personaggio immaginario: (*Spolium adfectare Palati*): *occiso Vilo principe, ex quo Nero oppressus est, non multo post Otho effeminatus occupavit imperium, quem Palatus infamior occidit*. Si tratta di una caduta non comune per questi scoli, di tradizione tardo antica e certamente piuttosto sorvegliati, che denota il condizionamento di *Actoris Aurunci spolium* del v. 100. Gli *scholia recentiora* φ ne fanno un secondo nome di *Actor*; a 2, 100 osservano: *Galbam imperatorem cum appetisset civili bello Otho, miles eius nomine Actor qui et Palatus dictus est de Auruncia interfecit eum...*; e a 2, 104: *Palatus, qui et Actor, miles Othonis Galbam occidit eiusque speculum tulit in spolium*.

⁸ Cfr. la nitida nota di Kenney a Ovid, *Heroides XVI–XXI*, Cambridge 1996, pp. 134–135: “*pudoris* is gen. of definition, her chastity is the booty. Cf. 5, 140 *ille meae spolium virginitatis habet*”. Per il genitivo epesegetico cfr. J. B. Hofmann–A. Szantyr, *Lateinische Syntax und Stilistik*, München 1965, pp. 62–65 (§ 54).

enormemente la pertinenza con il contesto giovenaliano, come ha fatto Courtney⁹, si può annullare il valore di tradizione indiretta di una citazione allusiva; tuttavia, nonostante effettivamente il parallelo con Claudiano non si imponga a prima vista con la decisione che sarebbe necessaria, ad una più attenta valutazione del passo e del contesto, riesce difficile negare la plausibilità del confronto. Innanzitutto il feroce libello contro Eutropio ripullula di allusioni al satirico aquinate ed in particolare alla seconda satira, dalla quale ha attinto a piene mani argomenti ed espressioni contro il console eunuco¹⁰. I versi in questione, 2, 450 ss., non sono contro Eutropio, ma contro il suo luogotenente Leone, ex cardatore, definito a 2, 381–382 *doctissimus artis / quondam lanificae, moderator pectinis unci*, ossia esperto nell'arte della filatura, attività tipicamente femminile e connotata in questi termini da Claudiano stesso¹¹:

Ecce levis frondes a tergo concutit aura:
credit tela Leo; valuit pro vulnere terror
implevitque vicem iaculi, vitamque nocentem
integer et sola formidine saucius efflat.
Quis tibi tractandos pro pectine, degener, enses,
Quis solio campum praeponere suasit avito?

Non c'è dubbio, a mio avviso, che nell'intero passo di Claudiano si senta

⁹ *A Commentary*, cit., p. 141: “[*solium*] it is not really supported by the passage of Claudian [...] where it refers to a weaver’s stool”.

¹⁰ Che l'operetta claudiana sia ben intelligibile soltanto a lettori esperti di Giovenale ha dimostrato con esattezza A. Cameron, *Claudian. Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*. Oxford 1970, p. 284; cfr. anche p. 20; 291; 303; 315; 316; 328 etc.; sulla fortuna di Giovenale alla fine del quarto secolo cfr. dello stesso Cameron, *Literary Allusions in the Historia Augusta*, *Hermes* 92 (1964), pp. 363–377. Sul rapporto della *In Eutropium* con Giovenale cfr. Th. Birt, *Zwei politischen Satiren des alten Rom*. Marburg 1888 e l'edizione di Claudiano dello stesso Birt nei *MGH Auctores antiquissimi*, X, Berlin 1892, pp. 74–118; osservazioni fini e puntuali in M. Citroni, *Giovenale e Virgilio in Claudiano*, *Eutr.* I 66–77, in AA. VV., *Filologia e forme letterarie. Studi offerti a Francesco Della Corte*, IV, Urbino 1987, pp. 253–259 con altra bibliografia. Poco attento a questo aspetto è invece il lavoro di H. Schweckendiek, *Claudians Invektive gegen Eutrop (In Eutropium)*, Hildesheim–New York 1992 (commento al passo a p. 149). Sull'operetta claudiana cfr. anche la recente monografia de Jacqueline Long, *Claudian's "In Eutropium"*. Or, How, When, and Why. Chapel Hill–London 1996. L'apparato del Friedlaender segnala per la seconda satira i seguenti rimandi alla *In Eutropium*: 106 = 2, 457; 116 = 1, 280; 122 ss. = 1, 1 ss.; 138 = 1, 223.

¹¹ Cfr. 2, 380 ss.: *Tunc Ajax erat Eutropii lateque fremebat, / non septem vasto quatiens umbone iuencos: / sed, quam perpetuis dapibus pigroque sedili / inter anus interque colos oneraverat alvum*; cfr. anche 2, 370–375. Per la filatura come attività femminile inadatta agli uomini e praticata dagli invertiti cfr. il discorso di Laronia in *Iuv.* 2, 54–57: *Vos lanam trahitis calathisque peracta refertis / vellera, vos tenui pregnantem stamine fusum / Penelope melius, levius torquetis Arachne, / horrida quale facit residens in codice paelex*.

l'odore acre del satirico e se il v. 457 ricorda Giovenale 2, 106 (*Bebriaci campis solium adfectare Palati*) soltanto per l'accostamento di *solium* e *campus*, nel verso precedente l'opposizione del pettine da cardatore alle armi richiama lo *speculum* di Otone, *quo se ille videbat armatum... speculum civilis sarcina belli*. In questo modo il peso specifico dell'allusione claudiana parrebbe aumentare fino a far pendere la bilancia a favore di *solium*, nonostante permangano inevitabilmente dei dubbi legati alla natura polimorfa e variabile delle allusioni letterarie. Nonostante non sia stato finora segnalato, è altamente probabile infatti che nella memoria di Claudiano, centrata sull'episodio giovenaliano di Otone, si sia inserito il ricordo di un celeberrimo passo di Virgilio *Aen.* 7, 169:

ille intra tecta vocari
imperat, et *solio* medius consedit *avito*.

O dell'altrettanto celebre ripresa ovidiana di *Met.* 6, 650–651:

Ipse sedens solio Tereus sublimis avito
vescitur inque suam sua viscera congerit alvum.¹²

Questo ovviamente potrebbe mettere in discussione l'utilizzabilità del passo di Claudiano come tradizione indiretta per Giovenale, ma è anche possibile che la memoria giovenaliana e quella virgiliana abbiano qui concorso, dal momento che il ricordo dell'*Eneide* non cancella, a mio avviso, l'identico accostamento di *solium* e *campus*.¹³ In questa situazione, in veste di editore continuerei a preferire *solium* sebbene *spolium* offra una *iunctura* plausibile e perfino più difficile; pesa però su di esso il sospetto che sia un semplice errore derivato dalla presenza della parola pochi versi sopra.

In margine alla scelta fra *solium* e *spolium* occorre inoltre considerare che ai vv. 105–106 Nisbet¹⁴ ha ipotizzato l'interpolazione dei due emistichi *summi constantia civis* / *Bebriaci campis* e l'espunzione è accettata da Courtney e Willis¹⁵. La ragione addotta dal grande studioso inglese per giustificare

¹² La *iunctura* si ritrova, ma è un caso, nella descrizione tacitiana della morte di Galba (*Hist.* 1, 40, 4): *Igitur milites Romani, quasi Vologaesum aut Pacorum avito Arsacidarum solio depulsuri*.

¹³ Sulla tecnica compositiva di Claudiano cfr. la monografia di *Isabella Gualandri*, *Aspetti della tecnica compositiva in Claudiano*. Milano–Varese 1968.

¹⁴ *R. G. M. Nisbet*, *Collected Papers on Latin Literature*, edited by *S. J. Harrison*, Oxford 1995, pp. 21–22 e 259 (già, rispettivamente in *Journal of Roman Studies* 52 [1962], p. 235 e in *BICS Suppl.* 51, 1988, p. 109).

¹⁵ Contrario *R. Syme*, *Juvenal, Pliny, Tacitus*. *American Journal of Philology* 100 (1979), p. 263 = *Roman Papers*, III, Oxford 1984, pp. 1145–1146.

l'espunzione è che nella prima battaglia di Bedriaco Otone era l'imperatore e di conseguenza non poteva aspirare al trono, perché doveva difenderlo da Vitellio. Se le cose stessero così Claudiano doveva leggere un testo già interpolato¹⁶, ma sulla necessità dell'espunzione ho molti dubbi dal momento che agli occhi di Giovenale e dei contemporanei la legittimità dell'investitura otoniana poteva sembrare dubbia e che i vari pretendenti succedutisi rimasero tali fino al prevalere di Vespasiano.

¹⁶ Cfr. R. J. Tarrant, Juvenal. In: AA. VV., *Texts and Transmission*, edited by L. D. Reynolds, Oxford 1983, p. 200. Su problemi di natura diversa, ma sempre connessi al rapporto del testo di Giovenale con la tradizione indiretta, è molto interessante il lavoro di P. Chiesa, *Congettura o tradizione? A proposito di Giovenale 2, 150*, *Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici* 37 (1996), pp. 271–279.

ACTA CLASSICA UNIV. SCIENT. DEBRECEN.	XXXVII.	2001.	p. 79–86.
--	---------	-------	-----------

THE REPRESENTATION OF THE BISHOPS IN THE *INSTITUTIO* OF KING STEPHEN OF HUNGARY¹

ELŐD NEMERKÉNYI

The *Libellus de institutione morum*, composed around 1015, survives in two late medieval codices.² The text has been published in many editions, including Migne's *Patrologia Latina*.³ Hungarian historiography has always treated the *Institutio* extensively, most prominently around the years 1938 and 1988, commemorating the nine-hundredth and the nine hundred and fiftieth anniversary of the death of Saint Stephen, the first Christian king of Hungary.⁴ The critical edition was also published in 1938.⁵ The text is a king's mirror, a politico-ethical treatise meant to instruct Prince Emeric, teenage son of King Stephen. The authorship is still debated. On the basis of the hagiographic tradition,

¹ This paper, a by-product of my research project on *Latin Classics in Medieval Hungary: Eleventh Century*, was given in the session *Episcopal Rulers* at the conference *Genus Regale et Sacrodotale: The Image of the Bishop Around the Millennium*, organized by the University of Chicago Medieval Studies Workshop between 28 and 30 October, 1999, in Chicago, IL, USA. I am particularly grateful to Professor B. Shailor, Department of Classics at Rutgers University, for her comments on the first draft of my paper.

² Both codices are kept in the Hungarian national library in Budapest (Országos Széchényi Könyvtár): Thuróczi codex, late fifteenth century (Cod. Lat. 407, fol. 73r–79v); Ilosvay codex, 1544 (Fol. Lat. 4023, fol. 9r–11v). See Cs. Csapodi–K. Csapodiné Gárdonyi, Ariadne: A középkori magyarországi irodalom kéziratának lelőhelykatalógusa (Ariadne: Inventory of the Manuscripts of Medieval Hungarian Literature). Budapest 1995, 26, 118.

³ J.-P. Migne (ed.), *Monita ad filium*. In: *Patrologiae cursus completus: Series Latina*, vol. 151. Paris 1853, 1233–44.

⁴ J. Balogh, Szent István «Intelmei»-nek forrásai (The Sources of the *Institutio* of Saint Stephen). In: *Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján* (Jubilee Studies Dedicated to the Nine-hundredth Anniversary of the Death of King Saint Stephen), ed. J. Serédi, vol. 2. Budapest 1938, 235–65; J. Szűcs, Szent István Intelmei: Az első magyarországi államelméleti mű (The *Institutio* of Saint Stephen: the First Work on Political Theory in Hungary). In: *Szent István és kora* (Saint Stephen and his time), ed. F. Glatz–J. Kardos. Budapest 1988, 32–53.

⁵ J. Balogh (ed.), *Libellus de institutione morum*. In: *Scriptores rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum*, vol. 2. Budapest 1938, 611–27, (henceforth: *SRH* 2).

the *Institutio* had been attributed to the king himself for centuries.⁶ From the early nineteenth century, scholars have variously attributed the work to Bishop Gerard of Csanád, instructor of Prince Emeric,⁷ to Archbishop Astrik-Anastas of Esztergom, leading person in the royal court,⁸ and to Thangmar of Hildesheim, biographer of Bishop Bernward of Hildesheim.⁹ Recent scholarship, however, does not suggest more than that the author was an anonymous cleric with a rhymed Latin prose of the Carolingian renaissance – a conclusion offered by several Hungarian classical philologists already in the first half of this century.¹⁰

Divided into ten chapters, the overall structure of the *Institutio* resembles the Ten Commandments of the Old Testament. The text contains numerous biblical and classical parallels, the latter in the context of the Carolingian and Ottonian idea of Rome. The image of the ideal pious ruler in the work shows similarities to that of Saint Augustine, Isidore of Seville, and the Carolingian king's mirrors of Smaragdus of Saint Mihiel, Bishop Jonas of Orléans, Sedulius Scottus, and Archbishop Hincmar of Reims.¹¹ It is also probable that the author had access to the decrees of the Carolingian synods.¹² The representation of the bishops in the *Institutio*, however, has never been studied separately so far. The following

⁶ E. Bartoniek (ed.), *Legenda maior sancti Stephani regis*, *ibid.*, 391: "Ipse quoque paterne dilectionis ardore compunctus libellum de institutione morum constituit, in quo fideliter et amicabiliter verbis eum admonitis spiritualis adloquitur instruens..." See also the legend of Saint Stephen by Bishop Hartwic and the legend of Saint Emeric, *ibid.*, 428, 449–50.

⁷ I. Baththyány, *Leges ecclesiasticae regni Hungariae et provinciarum adiacentium*, vol. 2. Claudiopolis 1827, 53; R. Békefi, *Szent István király intelmei* (The *Institutio* of King Saint Stephen). *Századok* 35 (1901) 990; Z. Kosztolnyik, *Hungarian Cultural Policy in the Life and Writings of Gerard of Csanád* (Ph.D. thesis, New York University, 1969), 172.

⁸ Gy. Györffy, *István király és műve* (King Stephen and his Work). Budapest 1977, 370–2.

⁹ J. L. Csóka, *A latin nyelvű történeti irodalom kialakulása Magyarországon a XI–XIV. században* (The Formation of the Latin Historical Literature in Hungary in the Eleventh–fourteenth Centuries). Budapest 1967, 96.

¹⁰ P. Kóta, *Intelmei (Institutio)*. In: *Korai magyar történeti lexikon (9–14. század)* (Lexicon of the Early History of Hungary: Ninth to Fourteenth Century), ed. Gy. Kristó–P. Engel–F. Makk. Budapest 1994, 283. On the Latinity of the *Institutio*, see J. Huszti, *A Szent István korabeli latinság* (The Latinity in the Time of Saint Stephen). Budapest 1939, 14–5; E. Mészáros, *De cultu litterarum et de lingua Latina Hungariae medii aevi*. Rome 1940, 6–7; J. Horváth, *Árpád-kori latin nyelvű irodalmunk stílusproblémái* (Stylistic Problems of the Latin Literature in Hungary in the Árpád Period). Budapest 1954, 116–31.

¹¹ On the Carolingian king's mirrors in general, see H. H. Anton, *Fürstenspiegel und Herrscherethos in der Karolingerzeit*. Bonn 1968.

¹² See W. Hartmann, *Formen und Wege mittelalterlicher Konzilsüberlieferung 1., Die Konzile der Karolingerzeit*. In: *Mittelalterliche Textüberlieferungen und ihre kritische Aufarbeitung*, ed. H. Fuhrmann (Monumenta Germaniae Historica). Munich 1976, 42–8; I. Schröder, *Die westfränkischen Synoden von 888 bis 987 und ihre Überlieferung* (Monumenta Germaniae Historica). Munich 1980, 13–32.

discussion offers an examination of how the metaphor of the body, the vocabulary of the Bible and the Latin classics, and how the Ottonian models contributed to the representation of the bishops in this king's mirror.

The preface enumerates the order of the bishops among the hierarchy of dignities by the grace of God to be protected by both divine providence and human precautions: "and since I see that all that the grace of God amply granted for the advantage and worth of this life, namely, kingdoms, consulships, duchies, counties, pontificates and other ranks are governed, defended, distributed, and united some by divine precept and foundation, some by legal custom and the counsels and recommendations of nobles and those advanced in age..."¹³ According to the second chapter on the reverence for the clerical order, the ecclesiastical hierarchy is part of the members of the body of Christ: "The second place after faith in the royal palace belongs to the church, the seeds of which were first sown by our head, namely by Christ, then transplanted, firmly rooted, and propagated all over the world by its members, such as the apostles and holy fathers. And while it always has new shoots, in some places it is regarded as rather ancient. But here, dearest son, in our kingdom, its proclaiming is still young and tender. It needs, therefore, more careful and watchful guardians, lest the good which Divine Clemency in His great mercy has undeservedly granted to us may by your laxity, laziness, or negligence be destroyed and extinguished. For he who impinges on the dignity of the church or diminishes it, attempts to mutilate the Body of Christ."¹⁴ Then, as in the following passage, the body metaphor is applied to the church: "If some hapless person scandalizes the members or little ones of this holy church..."¹⁵ The author refers to the ancient Roman title *augustus* to underline that it is a royal duty to

¹³ *SRH* 2, 619: "universa huius vite utilitati dignitatie gratia dei concessa, scilicet regna, consulatus, ducatus, comitatus, pontificatus, ceterasque dignitates, partim divinis preceptis atque institutis, partim civilibus ac nobiliorum etateque provectorum consiliis suasionibus regi, defendi, dividi, coadunari videam..." The English translation is provided by *J. M. Bak–J. R. Sweeney*, *De institutione morum ad Emericum ducem: To Prince Imre Concerning Instruction in Virtuous Conduct*, *New Hungarian Quarterly* 29.4 (1988) 98, (henceforth: *Bak–Sweeney*).

¹⁴ *SRH* 2, 621–2: "In regali quidem palatio post fidem ecclesia secundum tenet statum, a capite nostro, scilicet Christo ecclesia primitus seminata, deinde per eius membra, utique apostolos, sanctosque patres transplantata et firmiter edificata, atque per totum orbem diffusa. Et quamvis semper novam et habeat prolem, in ceteris tamen locis quasi antiqua habetur, hic autem filii carissime in nostra monarchia adhuc quasi iuvenis et novella predicatur, atque idcirco cautiorebus evidentioribusque eget custodibus, ne bonum, quod divina clementia per suam immensam misericordiam nobis concessit inmeritis, per tuam desidiam et pigritiam atque negligentiam destruat, et annihilatur. Nam qui minuit aut fedat sancte ecclesie dignitatem, ille Christi corpus mutilare nititur." *Bak–Sweeney*, 101.

¹⁵ *SRH* 2, 622: "Si quis in febre huius ecclesie sancte membra vel parvulos scandalizat..." *Bak–Sweeney*, 101.

defend and reinforce the body of the church: "Thus, my son, you must watch with vigilant care, day by day, that the church should obtain growth rather than suffer loss. That is why at first kings were called *augusti*, because they «augmented» the church."¹⁶ In this context, the use of the Latin expression *quam destrimentum patiat*, "rather than suffer loss," supports the hypothesis about the influence of ancient Roman history. The same expression figures in the works of such classical Latin authors as Caesar, Sallust, Cicero, Livy, Tacitus, Seneca, and also in the legal corpus of Justinian.¹⁷

Applied to the church, the staging of the body metaphor in the second chapter of the *Institutio* serves as a significant prelude to introducing the bishops in the third chapter. Therefore, one should establish the biblical and classical background of this body metaphor. Primarily, the organic concept is based on Saint Paul: "For just as in a single human body there are many limbs and organs, all with different functions, so we who are united with Christ, though many, form one body and belong to one another as its limbs and organs."¹⁸ The allegory of the apostle appears elsewhere too: "Christ is like a single body with its many limbs and organs, which, many as they are, together make up one body..."¹⁹ In the *Institutio*, the organic concept of the mystical body of Christ, the Eucharist, and the church had been transformed into that of state and society.²⁰ Although this transformation, based on the biblical metaphor, was a common feature in the political theology of the Middle Ages, the secondary influence of the ancient Greek and Roman metaphor of the body should also be taken into consideration. The body metaphors of Plato, Xenophon, and Aristotle on the one hand and the tale of Menenius Agrippa in Livy's history on the other are the parallels illustrating the classical influence on the medieval organic concept.²¹

¹⁶ SRH 2, 622: "Ac per hoc fili mi florente studio debes invigilare in sancta ecclesia de die in diem, ut potius augmentum capiat, quam destrimentum patiat. Unde quidem in primis reges augusti dicebantur, quia augebant ecclesiam." Bak-Sweeney, 101.

¹⁷ Caesar, *Bellum civile* 1.5.4, 1.7.5, 3.46.4; Sallust, *Catilinae coniuratio* 29.3; Cicero, *In Catilinam* 1.4, *Pro Milone* 70; Livy, *Ab urbe condita* 3.4.10, 6.19.4, 28.44.10; Tacitus, *Annales* 4.19; Seneca, *Epistulae morales ad Lucilium* 71.11; Justinian, *Digesta* 11.7.12.1, 19.2.45.1, 21.1.23.8, 42.8.25.6.

¹⁸ Romans 12.4–5: "Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eundem actum habent, ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra."

¹⁹ 1 Corinthians 12.12: "Sicut enim corpus unum est et membra habet multa, omnia autem membra corporis, cum sint multa, unum corpus sunt, ita et Christus..."

²⁰ See H. de Lubac, *Corpus mysticum: L'eucharistie et l'église au moyen-âge – Étude historique*. Paris 1949, 94–104.

²¹ Plato, *Phaidros* 264c; Xenophon, *Memorabilia* 2.3; Aristotle, *Politics* 1302b; Livy, *Ab urbe condita* 2.32. On the organic conception in the Antiquity, see L. Havas, *La conception organique*

The third chapter of the *Institutio* on the honor due to prelates is entirely devoted to an ideal episcopal model: “The order of prelates adorns the royal throne; hence prelates hold the third place within the regal dignity. They shall be, dearest son, your elders, and you shall cherish them as the apple of your eye. If they favor you, you need not fear any enemy, for if they respect you, you will be secure in all your deeds: for their prayers will recommend you to God Almighty, because God set them up as guardians over His people, as overseers of souls, and partakers in as well as administrators of the entire ecclesiastical dignity and of all divine sacraments. Without them no kings are made and none rule; by their intercession are men’s faults forgiven. If you love them truly, you will certainly better yourself and govern your realm with honor. For into their hands was given the power of binding us in sin and loosing us from trespass. God made an everlasting covenant with them and set apart from men, and made them partakers in His name and holiness and prohibited their being prosecuted by the human world through the word of the God-fearing King David: Touch ye not my anointed. But he who, against divine and canonical statutes, dishonors and drags men in holy orders into the public forum by false accusations touches the anointed of God. I forbid you expressly, my son, to act thus, if you wish to live happily and bring honor to your reign, for by such deeds is God especially offended. If, perchance, any of those of whom we speak should commit, God forbid, a reprehensible offense, reprove him three or four times between you and him alone in accordance with the Gospel’s teaching. If he then refuses to listen to admonition, he should be reprimanded publicly, as it is said: If he will not hear you, tell the church. For if you protect this order, you will greatly exalt your glorious crown.”²²

de l’histoire sous l’Empire et ses origines. ACD 19 (1983) 99–106. On the organic conception in the Middle Ages, see A.-H. Chroust, *The Corporate Idea and the Body Politic in the Middle Ages*. *Review of Politics* 9 (1947) 423–52. On the ancient bases of the medieval organic conception, see T. Struve, *Die Entwicklung der organologischen Staatsauffassung im Mittelalter*. Stuttgart 1978, 10–43.

²² *SRH* 2, 622–3: “Regium solium ornat ordo pontificum ac per hoc in regali dignitate tertium possident locum pontifices, karissime fili, sint tibi seniores, illos ita custodias, sicut oculorum pupillas. Si illorum benivolentiam habueris, neminem adversariorum timebis. Illis quidem te observantibus eris securus in omnibus; illorum precatio commendabit te omnipotenti deo. Illos enim deus divini generis constituit custodes fecitque speculatores animarum ac totius ecclesiastice dignitatis atque divini sacramenti compositores et datores. Sine illis enim nec constituuntur reges, nec principantur; per illorum interventum delicta delentur hominum. Si illos perfecte amas, te ipsum sine dubio sanas, tuumque regnum honorifice gubernas. In manus enim illorum posita est potestas ligandi nos in peccatis et a peccatis solvendi. Testamentum enim sempiternum statuit illis deus, eosque segregavit ab hominibus et sui nominis atque sanctitatis fecit participes et ab humano die interdixit reprehendendos esse per David deificum regem: Nolite tangere christos meos. Ille enim tangit christos dei, qui contra divinum atque canonum institutum sacri ordinis vi-

As far as the terminology is concerned, the author consistently addresses the bishops with the noun *pontifex*, instead of using *episcopus*, *sacerdos*, or *prae-sul*. Again, this terminology is based on biblical and classical Latin vocabulary.²³ The term *ordo pontificum*, “order of prelates,” goes back to the Old Testament and Saint Paul.²⁴ The interpretation of the expression *sint tibi seniores*, “they shall be your elders,” is problematic. Exactly fifty years ago, an Hungarian historian arguing for the overall political dominance of the church in medieval Hungary, suggested that the term *senior* referred to the role of the bishops as the king’s overlords, not merely elders, in a feudal context.²⁵ Although the ideal king shall cherish the bishops “as the apple of your eye,” a metaphor from the Old Testament again,²⁶ the hypothesis on the bishops as overlords has not been generally accepted. Nevertheless, the *Institutio* preserves the Carolingian tradition on king-making as it had been reported by Archbishop Hincmar of Reims, even though eleventh-century Central European king-making policies did not imitate the Carolingian patterns.²⁷ Without the bishops, *nec constituentur reges*, “no kings are made:” the tradition is Carolingian, the wording is clearly classical, echoing the Latin of Caesar and Cicero.²⁸ Furthermore, the combination of biblical and classical Latinity can be illustrated with the author’s direct quotation from the Psalter, “touch ye not my anointed,”²⁹ and his

ros falsis criminationibus fedat, atque in publicum protrahit. Quod te omnino fili mi agere prohibeo, si vis beatus vivere et tuum regnum honestare, quia in his rebus imprimis offenditur deus. Si accidente casu culpa reprehensione digna super aliquem horum, de quibus sermo est, ceciderit, quod absit, corripe eum ter, quater inter te et ipsum solum iuxta preceptum ewangelii. Si tunc rennuerit audire monita, adhibenda sunt sibi publica secundum hec: Si te non audierit, dic ecclesie. Nam si tu ordinem servabis gloriosam tuam penitus exaltabis coronam.” *Bak-Sweeney*, 101–2.

²³ On the term *pontifex* in Roman antiquity, see J. P. Hallett, «Over Troubled Waters»: The Meaning of the Title *pontifex*. *TAPhA* 101 (1970) 219–27.

²⁴ 2 Kings 23.4: “Et praecepit rex Helciae pontifici et sacerdotibus secundi ordinis...” Nehemiah 13.30: “constitui ordines pro sacerdotibus et Levitis...” For Saint Paul’s references to the Old Testament, see Hebrews 5.10: “appellatus a deo pontifex iuxta ordinem Melchisedech.” Hebrews 6.20: “secundum ordinem Melchisedech pontifex factus in aeternum.” For the term *ordo pontificum* in classical Latin, see Cicero, *De haruspicum responso* 13.

²⁵ E. Lederer, *Az egyház szerepe az árpádkori Magyarországon* (The Role of the Church in Hungary in the Árpád Period). *Századok* 83.1–4 (1949) 82–3.

²⁶ Deuteronomy 32.10; Psalms 17.8; Proverbs 7.2; Lamentations 2.18; Zechariah 2.12.

²⁷ J. L. Nelson, Hincmar of Reims on King-making: The Evidence of the *Annals of St. Bertin*, 861–882. In: *Rulers and Ruling Families in Early Medieval Europe*: Alfred, Charles the Bald, and Others. Aldershot 1999, XVII. 16–34; Gy. Székely, *Kronensendungen und Königsaktionen im Europa des 11. Jahrhunderts*. In: *Insignia regni Hungariae*, vol. 1, *Studien zur Machtsymbolik des mittelalterlichen Ungarn*, ed. F. Fülep, Budapest 1983, 17–28.

²⁸ Caesar, *De bello Gallico* 4.21.7, 5.54.2; Cicero, *De lege agraria* 2.15, 2.29, *De officiis* 2.14, *De republica* 2.33, *Pro Sestio* 58. See also Pliny the Elder, *Naturalis historia* 37.147.

²⁹ Psalms 105.15. See also 1 Chronicles 16.22.

expression *si tu ordinem servabis*, “if you protect this order,” which has its parallels in the military vocabulary of Caesar and Livy.³⁰

Finally, what does the historical context of early eleventh-century Hungary offer to the interpretation of the image of the bishops in the *Institutio*? Preferring the supremacy of Pope Sylvester II to that of Emperor Otto III, King Stephen started to establish the Hungarian diocesan system independent from imperial influence. However, to establish bishoprics in a recently christianized country required legislation. The second chapter of the first book of King Stephen’s law codes on the powers of the bishops over church goods and their accord with laymen decreed: “It is our will that bishops have the power to oversee, rule, govern, and dispose of church goods according to the authority of the canons. It is our will that laymen should be obedient in their service to the bishops ruling the churches and defending widows and orphans, even as they be obedient in holding to their Christianity.”³¹ Under the circumstances of consolidating the freshly converted country against powerful attempts at pagan restoration, the creation of local bishoprics was most likely based on Western models. Consequently, the author of the *Institutio* could also have relied on the Western tradition – a tradition complex and controversial in itself. While Carolingian ecclesiology maintained the bishops’ right of resistance,³² the political practice assured the royal authority over the prelates. Examining the *Institutio* in the light of the contrast between theory and practice of Carolingian politics, one of the most important Hungarian medievalists of this century faced the problem of pondering the significance of both but finally suggested a third solution: the *Institutio* was influenced by the Cluniac reform.³³ On the other hand, however, the Ottonian model could have been at least as influential as the Cluniac one. The idea of the *rex canonicus*, that is, the king as a canon involved within ecclesiastical affairs as a colleague of the bishop, was part of political

³⁰ Caesar, *Bellum Gallicum* 4.26.1, 7.23.5, *Bellum civile* 1.44.1, 1.44.3, 2.41.6; Livy, *Ab urbe condita* 8.34.10, 9.19.8, 24.48.12, 30.35.6.

³¹ J. M. Bak–Gy. Bónis–J. R. Sweeney (eds.), *The Laws of the Medieval Kingdom of Hungary*, vol. 1, 1000–1301. Idyllwild, CA 1999, 3: “Volumus, ut episcopi habeant potestatem res ecclesiasticas providere, regere et gubernare atque dispensare secundum canonicam auctoritatem. Volumus, ut et laici in eorum ministerio obedient episcopis ad regendas ecclesias, viduas et orphanos defensandos et ut obedientes sint ad eorum christianitatem servandam.” English translation: *Ibid.*

³² See K. F. Morrison, *The Two Kingdoms: Ecclesiology in Carolingian Political Thought*. Princeton 1964, 215–38.

³³ J. Deér, review of *A clunyi reform hatása Magyarországon* (The Effect of the Cluniac Reform in Hungary), by F. Galla, *Századok* 67.9–10 (1933) 442–3. Arguing for the royal authority over the bishops in Carolingian practice, Deér refers to the episcopal oath of 878: “fidelis et adiutor ero, sicut episcopus recte seniori suo debitor est...”

theory in the time of the Ottonian emperors.³⁴ This idea also helps to explain the division of sacred and profane functions between the bishops and the king in the *Institutio*. Since they share each other's mixed functions, the bishops are competent in secular affairs by their political power – just as the king is competent in ecclesiastical affairs by his spiritual power. Since this theory worked in the practice of the political and even military friendships of kings and bishops in the tenth century and then it seemed likely to work in the eleventh century also,³⁵ the author anticipated its feasibility in Hungary and provided the imaginary bishops of the *Institutio* with royal support and exception from human law. This attitude is the same as that of the royal oath of Henry II in 1002: “we will work with vigilant devotion on raising and exalting the church of God and the prelates of Christ to the best of our knowledge and abilities.”³⁶

In conclusion, the discussion of the representation of the bishops in the *Institutio* of King Stephen of Hungary provides the following results. The author introduces an ideal episcopal model in the framework of the body metaphor based on the biblical and classical organic concept. The vocabulary of the work also reflects the language of the Bible and the Latin classics. Finally, the historical context suggests that the representation of the bishops benefited the most from Ottonian models. These are the aspects of how the analysis of this king's mirror can contribute to the study of the shifting images of the post-Carolingian, Ottonian, and pre-Gregorian episcopal types. Nobody knows, however, what the addressee could have learnt from this guidance because Prince Emeric died in 1031, seven years before the death of his father.

³⁴ See J. Fleckenstein, *Rex canonicus: Über Entstehung und Bedeutung des mittelalterlichen Königskanonikates*. In: Festschrift Percy Ernst Schramm, ed. P. Classen–P. Scheibert, vol. 1. Wiesbaden 1964, 57–71.

³⁵ L. Auer, Die Kriegsdienst der Klerus unter den sächsischen Kaisern, 1., Der Kreis der Teilnehmer. Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung 79 (1971) 316–407; G. Bühner-Thierry, Évêques et pouvoir dans le royaume de Germanie: Les Églises de Bavière et de Souabe 876–973. Paris 1997, 143–7; G. Althoff, Friendship and Political Order. In: Friendship in Medieval Europe, ed. J. Haseldine. Phoenix Mill 1999, 91–105. On political friendship in Greek and Roman antiquity, see D. Konstan, Friendship and the State. *Hyperboreus* 1.2 (1994–1995) 1–16.

³⁶ R. Schneider, Die Königserhebung Heinrichs II. im Jahre 1002. *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters* 28.1 (1972) 93: “ecclesiam dei et sacerdotes Christi sublimare et exaltare vigilantissima devocione pro scire ac posse studebimus.” English translation by the author.

ACTA CLASSICA UNIV. SCIENT. DEBRECEN.	XXXVII.	2001.	p. 87–107.
--	---------	-------	------------

DIE GESCHICHTSKONZEPTION ANTONIO BONFINIS

VON LÁSZLÓ HAVAS

Die italienischen Humanisten spielten im Laufe des 15. und zu Beginn des 16. Jahrhunderts eine wichtige Rolle in der europäischen Historiographie: sie bewirkten, daß diese sich bei den einzelnen Nationen zu einer eigenständigen Fachwissenschaft entwickelte. So trug Enea Silvio de' Piccolomini, der später unter dem Namen Pius II. auf dem Papstthron saß, mit seiner *Historia Bohemica* maßgeblich zur Ausprägung der böhmischen Nationalgeschichte bei, während Callimachus Experiens alias Filippo Buonaccorsi mit seiner *Historia de rege Vladislao* (1484) die Grundlagen für eine polnische Nationalgeschichtsschreibung schuf.¹ Antonio Bonfini kannte die Werke beider Männer sehr gut, denn er nahm nicht nur hier und da auf sie Bezug, sondern schöpfte, wie zahlreiche Details aus seinen *Rerum Ungaricarum decades* klar beweisen, in großem Stile aus ihnen. Bonfini schloß sich also bewußt jenen charakteristischen Bestrebungen der humanistischen Literaten an – und dafür gibt es noch zahlreiche weitere Beispiele, auch wenn sich kaum oder überhaupt nicht belegen läßt, ob er ihre Protagonisten auch persönlich kannte.

Chronologisch ausgeschlossen hingegen ist es, daß Bonfini die *Historia Anglica* gekannt haben kann, in der der Italiener Polidoro Vergilio im Auftrag König Heinrichs VII. bis ins Jahr 1509 hinein die Ereignisse der englischen Nationalgeschichte festhielt (1. Ausgabe: 1534 = 1538; 2. Ausgabe: 1550). Gleiches gilt für *De rebus Hispaniae memorabilibus* des italienischen Humanisten Luca Marineo beziehungsweise Lucio Marineo Siculo, den Ferdinand der Katholische im Jahre 1499 als Kaplan an seinen Hof berufen hatte, der dort aber auch als Geschichtsschreiber wirkte und 1533 dieses Kaiser Karl V. gewidmete Werk publizierte.²

Unter den italienischen Humanisten, die sich um die Geschichte fremder Nationen bemühten, steht Bonfini chronologisch also gewissermaßen in der Mitte zwischen frühen Historiographen wie Enea Silvio oder Filippo Buonac-

¹ Vgl. A. Esch, in: Lexikon des Mittelalters, s.v. Pius II., 2190f. sowie J. B. Toews, The View of Empire in Enea Silvio Piccolomini. *Traditio* 24 (1968) 471–487.

² W. Rüegg, in: Lexikon des Mittelalters, s.v. Callimachus Experiens, 1399–1400.

corsi und späteren wie Luca Marineo oder Polidoro Vergilio. Diese Rolle ist auch für sich genommen nicht zu unterschätzen. Zwar kursierte Bonfinis großangelegtes Werk bis 1543 nur in Form von Handschriften, doch schon um diese Zeit war der Ruf des Verfassers weit vorgedrungen. Auf jeden Fall gab er zumindest indirekt wichtige Impulse.³ Natürlich knüpfte auch Bonfini selbst an ältere Werke an, so an die *Epithoma rerum Hungararum* des Petrus Ransanus (1428–1492) und an die noch wahrhaft mittelalterliche Chronik des Johannes Thuróczy. Beide führten zu dem Humanisten Bonfini hin wie dessen Wirken wiederum in Richtung späthumanistischer Bestrebungen wies.⁴ So konnte sich Bonfini vom kompakten Darstellungsstil à la Florus, wie Ransanus ihn pflegte, auf das Niveau einer mächtigen Geschichtspräsentation in der Dimension eines Livius emporschwingen und damit einen breit fließenden Strom ungarischer Historiographie in Gang setzen, genauso wie es einst Livius für die Geschichte Roms getan hatte.

Allen genannten Verfassern ist gemeinsam, daß sie, geleitet von starken politischen Motiven, ihre Geschichtswerke meist im Auftrag eines Herrschers schrieben. Dabei folgten sie einerseits den Mustern der antiken Geschichtsschreibung, andererseits den bereits vorhandenen historischen Traditionen der einzelnen Länder. Sie ergänzten beide, indem sie die Lücken mit den „weltgeschichtlichen“ Fakten aus früheren Chroniken füllten. Deshalb weisen die erwähnten Arbeiten viele gemeinsame Züge auf, während ihnen die je eigene politische Motivation ihrer Verfasser jeweils etwas Individuelles und Originäres gibt, das sie von anderen, ähnlichen Werken unterscheidet. Im folgenden

³ Es gab von dem italienischen Humanisten noch eine Arbeit über namhafte spanische Damen, die jedoch verlorengegangen ist. Siehe zum Verfasser noch: *P. Verrua*, *Umanisti e altri „studiosi viri“ italiani e stranieri di qua e di là dalle Alpi e dal mare*. Ginevra 1924.

⁴ Siehe zu ihm das Nachwort von *L. Blazovich* und *E. Galántai* zum Werk *A magyarok történetének rövid foglalata* (Kurze Zusammenfassung der Geschichte der Ungarn) von P. Ransanus (195–211) sowie *E. Galántai*, *Epithoma* des Petrus Ransanus, in: *Magyarországi humanista történetírók* (Manuskript) (Humanistische Geschichtsschreiber in Ungarn), Szeged 1999. 8–117. Aus der früheren Fachliteratur siehe auch: *A. Csiha*, *Petri Ransani Epitome rerum Ungaricarum*. Hajdúböszörmény 1932; *Gy. Kristó*, *Korai leveltári és elbeszélő forrásaink kapcsolatához* (Zur Verbindung zwischen unseren frühen Archiv- und erzählenden Quellen), *AUSzJA*, AH 21 (1966); *J. Csóka*, *A magyar nyelvű történeti irodalom kialakulása Magyarországon a XV. században* (Die Herausbildung der ungarischsprachigen Geschichtsliteratur in Ungarn im 15. Jahrhundert). Budapest 1967, 623–647; *J. Berlász*, *Über die Vorbesitzer des Ransanus-Codex*, *MKSz*, 1969, 97–107; *P. Kulcsár*, *Ransanus Epitomájának kéziratai* (Die Handschriften des *Epithoma* von Ransanus), *MKSz*, 1969, 108–120; *ders.*, *A humanista földrajzírás kezdetei Magyarországon* (Die Anfänge der humanistischen Erdbeschreibung in Ungarn), *FöldrKözl.* 1969, 297–3088; *L. Blazovich*, *Ransanus és a „legrégebbi István-legenda“* (Ransanus und die älteste Stephans-Legende), *ItK* 79 (1975) 186–188; *Petrus Ransanus: Epithoma rerum Hungararum*, curam gerebat *P. Kulcsár*, Budapest 1977.

möchte ich eben diesen individuellen Charakter des sehr umfänglichen Bonfinischen Werkes hinter den traditionellen Mustern sichtbar machen, die er aufgriff, also das sich trotz aller Konventionen klar erkennbare spezifische Gepräge seiner Geschichtsauffassung verdeutlichen.

In der ungarischen Fachliteratur gilt Bonfini im allgemeinen als derjenige, der die ungarische Geschichte als erster im Kontext der europäischen Geschichte behandelt hat, hauptsächlich dadurch, daß er die ungarische Welt organisch mit den antiken Traditionen verband.⁵ Unsere Untersuchungen hingegen bekräftigen – davon etwas abweichend –, was bereits Péter Kulcsár geäußert hat: daß Bonfini die europäische Geschichte eigentlich nur als weitläufigen Hintergrund betrachtet, in den sich die ungarische Geschichte – bei weitem nicht immer organisch – einfügt.⁶ Dem ist gleich hinzuzufügen, daß auch seine Beziehung zur Antike nicht immer wirklich eng ist. Meist nämlich achtet man nur auf Bonfinis These, daß die Orts- und Städtenamen des ungarischen Königreichs römischen Ursprungs seien. Das aber zeugt zunächst nur von der Freude der Renaissancehumanisten am Etymologisieren, erlaubt aber keinen Schluß auf eine organische Fortsetzung der Antike. Dementsprechend müssen wir genauer untersuchen, worin Bonfini überhaupt die enge Verbindung der ungarischen Geschichte mit dem klassischen Altertum sah. Dazu aber müssen wir die Einleitung seines Werkes ebenso betrachten wie dessen Gesamtkomposition und die exkursartigen Details, die wichtige Hinweise liefern können.

Als erstes ist festzuhalten, daß Bonfinis Werk durch einen Dualismus gekennzeichnet ist, der es erschwert, seine Geschichtsauffassung eindeutig zu definieren. Aus der an Wladislaw II. gerichteten *Pr(a)efatio* erfährt man, daß Bonfini von König Matthias zunächst nur mit der Abfassung einer *Unnorum historia* beauftragt wurde, die klären sollte, *qui Ungarorum fuere progenitores*. Erst nach dem Tode des großen Königs habe Wladislaw II. ihm, Bonfini, den Auftrag erteilt, *ut conscriberem ab origineque mundi ad h(a)ec usque tempora, qu(a)ecunque memoratu digna intercessere, memori(a)e traderem* (praef. 21). Matthias Corvinus hatte dem italienischen Humanisten also nur aufgetragen, die Geschichte der Hunnen niederzuschreiben, offenbar mit der Absicht, damit die Geschichte Ungarns zu verknüpfen und sie so in die Universalgeschichte

⁵ Die auch im folgenden von mir verwandte Ausgabe der *Rerum Ungaricarum decades: I. Főgel, B. Iványi, P. Juhász, P. Kulcsár* (edd.), I–IV, Lipsiae–Budapestini 1936–1976; grundlegend zu den Bonfini-Handschriften: *P. Kulcsár*, MKSz, 1995.

⁶ *P. Kulcsár*, Bonfini magyar történetének forrásai és keletkezése (Quellen und Entstehung der ungarischen Geschichte des Bonfini), Bp. 1973 u. *ders.*, Nachwort zum Werk von A. Bonfini: „A magyar történelem tizedei” (Die Dekaden der ungarischen Geschichte) (Bp. 1995), 1009 ff., hauptsächlich 1018, wo der herausragende Wissenschaftler anders formuliert, als er es früher getan hatte.

einzubinden. Die Hunnen sollten als Vorläufer der Ungarn angesehen werden, und das bedeutete natürlich, daß die Gründer und Träger des ungarischen Königreichs, die Ungarn also, auch die eigentlichen Erben des Hunnenreiches seien. Die folgende Anordnung Wladislaws II. zielte demnach wohl darauf ab, die Ungarn in einen noch größeren weltgeschichtlichen Rahmen zu stellen. Dabei aber sollte nicht mehr Matthias als derjenige erscheinen, der das skythische Erbe der Hunnen entfaltet und vollendet hatte, sondern vielmehr sein Nachfolger, eben der böhmisch-ungarische König Wladislaw II., der – so sah es der Historiograph – durch seine Verwandtschaft wieder an die zeitweilig unterbrochene Linie der heiligen ungarischen Könige anknüpfte. Obwohl diese beiden Konzeptionen einigermaßen miteinander in Einklang zu bringen waren – wie Bonfinis Werk selbst beweist –, deckten sie sich nicht vollständig. So kann man verfolgen, wie der italienische Humanist während der Niederschrift seine Meinung und seine historische Herangehensweise modifizieren mußte.

Sein erster Plan entsprach noch durchaus der vorhumanistischen Form ungarischer Geschichtsbetrachtung. Dabei gab es eine ausländische Vorgeschichte, die offensichtlich auch bei der Herausbildung entsprechender Vorstellungen in Ungarn eine Rolle spielte. Nachdem die ungarischen Eroberer in Westeuropa große Panik ausgelöst hatten, lag es nahe, daß die von ihren Zerstörungen heimgesuchte Bevölkerung sie mit den hauptsächlich aus der *Getica* des Iordanes bekannten Hunnen in Verbindung zu bringen suchte – zumal beide Völker ähnliche Kampfmethoden anwandten. Der erste, der diese Frage eines gemeinsamen Ursprungs beider Völker ausführlich erörterte, und zwar keineswegs ohne verurteilenden Unterton, war Gottfrid von Viterbo, der Kaplan Friedrichs I. (Barbarossa). Die ungarischen *gesta* und *chronica* übernahmen diese Auffassung und modifizierten sie je nach Gusto und Intentionen,⁷ denn ansonsten ist eine Verwandtschaft von Hunnen und Ungarn weder der ganz frühen ungarischen mündlichen Überlieferung bekannt noch den allerältesten *Urgesta*. Später jedoch taucht zunächst bei dem sog. Anonymus der Gedanke auf, daß beide von einem gemeinsamen Vorfahren abstammten, und noch später führt der stark italienisch beeinflusste Simon Kézai diese Idee noch weiter aus. In ganzer

⁷ Eine gute Zusammenfassung des Themas lieferte unlängst Z. Kordé, dessen Standpunkt in mehrerer Hinsicht etwas von der in meiner Arbeit dargelegten Auffassung abweicht: vgl. KMTLex, s.v. „hun–magyar rokonság” (hunnisch-ungarische Verwandtschaft), 247–275. Siehe noch J. Szűcs, Századok (Jahrhunderte) 107 (1973) 569–693; D. Dümmerth, Az Árpádok nyomában (Auf den Spuren der Arpaden). Bp. 1977; Gy. Kristó, Tanulmányok az Árpád-korról (Studien zum Zeitalter der Arpaden). Bp. 1983, 313–329; G. Balázs, A székelyek nyomában (Auf den Spuren der Szekler). 1984; Gy. László, Árpád népe (Das Volk des Árpád). Bp. 1988; A. Róna-Tas, in: Studien zur Ethnogenese, II, Bp. 1988, 122 ff. Zur Bedeutung dieser Frage in Bezug auf die Zeit des Matthias siehe M. Jászay, Callimaco Esperiente e il parallelo Mattia Corvino – Attila, in: M. Corvinus and the Humanism ..., 151 ff., und Anmerkung 9 meiner unten genannten Studie.

Folgerichtigkeit taucht sie in der einem „Meister August“ zugeschriebenen hunnisch-ungarischen Chronik auf, in der erstmals der Gedanke der sogenannten „Rechtskontinuität“ formuliert wird.⁸ Demnach sei der Einfall der Hunnen lediglich der erste „Einzug“ der Ungarn gewesen, durch den der zweite, nunmehr rechtmäßige „Einzug“ vorbereitet worden sei. Bei diesem habe es sich deshalb nicht um eine zerstörerische Eroberung gehandelt, sondern um eine „Rückkehr“, bei der altes Eigentum wieder in Besitz genommen wurde. Offensichtlich sollte Bonfini auf Befehl von Matthias diese Deutung im Stil der antiken wie der neuen Historiographie der Renaissance ausführlich darlegen, um so der Expansionspolitik des Corvinen, der im Vergleich zu früheren ungarischen Königen ja eine starke Westexpansion betrieb und dabei teilweise den Zügen Attilas/Etzels folgte, die nötige Legitimation zu verschaffen.⁹

Bonfini war diese Konzeption keineswegs fremd, denn sie ließ sich leicht mit dem Gedanken des *ius postliminii* vereinbaren, der in der klassischen römischen Auffassung eine wichtige Rolle spielte. Diesem Gedanken kam bereits in der Vergilschen *Aeneis*, die die römischen Eroberungen und Städtegründungen motivierte, große Bedeutung zu. Hier erklärte der Dichter die neue Staatsgründung des Aeneas im Grunde mit der rechtmäßigen Rückkehr der Nachfahren des Italers Danaus auf den Boden der Väter.¹⁰ Wenn der italienische Humanist also auf die Verwandtschaft zwischen Hunnen und Magyaren zielte, setzte er eben diese Idee für die ungarische Geschichte um. Es kam ihm dabei nicht unbedingt eine Pionierrolle zu. Der Gedanke des *ius postliminii* nämlich läßt sich bereits in Ungarns erstem „staats-theoretischen“ Werk feststellen, den dem ersten ungarischen König, dem Hl. Stephan, zugeschriebenen „Mahnungen“, auch wenn dort nur die Parallele zu Aeneas selbst gezogen wird,¹¹ nicht aber zu den

⁸ Vgl. Gy. Györffy, *Krónikáink és a magyar őstörténet* (Unsere Chroniken und die ungarische Urgeschichte). Bp. 1948, 152–180; E. Mályusz, *Az V. István-kori Gesta* (Die *Gesta* der Zeit Stephans V.). Bp. 1971. Zur lateinischsprachigen Ausgabe der dem Meister August zugeschriebenen Chronik siehe: Chronikkomposition, 14. Jh. Vgl. noch: J. Horváth, *jun.*, *Árpád-kori latin nyelvű irodalmunk stílusproblémái* (Stilistische Probleme unserer lateinischsprachigen Literatur aus der Árpádenzeit). Bp. 1954, 350–391; *ders.*: *ItK* 67 (1963) 449–476; M. Komjáthy, *Századok* (Jahrhunderte), 107 (1973) 448–451. Eine gute Zusammenfassung der Fachliteratur bietet: K. Szóvák, in: *KMTLex.*, 33 s.v. „Ákos mester“ (Meister August).

⁹ Zu diesem Problem finden sich zahlreiche wertvolle Feststellungen in folgendem Band: T. Klaniczay, T. und J. Jankovich (Edd.), *Matthias Corvinus and the Humanism in Central Europe*. Budapest 1994, bzw. A. Buck–T. Klaniczay–S.K. Németh (Edd.), *Geschichtsbewußtsein und Geschichtsschreibung in der Renaissance*. *Studia Humanitatis* vol. 7, Bp. 1989.

¹⁰ Vgl. P. Grimal, *Le retour des dardanides. Une légitimité pour Rome*, in: *Rome: La littérature et l'histoire*, II, Rome, 887–902 (= *Journal des Savants*, 1982, 267–282); siehe H. Kreller, s.v. „postliminium“, in: *RE*, XXII, 865–866.

¹¹ Vgl. *Libellus de institutione morum*, VI, p. 625, ed. I. Balogh, in: *SRH*, II, Budapest 1938, reed., Budapest, 1999.

Hunnen. Nachweislich kannte Bonfini dieses Werk des ungarischen Herrschers. Als sog. Königsspiegel war es am ungarischen Hof verbreitet, und so weisen etliche Details der *Decades* textliche Ähnlichkeit mit ihm auf.

Jüngere Forschungen haben gezeigt, daß die Anwendung des Prinzips des *ius postliminii* auf die Ungarn faktisch in noch ältere Zeit zurückreicht, in eine viel frühere Epoche als es der Gedanke der hunnisch-ungarischen Parallele zum Ausdruck bringt. So wies Glauco Maria Cantarella unlängst auf jenen Brief des Anonymus von Auxerre hin, der die Frage erörtert, ob die Ungarn nicht vielleicht mit dem Volk der Gog und Magog identisch seien,¹² das in der Apokalypse mit dem Antichrist und dem Jüngsten Gericht assoziiert wird. Der Briefschreiber verwirft diesen Gedanken. Seiner Meinung nach taucht der Name der Ungarn in der klassischen Antike nur deshalb nicht auf, weil sie damals einen anderen Namen trugen, genauso, wie sich auch die Namen von Städten, Flüssen und Gegenden zu verändern pflegten. Der Tiber sei einst Albula genannt worden, Italien Saturnien. Deshalb firmierten also vielleicht auch die Ungarn in den Geschichtswerken unter einem anderen Namen, und wegen der Wandlung des Namens sei nicht erkennbar, um wen es sich ursprünglich gehandelt habe. Auch nach Hieronymus sei eine Gleichsetzung mit dem Volk der Gog und Magog unzulässig.¹³ Dann sagt der unbekannte Autor, daß er einst, als man im Westen zum ersten Male den Namen des unseligen ungarischen Volkes hörte, über dessen Ursprung folgende Geschichte oder Legende erfahren habe: Einstmals sei eine gewaltige Hungersnot über Pannonien, Istrien, Illyrien und deren Nachbarvölker hereingebrochen. Als die dort ansässigen Menschen

¹² G.M. Cantarella, Una sera dell'anno mille. Scene di Medioevo, Garzanti 2000, hauptsächlich 253ff. Die als maßgeblich geltende Publikation des betreffenden Briefes in: R.B.C. Huygens, Un témoin de la craine de l'an 1000: la lettre sur les hongrois, Latomus 15 (1956) 222–239, obgleich diese Information genausowenig vollständig ist wie ihre Publikation in der ungarischen Fachliteratur, die aufgrund einer einzigen Wiener Handschrift (nach V – Huygens) erfolgte, in: MHK = A magyar honfoglalás kútfoi (Quellen der ungarischen Landnahme), edd. Gy. Pauler und S. Szilágyi, Bp. 1900 (= Bp. 2000), 329 ff; hier wurde der Text von H. Marczali betreut. Interessant ist, daß H. Göckenjan den hier angesprochenen Brief noch immer mit Remigius von Auxerre in Verbindung bringt, obwohl er diese Möglichkeit aufgrund der schwerwiegenden Argumente von Huygens verworfen hatte; vgl. H. Göckenjan, in: A honfoglaláskor írásos forrásai (Die schriftlichen Quellen der Zeit der Landnahme), hrsg. von I. Kovács–L. Veszprémi, Bp. 1995, 132–134. Wegen der von uns vorausgesetzten Bedeutung des Dokuments ist es etwas überraschend, daß dieses Schriftstück in der Arbeit von Gy. Kristó, A honfoglalás korának írott forrásai (Die geschriebenen Quellen der Zeit der Landnahme), Szeged 1995, in der Zusammenfassung weggelassen wurde.

¹³ Zu diesem Problemkreis vgl. R. Manselli, I popoli immaginari: Gog e Magog. Settimane 29 (1983) 487–517; A.D. Van den Brincken, Gog und Magog, in: Die Mongolen, edd. W. Heissen–C.C. Müller, Innsbruck–Frankfurt a.M. 1989; siehe auch J. Fried, Endzeitwartung und die Jahrtausendwende. DA 45 (1989) 381–473.

schon in großer Zahl gestorben waren, beschlossen die Fürsten dieser Regionen nach einiger Überlegung, die einzelnen Häuser zu zählen und nur so viele Menschen darin zu dulden, wie vor der Hungersnot gerettet werden könnten. Eine gewaltige Menge Volks sei so in die Puszta gejagt und jeder mit dem Tode bedroht worden, der zurückkäme. Diese Verbannten seien lange in den weiten Steppen herumgeirrt, endlich aber in die Sümpfe von Maeotis vorgedrungen. Hier sei ein großer Teil von ihnen verhungert. Einige aber, die Stärksten, hätten sich auf die Jagd verlegt und überlebt, da es in dieser Gegend viel Wildbret, Vögel und Fische gegeben habe. Sie hätten sich vom Wild ernährt und mit Fellen bekleidet. So sei ihre Zahl gewaltig angewachsen. Nach dem Hunger, den sie ertragen hatten, habe man sie *Hungri* (Hungrige) genannt, und daraus sei die seither allgemein übliche Bezeichnung *Hungari* erwachsen. Zu unermesslicher Größe angewachsen, habe dieses Volk schließlich die unkultivierten, unwirtlichen Gegenden verlassen und zunächst die Gebiete seiner Nachbarn angegriffen, wohl wissend, daß seine Stärke im Gebrauch von Pfeil und Bogen liege, einer Kampftechnik, die es während seines elenden Lebens in der Steppe aus Not zur Meisterschaft entwickelt hatte. Auf diese Weise seien die Ungarn ins Römische Reich zurückgekehrt und hätten dort ihre alte Territorien zurückerobert. Dabei hätten sie nur die gerechte Strafe Gottes an jenen Christen zu vollstrecken gemeint, die, statt dem Herrn als ihrem Gott Ruhm und Dank zu erweisen, zu Dienern des Geizes geworden waren.

Es liegt auf der Hand, daß uns auch bei dieser Vorstellung das Grundprinzip des *ius postliminii* begegnet. Einige westeuropäische, vor allem germanische Verfasser nahmen dies als Erklärung dafür, daß die Ungarn von den miteinander zerstrittenen Deutschen in den untereinander geführten Kriegen eingesetzt wurden. Auf diese Theorie geht letztendlich die erwähnte Parallele zurück, die in den „Mahnungen“ des Hl. Stephan zwischen dem Romgründer Aeneas und den Begründern des ungarischen Königreiches gezogen wird. Wahrscheinlich kannte Bonfini diese Anschauung aus der Zeit der Jahrtausendwende (vgl. 2,8, 17), ersetzte sie jedoch gemäß den aktuellen ungarischen Erwartungen durch den rechtfertigenden Gedanken einer hunnisch-ungarischen Verwandtschaft und folgte damit der Anweisung von König Matthias, der sich so Argumente für seine gegen Westen gerichtete Expansionspolitik verschaffen wollte.

Wladislaw II. indes konnte sich diese expansive Politik nicht durchhalten.¹⁴ Er modifizierte daher den Auftrag, den sein Vorgänger Bonfini erteilt hatte.

¹⁴ J.C. Margolin charakterisiert diesen Herrscher und seine Zeit wie folgt: „La plupart des historiens hongrois (et étrangers) s'accordent pour considérer son règne comme marqué par beaucoup d'hésitations et de faiblesse ... L'autorité royale fut progressivement paralysée ... Ce fut incontestablement une période de déclin” (L'humanisme européen et Mathias Corvin, in: M. Corvinus and the Humanism ..., p. 21 u. 63, siehe oben Anm. 9 meines Beitrags). Die Zeitgenossen jedoch

Für den neuen König stand nicht mehr die Legitimation von Eroberungen im Mittelpunkt, sondern die Betonung der rechtlichen Kontinuität seiner Herrschaft seit ältesten Zeiten. Bonfini bemühte sich also um den Beweis, daß der König von den Skythen abstamme und aufgrund einer *translatio imperii* daher in der Tat der rechtmäßige Erbe der Herrschaft sei: daß die Skythen nur jene Reihe fortgesetzt hätten, die mit dem Reich der Assyrier begonnen und von dort auf die Perser, die Makedonier (zeitweise auch die Athener und die Lakedämonier), die Karthager und schließlich die Römer übergegangen sei – wobei die skythischen Völker alle diese Reiche überdauert hätten und daher gleichsam den Gipfel der Reihe von *translationes* darstellten. Dabei hätten sich in aufsteigender Reihe Goten, Hunnen, Vandalen, Awaren und Ungarn in der Herrschaft abgelöst. Diese letzte, die awarisch-ungarische Phase kulminierte nun in der Person Wladislaws II., des aus heidnischem skythisch-litauischen Blut entsprossenen böhmisch-ungarischen Herrschers. Durch ihn nämlich werde zugleich auch die Stammeslinie der heiligen ungarischen Könige wiederhergestellt – eigentlich im Gegensatz zu Matthias, durch dessen walachische Abstammung in Wirklichkeit die gewissermaßen „barbarisierte“ römische Nation an die Macht zurückgekehrt gewesen sei. Geschickt verschmolz der italienische Humanist mit dieser Deutung der Weltreich-Lehre die Vorstellungen des Orosius und anderer antiker Schriftsteller mit den Ansichten von Autoren des Mittelalters und der Renaissance, darunter auch solchen, die – worauf er selbst hinweist – in den *Annales Ungarici* auftauchen (vgl. z.B. 2,10, 143). Indes wagte er im Moment des Abschlusses nicht, sich zu eben jener optimistischen Geschichtsauffassung zu bekennen, von der er zu Lebzeiten des Matthias, bei Beginn seines Werks, erfüllt gewesen war.

Damals dürfte Bonfini in der Herrschaft von Matthias noch die Erfüllung der historischen Mission des skythisch-ungarischen Königtums im Zeichen der *translatio imperii* gesehen haben. Sie bestand darin, als ungarischer König zwischen den beiden Caesaren der Gegenwart, also dem türkischen Sultan und dem römischen Kaiser, die Eroberungsgelüste beider Herrscher zu zügeln (siehe z.B. 4,4, 115; 4,5, 247; 4,6, 22) und auf diese Weise als eine Art neuer Herkules den Schutz jener ganzen Christenheit zu übernehmen (vgl. *Christiana res publica* – 4,5, 164), die durch König Matthias, den Gegner hussitischer Ketzerei, wieder stabilisiert worden war (vgl. z.B. 3,2, 366; *Husitarum contagio*; *ibid.*, 388: *Husitarum pestis*, 4,2, 34: *ad eradicandam impiorum hereticorum pestem*; 1. sowie *ut Christi populum ... ab hereticorum cantagione liberetis et passim*). Dementsprechend spiegelt Bonfinis Konzeption in ihrer ursprüngli-

sahen dies sicher nicht sofort und vor allem nicht so deutlich.

chen Form eine stark organische Anschauung.¹⁵ Nicht nur ordnet er die historische Mission des ungarischen Königtums in den Rahmen eines organischen Entwicklungsprozesses ein. Er propagiert darüber hinaus sein Ideal einer einheitlichen Christenheit, die zwar aus verschiedenen Nationen und Ländern besteht, aber doch jene Ketzerei überwunden hat, die – wenn auch in anderer Form – schon in den „Mahnungen“ des heiligen Stephan verdammt worden war. Da diese organische Entwicklung nach Bonfinis Konzeption in der Eroberungspolitik von König Matthias ihren Höhepunkt erfuhr, durfte der italienische Humanist sein Werk zu Recht mit einem mächtigen *spectaculum* schließen, einem Triumphzug des ungarisch-skythischen Volkes bzw. seines Repräsentanten Matthias.

Er tat dies im achten Buch der vierten Dekade, in dem er seinen Vergleich des Königs mit den beiden größten Eroberern der Weltgeschichte, also mit Alexander dem Großen und Caesar, wiederholt.¹⁶ In auffälligem Gegensatz dazu vermeidet er offenbar absichtlich eine andere Parallele, die seine literarischen Vorbilder nahelegten: die mit Augustus, dessen Gestalt doch gleichermaßen im Zentrum seiner klassischen Vorbilder stand – sei es nun Livius, Vergil oder Florus. Gerade der letztgenannte Autor beispielsweise beendet seine Reihe von Tableaus, die den Triumphzug und die Geschichte des römischen Volkes darstellen, mit dem Triumph des Augustus über die Völker der Erde. Trotzdem hätte Bonfinis Darstellung nicht mit dem erwähnten Höhepunkt, dem Sieg bei Wien und Wiener Neustadt, schließen können (4,8, 80 ff.). Matthias war nämlich inzwischen gestorben, so daß der italienische Humanist nach dem Triumph von Wien nun auch von der Grablegung des ungarischen Herrschers berichten mußte, durch die das triumphale Spektakel gleichsam ein tragisches Ende gefunden hatte. Natürlich konnte der im Auftrag Wladislaws II. tätige

¹⁵ Dies wurde bereits nachdrücklich von P. Kulcsár in seinen oben zitierten Arbeiten hervorgehoben.

¹⁶ Diese Parallele war in der humanistischen Literatur der Epoche üblich, ohne daß andere Zeitgenossen den Vergleich mit Kaiser Augustus ebenso vermieden hätten, vgl. Chr. Harbauer, Zur Typologie der Lobgedichte auf Matthias, in: M. Corvinus and the Humanism ..., 123, vgl. außerdem J. Hejnic, Die Anfänge des Humanismus in Süd- und Westböhmen, *ibid.*, 146; und J. Slaski, L'umanesimo nella Polonia del XV secolo e l'Italia, *ibid.*, 218. Darüber, wie sehr die Darstellung Alexanders des Großen bzw. Caesars zum Kult der *uomini famosi* dazugehörte, siehe z. B. Á. Petneki, *Identificatio, exemplum, stimulus*. Mode und Rolle der Ahnengalerie in Ostmitteleuropa, in: A. Buck–T. Klaniczay–S.K. Németh (edd.), *Geschichtsbewußtsein und Geschichtsschreibung in der Renaissance*: Bp. 1989, 49. Auch die caesarische Geschichtsschreibung spielte in der Literatur der Renaissance eine wichtige Rolle; siehe hierzu Á. Pirnách, Gattungen der humanistischen Geschichtsschreibung. *Historia et Commentarii*, *ibid.*, 57 ff. Zu dem von uns aufgeworfenen Problem gehört noch: I. Borzsák, Erträumte und wirkliche Eroberungen Wiens im Spiegel der Alexanderüberlieferung, in: *ders.*, Eine Handvoll. Ausgewählte kleine Schriften: Bp. 1999, 664 ff.

Bonfini dessen Regierung kaum als Niedergang darstellen. Nicht von ungefähr faßte er sie vielmehr in die Formel *faustissima tempora* (Decas V, Pr/a/ef., I). Außer Zweifel steht jedoch auch, daß die mit dem neunten Buch der vierten Dekade beginnende Darstellung das Gewicht nicht mehr auf die ungarischen Eroberungen legt, sondern auf die innere Einigung des Landes und die Bemühungen um Frieden mit den benachbarten Mächten. Bonfini zeichnet einen insgesamt ziemlich instabilen Zustand, bestimmt von Glückswechselln und Schicksalslaunen, einem kaum berechenbaren Geschick (vgl. z.B. 4,10, 10), denn die Ereignisse nach dem Tode des Matthias *Ungarorum fata tulerunt* (4,9, 18).

All dies macht deutlich, wie sehr sich die Geschichtsbetrachtung Bonfinis nun veränderte, nachdem er zuerst am Hof eines sehr ambitionierten Herrschers gelebt hatte, der bestrebt gewesen war, in seinem Umfeld seinen Plänen entsprechende Erwartungen zu erzeugen – wie dies auch seine Vorbilder, Alexander der Große und Julius Caesar, getan hatten –, und von dem vielleicht wirklich auch glaubhaft gemacht werden konnte, was man von Alexander und den Heiligen behauptete: daß sie eine gewisse Aura umgeben habe (4,8, 247, vgl. *ibid.* 208). Auch über Augustus hatten Zeitgenossen wie Vergil und Horaz von weltbewegenden Plänen berichtet.¹⁷ Anders sah die Zukunftsvision des italienischen Humanisten aus, als Ungarn in die Hand Wladislaws II. geriet, der doch mit sichtlich bescheideneren Gaben gesegnet war. Bonfini dachte damals wie viele seiner Zeitgenossen. Zwar war er davon überzeugt, daß das Schicksal der Christenheit von der göttlichen Vorsehung abhängt. Gleichzeitig aber teilte er doch auch jene klassische Vorstellung, daß man bei allem nicht die Unwägbarkeit des Schicksals vergessen dürfe.

In Bonfinis Geschichtsbetrachtung geht das *spectaculum* mit Verwicklungen einher, nimmt es oft gar einen tragischen Verlauf. Das große antike Vorbild dafür ist ganz gewiß Livius,¹⁸ der für die Entwicklung von Bonfinis Geschichtsdarstellung wie für sein Werk insgesamt von entscheidender Bedeutung ist. Nicht nur teilt der italienische Historiker seinen Stoff ebenso in *decades* ein wie der Geschichtsschreiber der augusteischen Epoche. Nachdrücklicher noch sei darauf hingewiesen, daß auch er 45 Bücher schuf, ebenso viele,

¹⁷ Vgl. jüngst: K. Galinsky, *Augustian Culture*: Princeton, N. Jersey 1998, *passim*.

¹⁸ Siehe hierzu jüngst: A. Feldherr, *Spectacle and Society in Livy's History*: Berkeley 1998, der auf das Thema jedoch auch in einer anderen umfassenden Studie eingeht: *Livy's Revolution: Civic Identity and the Creation of the res publica*, in: Th. Habinek–A. Schiesaro, *The Roman Cultural Revolution*: Cambridge 1997, 136–157. Eine gute Zusammenfassung der neuesten einschlägigen Fachliteratur stammt aus der Feder von L. Takács in: L. Havas–I. Tegye (Hgg.), *Bevezetés az ókortudományba IV* (Einführung in die Altertumswissenschaft IV), Debrecen 2001, 277–282.

wie sich von Livius erhalten haben, wenn man die zweite, verlorengegangene Dekade ausnimmt, von der die damaligen Humanisten allerdings noch hoffen durften, daß sie wieder auftauchen werde. Bonfini hielt sich also an das erhalten gebliebenen Lebenswerk des Livius. Er versuchte nicht in erster Linie, die im Laufe der Zeit verlorenen Bücher zu rekonstruieren. Vielmehr folgte er Livius' praktischem Beispiel, wenn er ebenfalls eine *historia continua* zu schaffen suchte, sein gewaltiges Material in dramenähnliche Einheiten gliederte und dabei eine stufenförmig aufsteigende Linie zeichnete. Darin erinnern die Etappen seiner skythischen wie der hunnisch-ungarischen Geschichte stark an jene Anordnung, die Livius für die Geschichte Roms gewählt hatte. Dieser beispielsweise erzählte zu Beginn seines sechsten Buches die *origo secunda* der Stadt durch Camillus und ließ dabei bereits erahnen, daß die von Augustus geschaffene neue Ordnung die *origo tertia* im langen Leben Roms sein werde, das zur Zeit der Abfassung von *Ab urbe condita*, in der Ära des Augustus, gerade sein 700jähriges *iubilaeum* beging. Hier lag für Bonfini die entscheidende Parallele, der er fast symbolhafte Bedeutung beimaß. Die Herrschaft des Matthias Corvinus, der in der ungarischen Geschichte eine neue Epoche begründete und in dessen Zeit auch das heilige Jahr 1475 lag, fiel nämlich zwischen zwei heilige Jubiläen: den 600. Jahrestag der ungarischen Landnahme und den 450. Jahrestag bzw. das 500jährige Jubiläum des Königreichs Ungarn. Hinzu kam, daß mit dem Fall von Byzanz auch das Ende Roms gekommen war, so daß die Rolle des Verteidigers der Christenheit an die ungarische Krone, also an König Matthias überging. Mit dessen Herrschaft also erstand der *sanguis Romanus* neu, letztlich das *imperium Romanum* selbst, dessen einstige Größe bereits sein Vater, Johannes Hunyadi, heraufbeschworen hatte.

Es muß sich also um eine bewußte Hervorhebung handeln, wenn das Pendant zum achten Buch der vierten Dekade, in dem der Triumph- und Trauerzug des König Matthias zu einem großartigen Schauspiel verdichtet wird, nämlich das achte Buch der dritten Dekade bereits in der Eröffnung auf ein Ereignis verweist, das *anno salutis quadringentesimo et quinquagesimo* stattfand. Dabei wird hervorgehoben, daß *qui quidem annus, cum sacer esset, iubil(a)eus apud nos dici solet* (1). Dann setzt Bonfini im Zusammenhang mit *Constantinopolis* hinzu: *Urbs igitur quadringentesimo quinquagesimo tertio salutis anno supra millesimum exacto Romano non sine maximo Christian(a)e rei public(a)e luctu barbarum et profanum imperium subivit* (11). Und jener tragischen Situation wird der Schlußsatz eben dieses Buches gegenübergestellt, der vom ruhmreichen Aufstieg und der Erwähltheit des Matthias berichtet. *Quis enim, nisi viderit, credere potuisset C o r v i n a m d o m u m ad unius adolescentis eiusdemque captivi spem redactam mox ita divino iussu r e s u r r e x i s s e , ut ad Pannoni(a)e Bohemi(a)e regnum deus evexerit, quod nunquam progenitori-*

bus evexerit? (395). Einerseits deutet dieser Satz darauf hin, daß im ungarischen Königtum durch das Geschlecht der Hunyadi das Römische Reich wiedererstanden sei (*resurrexisse*) und sich so gewissermaßen die *translatio imperii* vollzogen habe. Andererseits verschwindet jeder Zweifel daran, daß Bonfini in der Herrschaft des Matthias den Höhepunkt der bisherigen ungarischen Geschichte sieht. Etwas später faßt Bonfini dies unter Betonung der Mission der Corvinen als Verteidiger der Christenheit wie folgt zusammen: *Hic igitur per tot deinde tempora sanguis Corvinus sane delituit, in Corvino tandem pago repullavit. Ne id quidem sine magno divum numine factum est, ut veluti Corvinis auspiciis per tot annos populus Romanus a barbaris, ita nunc iisdem ducibus Christiana res publica provincias has a profana servitute liberaret* (3,9, 286–287).

Die Darstellung von Geschichte und Bedeutung des *genus Corvinum* steht ebenfalls im Einklang mit der Arbeitsmethode des Livius, die ihre Wurzeln in den alten Traditionen der römischen Geschichtsschreibung hat. Diese *historiographia* entwickelte sich zum Teil nämlich wirklich aus Geschichten einzelner Geschlechter, eingebettet in die römische Geschichte (vgl. die Geschlechter der Fabier, Claudier, Valerier – Fabius Pictor, Claudius Quadrigarius, Valerius Antius). Auch Bonfini hatte sich am Hofe des Matthias nicht zufällig als Verfasser eines *Libellus de Corvinianae domus origine* eingeführt, das er dem König zum Geschenk gemacht hatte. Die Ergebnisse sind in den *Rerum Ungaricarum decades* enthalten (3,9, 238 ff., vgl. 4,7, 179). Im Zusammenhang hiermit gibt es jedoch einen für mich auf den ersten Blick überraschenden Umstand. Zunächst nämlich erschien es mir unverständlich, daß jener Bonfini, der anlässlich des Hunyadi-Geschlechts gerade das Wiedererstehen des *sanguis Romanus* und die Befreiung von den Barbaren rühmte, bei der Beschreibung des Geschlechts des Römers Valerius Corvinus zu erwähnen vergißt, daß dieses Begründer und bis zur frühen Kaiserzeit Hüter jener *ludi saeculares* war, die auf die Läuterung und Erneuerung Roms abzielten – was sich auch in der Etymologie des Namen *Valerius* und des Wortes *valet* widerspiegelt. Eine mögliche Lösung dieses Problems könnte die Tatsache sein, daß die *ludi saeculares* im Bewußtsein späterer Epochen, so auch der Renaissance, in erster Linie mit dem Namen des Augustus und dem Wirken späterer, weniger bedeutender Kaiser (Claudius, Domitianus, Antonius Pius, Philippus Arabs) in Verbindung gebracht wurden, während Bonfini unter dem Einfluß des Matthias Corvinus lieber die Parallele zwischen diesem und Caesar betont hätte. Hingegen war damals nicht bekannt, daß tatsächlich eventuell schon Caesar *ludi saeculares* hatte veranstalten wollen. Daß nun aber weder Matthias noch Bonfini die Figur des Eroberers Caesar durch eine besonders grandiose Darstellung des Augustus in den Hintergrund gedrängt sehen wollten, ist vielleicht eine hinreichende Erklärung für Bonfinis

diesbezügliches Schweigen. Die notwendige Kombinationsgabe jedenfalls hat dem italienischen Humanisten gewiß nicht gefehlt, denn ansonsten zeichnet er sich immer wieder durch frappierende assoziative Neigungen und Fähigkeiten aus.

Livius indes ist nicht Bonfinis einziges klassisches Vorbild. Ziemlich oft beruft er sich auch auf Florus,¹⁹ einen antiken Geschichtsschreiber, der oft seinerseits auf den Spuren des *Patavinus* wandelte, wenngleich mit großer Souveränität. Möglicherweise kann auch schon die Buchgliederung in viereinhalb Dekaden außer mit Livius auch mit Florus in Verbindung gebracht werden. Dieser konsequenteste Vertreter einer organischen römischen Geschichtserzählung nämlich gliederte die römische Geschichte ebenfalls in vier, genauer gesagt in viereinhalb Zeitphasen. Florus beschrieb für Antonius Pius, der das 900jährige Bestehen Roms feierte, den Lebensweg des *populus Romanus*, und zwar als einen Zeitraum von zunächst 200 Jahren, in dem die Phasen der *infantia*, der *adolescentia*, der *iuventus* und des *senectus* durchlebt wurden, bevor der Staat *quasi reddita iuventute revirescit* (Flor., praef. 8). Diese Idee einer zweiten Jugend mag Bonfini vorgeschwebt haben, wenn er einerseits im *domus Corvina* ein Neuerstehen des *sanguis Romanus* sah und andererseits darstellte, wie mit Wladislaw II. das alte, heilige ungarische Herrschergeschlecht seinen angestammten Thron zurückgewann.

Zwei weitere wesentliche Komponenten der Bonfinischen Auffassung lassen sich auf Florus zurückführen. Einerseits fällt auf, daß der Humanist die Geschichte der Ungarn in den Rahmen einer riesigen Landkarte einpaßt, bei der es sich natürlich in Wirklichkeit um eine verkleinerte Kopie des zeitgenössischen Europa und der angrenzenden asiatischen Territorien handelt. Andererseits ist sehr charakteristisch, wie diese – wie die gesamte Weltgeschichte – in zwei große unterschiedliche Welten gegliedert ist: auf der einen Seite in die zivilisierte urbane Welt, wie sie ja in der Tat außer beim Römischen Reich und dessen modifizierten Existenzformen in Gestalt der christlichen Gesellschaft in Erscheinung tritt, andererseits in die skythische Nomadenwelt. Ungarn, das sich aus dieser herauslöst und endlich die größte Verteidigungsbastion der Christenheit wird, erscheint mithin gleichsam als eine Synthese zwischen diesen beiden Extremen.

Was nun die Darstellung in Form einer Landkarte anbelangt, so hatte Florus damit einen epochalen historiographischen Einfall. Er beschreibt die Darstel-

¹⁹ Zu den neuesten und wichtigsten Forschungen im Zusammenhang mit diesem Geschichtsschreiber siehe L. Bessone, *La storia epitomata. Introduzione a Floro*, Roma 1996; noch früher siehe J.M. Alonso-Núñez, *The Ages of Rome*. Amsterdam 1982. Bei mir außer einer neuen kritischen Ausgabe des Florus, vgl.: P. Annii Flori *Opera quae exstant omnia*, Debrecini, 1997, siehe hauptsächlich: Zur Geschichtskonzeption des Florus. *Klio* 66 (1984) 590–598.

lungsweise in seiner *epitoma* über die römische Geschichte mit folgenden Worten: *quia ipsa sibi obstat magnitudo rerumque diversitas aciem intentionis abrumpit, faciam, quod solent qui terrarum situs pingunt: in brevi quasi tabella totam eius imaginem amplectar* (Flor., praef., 3). Auch später, während der Erzählung, macht er häufig von der geographischen Veranschaulichung Gebrauch. Laut P. Jal hat er in der Tat eine neue Form der Geschichtsschreibung geschaffen, was jüngst auch die Forschungen von C. Facchini Tosi belegen.²⁰ Dessen Untersuchungen indes schließen aber auch nicht die Möglichkeit aus, daß die Bezeichnung *tabula* allgemeiner zu verstehen ist: daß vielleicht jene im Triumphzug verwendeten Tafeln gemeint sind, die auf die besiegten Länder, Völker und andere historische Ereignisse verwiesen. Diese Deutung paßt zu der Beobachtung, daß Florus – ähnlich wie Livius, nur bewußter – den historischen Triumph des *populus Romanus* darstellen wollte, dem er gewissermaßen nach Art des Livius auch selbst *monumenta* errichtete. Auch Bonfini will die siegreiche Mission eines Landes, des ungarischen Königreiches, für den Leser lebendig werden lassen. Damit sei freilich nicht geleugnet, daß die geographische Darstellung auch zwei anderen antiken Autoren viel verdankt, nämlich einerseits Strabon, den Bonfini nicht zufällig mehrfach zitiert (vgl. 1,1, 74; 97; 132; 145; 170; 210; 258; 260; 298; 300; 363; 1,2, 73; 1,6, 53; 79; 1,8,9 usw.), und andererseits Appian, auf den er an immerhin einer Stelle ebenfalls Bezug nimmt (1,1, 285). Entsprechend seinem sonstigen Vorgehen trachtete Bonfini also auch hier nach einer Art Synthese der antiken Tradition, ohne dabei die neueren Erfindungen und die Versuche seiner eigenen Epoche zu vergessen.

Die Zweiteilung der Welt in Griechen und Römer auf der einen Seite und Barbaren auf der anderen Seite war typisch für die kulturelle Betrachtungsweise der Antike. Vielleicht nirgendwo aber tritt dies so scharf zutage wie bei Vergil, der als Dichter, und Florus, der als Geschichtsschreiber Roms Mission verherrlichte, Frieden auf Erden zu schaffen, die Barbaren zu besiegen und die nicht unterworfenen Völker zur Anerkennung seiner Herrschaft zu zwingen. Nach Florus gelang dies unter Augustus auch, denn er beginnt das Schlußkapitel seines Werkes mit folgenden Worten: *Omnibus ad occasum et meridiem pacatis gentibus ad septentrionem quoque, dumtaxat intra Rhenum atque Danuvium, item as orientem intra Cyrum et Euphraten, illi quoque reliqui, qui innumes imperii erant, sentiebant tamen magnitudinem et victorem gentium populum Romanum reverebantur* (Flor., 2,34/4,12,61). Dann setzt er hinzu: *Sic ubique certa atque continua totius generis humani aut pax fuit aut pactio* (ibid., 64). Für all dies gebührt Augustus laut Florus die Verehrung aller Völ-

²⁰ C. Facchini Tosi, Il proemio di Floro. La struttura concettuale e formale. Bologna 1990, p. 25 und Anm. 16, sowie 94–95 und passim, wo sich auch Verweise auf P. Jal finden; siehe außerdem: E. Adem, in: Anneo Floro, Storia di Roma. Bologna 1998, Commento, p. 91.

ker – ebenso wie bei Bonfini die christliche und die heidnische Welt gleichermaßen dem siegreichen König Matthias huldigen. Aber auch Wladislaw II. wird von den Soldaten mit den Worten begrüßt: „Es lebe Ungarn, Polen, Böhmen. Ewiger Friede und Eintracht mögen diese drei Reiche behüten, der Bund zwischen ihnen möge unauflöslich sein“ (5,4, 21).

Es war bereits die Rede davon, daß Bonfini Ungarn als Schutzschild oder Verteidigungsbastion der Christenheit darstellt (siehe z.B. *Ungaria ... qu(a)e Christian(a)e rei public(a)e potissimum propugnaculum haud immerito esse censetur* – 3,5, 134) und dabei das Gleichnis von Herkules am Scheideweg einsetzt.²¹ Historisch betrachtet kann auch hier Florus als Vorbild gedient haben, der die Situation und Sendung des werdenden Roms auf eben diese Weise charakterisierte. Nach seinen Worten ergriff das Volk von Rom *arma pro libertate ... deinde pro sociis* und wurde aus dieser Situation heraus mit der Aufgabe konfrontiert, *medius ... inter Latium atque Tuscos quasi in quodam bivio collocatus omnibus portis in hostem incurreret* (Flor., 1,3/9/, 6–7). Ähnlich war nach Bonfini auch die Situation der im Karpatenbecken siedelnden Awaren und Ungarn: *Videbant enim de inter duo potentissima orbis imperia esse collocatos: hinc Romanorum imperio premebantur, quod in Francorum manus pervenerat, hinc Gr(a)ecorum ...* (1,10, 109) – nur ein Beispiel dafür, daß er sich mitunter bis in die Formulierung an Florus anlehnt. Aus einer ähnlichen Situation heraus führte Matthias dann auch seine Kriege, denn: *Ab initio regni tria Mathi(a)e regi gravissima bella fortuna proposuit, ut non secus ac Hercules ad maximos labores natus esse videretur, qu(a)e quidem non modo adolescentem, sed alterum Hannibalem Alexandrumve postulassent: alterum cum Romano, cum Turcico alterum imperatore intercedebat, tertium cum Bohemis ...* (3,10, 1–2). Der italienische Humanist verwendet das Bild zwar selbständig, denn sooft er es hervorholt, formuliert er es neu, stets aber bleibt Florus' *epitoma* seine ursprüngliche Quelle.

²¹ C. Facchini Tosi scheint in seinem übrigens ausgezeichneten Kommentar nicht diese Interpretationsmöglichkeit zu bemerken (1998: pp. 201–202). – Für Ungarn die Parallele zu Herkules zu ziehen, erschien um so selbstverständlicher, da Bonfini die Abstammung der Hunyadi über das Geschlecht des Valerius Corvinus von *Hercules Scythicus* herleitete, vgl. L. Elekes, A Hunyadi-kérdés (Die Hunyadi-Frage), in: Mátyás király. Emlékkönyv születésének ötszázéves évfordulójára (König Matthias. Festschrift/Stammbuch/Gedenkbuch zum 500. Jahrestag seiner Geburt). Bp. 1940, 19 f.; Á. Petneki, *Identificatio, exemplum, stimulus*. Mode und Rolle der Ahnengalerie in Ostmitteleuropa, in: A. Buck–T. Klaniczay–S.K. Németh, (edd.), *Geschichtsbewußtsein und Geschichtsschreibung in der Renaissance*, 50–51. Vgl. noch Á. Ritoók-Szalay, Der Kult der römischen Epigrafik in Ungarn zur Zeit der Renaissance, *ibid.*, 75. Von der in die Nationalgeschichte eingefügten Glorifizierung der Familiengeschichte spricht auch A. Buck: Das Geschichtsbild der Renaissance in Vespasiano da Bisticcis Lebensbeschreibungen, *ibid.*, 28.

Es ist wohl kaum eine große Besonderheit darin zu sehen, daß Bonfini, sobald er Ereignisse mit glücklichem wie mit bösem Ausgang erzählt, über Wunderzeichen berichtet, war dies doch eines der wichtigsten Merkmale der livianischen wie der antiken Geschichtsschreibung überhaupt. Interessanter ist, daß Bonfini bei jeder Gelegenheit betont, daß Matthias sehr zu Recht an die Sterne glaubte, an die *mathematici*, die *astrologi*, die *astronomi* und die *coniectores* (siehe z.B. 4,8, 175, vgl. noch 4,7, 88; 4,8 1). Dies jedoch war durchaus nicht die durchgängige Haltung der antiken Geschichtsschreiber gewesen. Tacitus beispielsweise hatte starke Vorbehalte gegenüber einer solchen Determination der Geschichte (hist., 1,22; vgl. ann. 6,22, 1–2).²² Auch sie aber entsprach der Position des Florus, der beispielsweise über den Bürgerkrieg zwischen Marius und Sulla behauptete, daß dieser *tribus ... sideribus agitatum est* (Flor., 2, 9/3, 21/3). Noch eindeutiger interpretiert er das Zustandekommen des Prinzipats: *Quodque in annua caeli conversione fieri solet, ut mota sidera tonent ac suos flexus tempestate significant, sic tum Romanae dominationis, id est humani generis, conversione penitus intremuit omnique generum discriminum, civilibus, extremis, servilibus, terrestribus an navalibus bellis omne imperii corpus agitatum est* (2, 14/4,3/, 8).

Man möchte annehmen, daß aus der oben beschriebenen „Höflingsmentalität“ des Bonfini eine starke Überbewertung des ungarischen Staates resultierte. In der Tat beurteilt der italienische Humanist die Leistung der Ungarn mitunter überaus positiv. Dennoch hält er sich im allgemeinen ziemlich zurück und versucht, objektiv zu sein. Während er anerkennt, daß es sich um eine außerordentlich reiche Region handelt, hebt er doch mehrfach die natürliche Neigung der Ungarn zu Gewalttätigkeit und Streitsucht hervor (vgl. *barbar(a)e gentis immanitas* – 3,4, 30, bzw. *Ungarorum s(a)evitia* – 3,3, 230; 3,4, 380 ff.) und stellt fest, daß gegen diese Eigenschaften Heilmittel gefunden werden müßten. Wenn dies nicht geschehe, werde der ungarische Staat in wachsenden inneren Kämpfen untergehen, die aus den Gegensätzen der Interessen, vor allem aber aus der Treulosigkeit gegenüber dem König erwachsen – und dies noch schneller, sobald die Waffen des äußeren Feindes den Niedergang beschleunigten (vgl. 5,3, 100 ff.). Gleichzeitig aber spricht Bonfini nicht nur von den *magni momenti regnum* (4, 10, 16), zollt er nicht nur dem Reichtum Ungarns die gebührende Anerkennung (z.B. 4,9, 214–215), sondern auch der den Ungarn eigenen, unwiderstehlichen Kampftechnik: nirgendwo sonst gebe es Soldaten, die besser Hitze, Kälte und Strapazen ertragen könnten und auf dem Schlachtfeld Befehle so unverzüglich ausführten. In dieser Hinsicht seien die Ungarn

²² Vgl. A. Michel, Tacite a-t-il une philosophie de l'histoire? StudClas. 12 (1970) 105–115. Siehe hierzu noch u.a. M. Lapidge, A Stoic Metaphor in Late Latin Poetry: the Binding of the Cosmos. Latomus 39 (1980) 817–837 (mit weiterer reicher Literatur).

würdige Nachfolger der Spartaner. Es ist also kein Zufall, wenn Bonfini versucht, eine entsprechende Abstammung der Hunyadi über das römische Geschlecht des Corvinus zu konstruieren. Er setzt hinzu, daß man dieses unbeugsame Volk mit eisernen Ruten zum Gehorsam zwingen müsse (4,9, 219: *virga ferrea in obsequio retineri*). Nicht weniger aber betont er auch die Ursprünglichkeit des vom ungarischen Königreich insgesamt dargebotenen *spectaculum*. Nirgendwo, so erklärt er, gebe es in Italien etwas Vergleichbares zu sehen (4,8, 106 ff.). Was Bonfini an Ungarn am meisten vermißt, ist die Urbanität. Ohne die Deutschen, so meint er, wäre es eine Einöde, unbestellt und unbewohnbar (4,5, 104), doch erst Matthias komme der Verdienst zu, daß er, angespornt von Beatrix (4,7, 72 u. 83), versucht habe, aus Ungarn ein zweites Italien zu machen (4,7, 87: *Pannoniam alteram Italiam reddere connabatur*) und das Bäuerische der Skythen, ihre unzivilisierte Lebensweise und ihren barbarischen Geschmack in Vergessenheit geraten zu lassen. Diese germanischen und italienischen Einflüsse auf die ungarische Kultur betont Bonfini auch an anderer Stelle, so z.B., wenn er Heinrich IV. das folgende Lob für den Hl. Stephan in den Mund legt: *Ab Italia provincias, leges, mores, lucem fidei optimasque disciplinas, a Germanis et Alemanis politicas artes accepistis* (2,3, 37). Früher pflegten ungarische Forscher dies als nationale Voreingenommenheit des italienischen Humanisten zu werten, da sie selbst in erster Linie den bayerischen Einfluß registrierten. Neuerdings aber weisen immer mehr Untersuchungen nach, daß der Einfluß Italiens, hauptsächlich Norditaliens, schon zum Zeitpunkt der Entstehung des ungarischen Königreiches nicht zu vernachlässigen sei (L. Solymosi, J. Bollók, E. Nemerényi, L. Havas).²³ Hinzu kommt noch die kulturelle Ausstrahlung von Byzanz, freilich teilweise ebenfalls durch italienische Vermittlung, denn ein Teil der Halbinsel gehörte damals zu diesem Kulturkreis.

Zu der oben beschriebenen Geschichtsauffassung gehören auch die Versuche, die typischen Eigenschaften von Völkern durch biologische und geographische Gegebenheiten zu erklären. Seit Hippokrates und Aristoteles charakteristisch für die antike Geschichtsbetrachtung, spielen sie bei dem schon mehr-

²³ Siehe hierzu: L. Havas, A klasszikus római történetírás hatása a magyarországi latin nyelvű irodalom kezdeteire (Die Wirkung der klassischen römischen Geschichtsschreibung auf die Anfänge der lateinischsprachigen Literatur in Ungarn). ItK 104 (2000) 539–572 (mit weiterer Literatur); siehe noch ders., La Hongrie de Saint Étienne entre l'Occident et l'Orient. AAHung. 41 (2001) 175–192. – Auch die Ergebnisse der anderen im Haupttext genannten Wissenschaftler stehen grundsätzlich im Einklang mit jenen Untersuchungen, von denen die Ausstellung „Europa Mitte um 1000“ und der im Zusammenhang damit entstandene Aufsatzband auf der Grundlage von Ergebnissen zahlreicher ungarischer und ausländischer Forscher einen Eindruck vermittelten, Bände I–II, hrsg. von A. Wiczorek–H.-M. Hinz, Stuttgart 2000. Siehe noch: J. Fried, Die Formierung Europas 840–1046. Grundriß der Geschichte 6, München 1991.

fach erwähnten Florus eine wichtige Rolle. Deshalb hebt auch Bonfini selbst häufig auszeichnende Merkmale der einzelnen Völker hervor, beispielsweise den Ungarnhaß der Deutschen und Österreicher (vgl. z.B. 4,10, 46: *populi suapte natura Ungarorum inimici*), die trotz aller Zivilisiertheit Trinker und Streithammel seien (vgl. 4,5, 49; *hic ebriorum sit copia, ut nulla sine rixa homicidioque celebritas agatur*). Aus der unterschiedlichen Natur der beiden Völker, der Deutschen und der Ungarn, resultiere auch der Gegensatz zwischen Matthias und Friedrich: *accedebat ingens dissimilitudo morum et ingenitum (a)eternumque Ungari et Alemani odium. Mathias enim suapte natura liberalis et magnificus contra Fridericus imperator non modo parcus et frugi, sed avarus* (4,4, 103–104). Doch Bonfini ist offen genug, auch die Spannungen zwischen Italienern und Ungarn nicht zu verschweigen: *(A)Egerrime ferebant Itali parere alienigenis ac vel maxime Ungaris, quorum asperitatem abominabantur. Contra illi [sc. Ungari] pertinacius Andre(a)e fatum ulcisci ..., quam infens(a)e genti cedere* (2, 10, 220–21).

Bonfini erweist sich also keineswegs als dienernder Höfling, wenn er auch der dummen und nach Umsturz trachtenden Masse ablehnend gegenübersteht. Dabei dürften seine zahllosen mißbilligenden Äußerungen wiederum antike Vorbilder haben, vermutlich vor allem das des Sallust, der anlässlich der Untergrabung der *res publica* durch die Verschwörung des Catilina behauptet, daß *omnino cuncta plebes novarum rerum studio Catilinae incepta prohabat* (Cat., 3,7,1) und hauptsächlich *urbana plebes ... praeceps erat* (ibid., 3). Allerdings fehle dieser Menge jede Konsequenz, denn: *plebs coniuratione patefacta, quae primo cupida rerum novarum nimis bello favebat, mutata mente Catilinae consilia exsecrari, Ciceronem ad caelum tollere ...* (48,1). Auch bei Bonfini ist das gemeine Volk verworfen und schwankend. Man müsse sich, so sagt er in fast wörtlicher Übereinstimmung mit Sallust, davor fürchten, *ne plebs (ut est novarum rerum natura sua cupida et multorum capitum bellua) longius ... vecordia et temeritate proveheretur* (5,5, 68). Für ihn besteht die *humilium hominum multitudo* aus solchen Menschen, *qui rebus domesticis impediti facile spe pr(a)ed(a)e et rapinarum ad quodcunque flagitium adducantur*. Immer wieder zeichnet er den daraus erwachsenden *tumultus* (5,5, 102). Es ist also von besonderer Bedeutung, daß auch sein Geschichtswerk insgesamt mit einer Äußerung dieser Art schließt: *plebsque semper mobilis et titubans unum se tandem nunc regem habere voce constantissima pr(a)edicaret* (5,5, 118). Das soll möglicherweise hervorheben, daß nur die Monarchie diese schwankende Menge in Schach halten kann, wie dies im ungarischen Königreich durch Matthias und Wladislaw II. im wesentlichen auch geschehen ist.

Das bisher Gesagte zeigt, wie stark die Geschichtsbetrachtung Bonfinis im Rationalismus des klassischen Altertums verwurzelt ist. Nicht geklärt aber ha-

ben wir bislang die Frage, wie der italienische Autor in seiner Darstellung der ungarischen Könige jenes moralische Wertesystem einsetzt, das teils durch die in den *mores maiorum* gründende politische Praxis der römischen Antike geschaffen wurde, teils durch die klassische Staats- und Moralphilosophie und das alle Geschichtsschreiber teilten, die Bonfini als Vorbilder dienten: Sallust, Livius, Tacitus, Florus, aber z.B. auch Ammianus Marcellinus. Auch der Gebrauch, den Bonfini von historischen Metaphern macht, war, ausgenommen Bilder mit organisch-biologischem Bezug, noch nicht Gegenstand der Untersuchung. Dabei verzichtet er keineswegs auf die aus der antiken Literatur geläufigen Sprachbilder, die politische Sachverhalte mit Feuer, Sturm, der Schifffahrt, dem festen oder brüchigen Bau eines Hauses oder auch mit dem Verhältnis zwischen Hirt und Herde vergleichen. Eine Untersuchung lohnen würde auch der starke sentenziöse Charakter der Bonfinischen Geschichtsdarstellung, der ebenfalls der klassischen Tradition verpflichtet ist. Ein Beweis hierfür wäre der folgende Gedanke aus einem der wichtigen Bücher: *quando h(a)ec est rerum humanarum plane condicio, uti, quanto maiores sint, tanto plus sollicitudinis et periculi laborisque contineant* (4,10, 1).

Trotzdem handelt es sich, insgesamt betrachtet, um eine christliche Geschichtskonzeption, die auf der Überzeugung ruht, daß alle Macht von Gott ausgeht (z.B. 4,10, 85: *cum omnis sit a deo potestas*). Dies bringt der italienische Humanist bereits in der *pr(a)efatio* beziehungsweise zu Beginn des Werkes zum Ausdruck, und auch eines seiner wichtigsten ungarischen Vorbilder, die „Mahnungen“ des Hl. Stephan, gehen von diesem Gedanken aus. Bonfini allerdings fügt noch die Hilfe der Jungfrau Maria und der Heiligen hinzu, und er hält es für nicht minder wichtig und wünschenswert, daß die Person des ungarischen Königs sowohl den Erwartungen der Ungarn wie auch den aktuellen Erfordernissen des Landes entsprechen möge. Als Wladislaw II. an die Macht gelangt, spricht er es aus: *se demum Christum optimum maximum divinamque genetricem ceterosque magnos patriosque deos assiduo oraturum, uti se talem Ungaris regem efficiant, qualem regni necessitas expectatioque virorum et sua dignitas exposcit* (4,9, 222). Trotzdem scheint am Ende des Werkes vielleicht doch eine Art Zweifel an einer solchen, auf göttlicher Vorsehung beruhenden Politik auf. An herausgehobener Stelle nämlich, am Ende des letzten Buches der vierten Dekade, berichtet Bonfini ausführlich über Johannes, den Bischof von Várad (Wardein), der sich, als er die Thronfolge-Frage nach Matthias' Tod für gelöst hält, aus dem politischen Leben zurückzieht und gegen den Willen des Königs dem Franziskanerorden beitrifft. Gewiß nicht ohne Absicht läßt der italienische Humanist ihn zum Abschluß der letzten Dekade die folgende Worte sagen: *„En stultam mortalium sapientiam, en irritos hominum labores, en perquam vanum subtilissimumque finem! ... Cedamus igitur terrestri patria et*

momentaneis his rebus ultro renunciemus, ne, dum mortalium amore rapimur, mortem quoque perpetuam nobis comparemus! ... nos a quotidianis naufragiis et fortun(a)e potestate tandem asseramus, servatoris nostri humilitatem imitemur et crucem subeamus, ut, dum fragilem hanc vitam contempserimus, perpetuam nobis comparemus ... Quare vanitati omnino cedamus et salubre dei qu(a)eramus obsequium!" (4,10, 147–150). – Diese einer historischen Figur in den Mund gelegte Aufforderung, dem ewigen Gott zu folgen, nicht der eitlen irdischen Welt, entspricht Augustins Einspruch gegen Laktanz. Gegen jene antike philosophische Tradition, die im Politischen die Erfüllung des Menschen sieht, behauptet er, daß der Staat nicht in der Lage sei, das höchste Gut zu garantieren. Allenfalls könne er die Verluste mindern, die den Menschen ereilen. Das wahre Glück hingegen werde nur im Herrn gefunden.²⁴ Diese Idee Augustins dürfte der Überzeugung des betagten Bonfini entsprochen haben, der nach dem Tode des Matthias vom Schicksal herumgestoßen wurde und sogar seine eigene Tochter ins Kloster schickte.

Bonfinis Geschichtsauffassung setzt sich also aus antiken und mittelalterlichen Elementen zusammen, ist aber im wesentlichen christlich. Freilich enthält sie auch spezifische ungarische Komponenten. Die große Bedeutung der hunnisch-ungarischen Verwandtschaft haben wir bereits betont. Es darf aber auch ein anderer Zug nicht vernachlässigt werden, nämlich die für das ungarische politische Denkens im Mittelalter grundlegende Idee von der ungarischen Heiligen Krone, die Ungarn mit der Heiligen Krone verbinde (vgl. *corona sacra* – z.B. 3,10, 84).²⁵ Bei Bonfini ist diese Auffassung noch nicht richtig spürbar, da sie zu seiner Zeit noch nicht voll herausgebildet war. Vorhanden ist jedoch bereits die Vorstellung, daß – im Gegensatz zu vielen anderen Ländern – der ungarische Thron nur von demjenigen rechtmäßig eingenommen werden dürfe, der unter vollständiger Einhaltung aller Zeremonien mit jener Insignie der Macht gekrönt wurde, die ein Geschenk des Himmels ist (3,10, 310). Darauf beharrt auch Bonfini, wenn er etwa anlässlich der Legende des Ladislaus die Wendung *uti ... in Alba Regali rite coronari posset* wählt (4,10, 1, 1 sowie z.B.

²⁴ Siehe hierzu jüngst: G. Kendeffy, Augustinus, in: L. Havas–I. Tegye (Hgg.), *Bevezetés az ókortudományba* (Einführung in die Altertumswissenschaft) IV. Debrecen 2001, 484 ff.

²⁵ Eine gute Orientierung zu diesem komplizierten Problemkreis liefert I. Kertényi, KMTLex., s.v. „Szent Korona“ (Heilige Krone) mit weiterer Literatur. Zur Bedeutung der Königskrone auch der von G. Hamza zusammengestellte, jüngst erschienene Band: *Saint Étienne et l'Europe*, Bp. 2001, siehe hauptsächlich: A. Sánchez de la Torre, *La simbología de la Corona en los pueblos indoeuropeos*, 73 ff. – L. Veszprémi vertritt die Ansicht, daß sich die „Lehre von der Heiligen Krone“ ab dem 14. Jahrhundert herausbildete, d.h. Bonfini bereits bestimmte Elemente dieser Lehre bekannt gewesen sind; vgl. István (Stephan), in: *Európa közepe 1000 körül* (Die Mitte Europas um 1000), 554 (die Ausstellung „Europas Mitte um 1000“ und der Aufsatzband in ungarischsprachiger Version, siehe oben Fn. 23).

4,3, 8 bzw. 4,1 1 ff. und 3,4, 172). Dieses Eigentum, so sagt er, könne man den Ungarn niemals nehmen (2,9, 193), und es entspricht dem, wenn er den Wunsch äußert, daß im Leben Ungarns die ungarischen Bräuche und Gesetze, also ein spezifisches Recht, gelten sollten. Ähnlich hatte bereits der Hl. Stephan in seinen „Mahnungen“ formuliert, als er auf die Frage *Quis Gr(a)ecus regeret Latinos Gr(a)ecis moribus, aut quis Latinos regeret Gr(a)ecos Latinis moribus?* die negative Antwort erteilt hatte: *Nullus* (8). Er wollte also ungarische Gesetze für Ungarn, und er schuf sie, wenn auch hauptsächlich nach deutschem Vorbild. Also hatte der italienische Humanist, der eine Synthese der antiken und christlichen Geschichtsauffassung schuf, am königlichen Hof nicht nur die formale Stellung eines ungarischen Adligen inne. Er war auch imstande, sich die politische Theorie des ungarischen Königs und Staatsgründers bewußt zu eigen zu machen und sie den neuen Erwartungen anzupassen, die seine Gönner Matthias und Wladislaw II., aber auch der damalige ungarische Adel in eine nationale Historiographie setzten – auch wenn diese sich in breitem europäischen Rahmen bewegte. Bonfini nimmt jedoch nicht nur deshalb in der ungarischen Historiographie einen so hohen Rang ein, weil er sie für Jahrhunderte, bis hin zur Mitte des 19. Jahrhunderts maßgeblich geprägt hat. Vielmehr muß seine auf ihre Art einzigartige Leistung auch für die Geschichtsschreibung der Renaissance insgesamt gewürdigt werden. Bonfini nämlich wollte nicht einfach nur ein Geschichtswerk verfassen, sondern entsprechend den klassisch-antiken Normen wie denen der Renaissance eine unterhaltsame und spannende Lektüre schaffen. In diesem Sinne erklärte er Wladislaw II. in der *pr(a)efatio* zur zweiten Dekade: *Adiecimus alia quoque permulta cognitu non indigna, ut historiam non iniucunda rerum varietate conderemus* (3). Daß er dieses Ziel perfekt erreicht hat, können ihm noch heute alle diejenigen bestätigen, die sich die Kenntnis der ältesten gemeinsamen Sprache der lateinischen Kultur bewahrt haben.²⁶

²⁶ Aus dem Ungarischen von Annelies Scheel, durchgesehen von Gerrit Walther; der Verfasser dankt ihnen für die Mitwirkung.

<i>ACTA CLASSICA UNIV. SCIENT. DEBRECEN.</i>	<i>XXXVII.</i>	<i>2001.</i>	<i>p. 109–123.</i>
--	----------------	--------------	--------------------

DAS LEBEN UND DAS WERK VON ANDREAS PANNONIUS

VON CSILLA BÍRÓ

I. Einleitung

Ziemlich wenig sichere Angaben stehen uns über das Leben von Andreas Pannonius zur Verfügung. Nicht einmal sein Familienname ist bekannt, trotzdem können wir annehmen, daß er von ungarischer Abstammung ist: sein Beiname „Pannonius“ weist darauf hin, und die Tatsache, daß ungarische Wörter in seinem lateinsprachigen Werk – dessen Titel *Libellus de virtutibus Matthiae Corvino dedicatus* ist – zu finden sind.¹

Der Zeitpunkt seiner Geburt ist unbekannt, und da die wichtigeren Stationen seines Lebens nicht in jedem Fall mit genauen Jahreszahlen zu verbinden sind, gibt es nur Vermutungen darüber, wann er geboren ist. Vilmos Fraknói schätzt diesen Zeitpunkt auf den Anfang der Jahre um 1430.² Wenn wir das Jahr 1445³ als den Zeitpunkt des Beitritts in den Kartäuserorden akzeptieren – weil wir wissen, daß er fünf Jahre lang im Heer von János Hunyadi diente – kommt der Anfang der Jahre um 1430 kaum in Frage, denn es ist nicht wahrscheinlich, daß

¹ „Vir quidam religione cultissimus sacri ordinis Karthusiensis quoque, lingua vulgari Pannoniorum *nemabarath* vocitatus...” (Libellus de virtutibus Matthiae Corvino dedicatus, Praefatio); „...regulam karthusiensem, quam Pannoniorum populus lingua materna vocitat *Nemabarath scerzethe*...” (Lib. de virt. Matthiae Corvino dedicatus, XVI.); „Proverbium vulgare Pannoniensis populi est: *Michepen meghal a nagij wr, azoncheppen meghal az scegen ember*.” (Lib. de virt. Matthiae Corvino dedicatus, XXIX.); „Refert enim sanctus doctor Augustinus XV. De Civitate Dei malignos spiritus, scilicet Silvanos et Faunos, quos vulgo incubos vocant et Pannoniorum in lingua *lidrez hewnach*...” (Lib. de virt. Matthiae Corvino dedicatus, XXXI.).

² V. Fraknói–J. Ábel, Két magyarországi egyházi író a XV. századból (Zwei kirchliche Schriftsteller aus Ungarn im XV. Jahrhundert). Budapest 1886, VIII. (Irodalomtörténeti Emlékek I.) (Im weiteren: Fraknói–Ábel 1886.)

³ Der Zeitpunkt des Beitritts zu den Kartäusern von Andreas Pannonius kann in dem Libellus de virtutibus gelesen werden: „Iam fere XXII effluxere anni, ex quo spretis pompis huius caduci et fallacis saeculi habitum sancti ordinis Karthusiensis Venetii assumpsi...” (Lib. de virt. Matthiae Corvino dedicatus, XVII.).

er im Alter von 11–12 Jahren als Soldat gedient hätte. Nach József Huszti ist Andreas Pannonius in den Jahren um 1420 geboren.⁴ Diese Jahreszahl scheint überzeugender in der Hinsicht auf die Angaben, die sich auf den Soldatendienst beziehen.

In seinen Werken gibt es nicht viele Hinweise, die sich direkt auf sein Leben beziehen. In seinem Königsspiegel für Matthias gibt es außer dem Entstehungsort und Zeitpunkt⁵ zwei Textstellen, die zum Verständnis des Lebens von Andreas Pannonius beitragen können. Aus dem ersten Textteil wird klar, daß Andreas Pannonius schon vor 1467, also vor der Entstehung des Werkes im Heiligen Land war.⁶ Aus dem zweiten Text können wir erfahren, daß Andreas Pannonius König Matthias nur einmal in seinem Leben gesehen hat, und zwar in Klausenburg, bei seiner Taufe.⁷

Andreas Pannonius ist 1445 in Venedig dem Kartäuserorden beigetreten. Hier erfüllte er sein Amt nach seiner eigenen Erklärung⁸ mit einer so großen Hingabe, daß sein Beispiel folgend mehrere Adelige Venedigs den Kartäusern beitraten, wo Andreas Pannonius ihr Seelsorger war. Von hier aus wurde er von seinen Vorgesetzten zu einem ungewissen Zeitpunkt nach Ferrara geschickt, wo er zirka bis 1470 gelebt hat,⁹ und das Amt des Vikars ausübte. Aus mehreren Angaben läßt sich darauf folgern, daß Andreas Pannonius mit Unterbrechungen eine bestimmte Zeit auch in Bologna verbrachte. Das bestätigt die Aufzeichnung, die in *Necrologium Patrum Cartusiae Bononiensis* erhalten blieb:¹⁰ „*D. Andreas Ungarus Prior Cartusiae Ferrariensis dudum excitatae, suis etiam virtutibus illustrabat et studii, e quibus supersunt Paragraphi in*

⁴ J. Huszti, *Andreas Pannonius expositio super Cantica Canticorum*. MKSZ 1939, 97–104 (Im weiteren: *Huszti* 1939).

⁵ „Scripta in coenobio beati Christophori prope Ferrariam sacri ordinis Carthusiensis die primo Septembris anno domini millesimo quadringentesimo sexagesimo septimo.” (Lib. de virt. Matthiae Corvino dedicatus, XXXVII.).

⁶ „...ex cuius ore huius veritatis testimonium, dum de captivitate regis Babiloniae in habitu fratrum minorum reverteretur Pannoniam et ipsum in Iherusalem in monte Syon reperissem, didici.” (Lib. de virt. Matthiae Corvino dedicatus, VII.)

⁷ „...quia te adhuc in cunabulis, dum sacrum baptismum Transilvaniae in civitate Cluswar suscepisti, vidi infantulum.” (Lib. de virt. Matthiae Corvino dedicatus, XXXVII.)

⁸ „...ubi cum in sancta observantia in servitio unius dei summi perseverarem, plurimi nobiles eiusdem inclitae civitatis Venetiarum imitando me spreti fluxa mundi huius miserabilis sacrum habitum eiusdem ordinis Karthusiensis susceperunt, quibus et magister et pater spiritualis prae-fui.” (Lib. de virt. Matthiae Corvino dedicatus, XVII.)

⁹ *Fraknoi-Ábel* 1886, IX.

¹⁰ M. Révész, *Andreas Pannonius és Bornio da Sala*. EPhK 59 (1935) 79–81. (Im weiteren: *Révész* 1935).

librum Sententiarum, In Psalterium, In Canticos Canticorum, Tractatus de Spiritu Sancto, Varii sermones.”

Auffallend ist, daß von den uns überlieferten Texten des Andreas Pannonius nur das *In Canticos Canticorum* in der Aufzeichnung zu finden ist. Dieser Mangel kann dem Umstand zugeschrieben werden, daß der zitierte Text 1460 entstand, also viel früher, als er seine Schriften für Herrscher schrieb. Fragwürdig kann sein, ob der Name „D. Andreas” wirklich Andreas Pannonius bedeutet. Diese Annahme wird durch den Hinweis auf seine ungarische Abstammung gestärkt, und durch die Tatsache, daß Bornio da Sala, der Rektor der juristischen Fakultät von Bologna zwischen 1433 und 1465, seine aus 20 Kapiteln bestehende Schrift *Contra Iudaeos* Andreas Pannonius empfahl.¹¹ Darin versucht er mit verschiedenen Zitaten aus der Bibel die Argumente der Juden gegen Jesus als Messias zu bestreiten.

Während seines Aufenthaltes in Ferrara kam er mit Herzog Borso d’Este, der mit Spenden den Kartäuserorden unterstützte, in Kontakt: 1464 begann er ein neues Kloster und eine neue Kirche bauen zu lassen.¹²

Das 1467 geschriebene und für Matthias angefertigte *Libellus de virtutibus* enthält ein kurzes Kapitel, das Herzog Borso lobt,¹³ aber 1471 zum Tode von Borso widmet er seinem Andenken ein ganzes Werk, dessen Titel *Libellus de virtutibus Herculi Estensi dedicatus* ist. Das ist auch ein Lehrwerk: Ercole’s Halbbruder, Borso wird als Vorbild hingestellt. Dieser Königsspiegel enthält in der Wirklichkeit zwei von einander unterschiedliche Teile. Die erste Hälfte ist der Königsspiegel, empfohlen für Ercole. Dieser Teil des Werkes von Andreas Pannonius zeigt viele Ähnlichkeiten mit der Schrift für König Matthias. Die zweite große Einheit des für Ercole geschriebenen *Libellus de virtutibus* widmet der Autor dem Tod von Borso. Dieser Teil ist eigentlich eine philosophische Schrift, die das Wesen der Seele und des Todes behandelt. Während des Schreibens des Werkes für Ercole lebt Andreas Pannonius nicht mehr in Ferrara, sondern in Pavia.

Erhalten geblieben ist auch noch ein Kommentar zum Hohelied: *Expositio super Cantica Canticorum*, an dem er – laut seiner eigenen Erzählung – 1505 noch arbeitete.¹⁴ Dieses Werk beendete er also während seines Aufenthalts in Pavia, wohin er 1471 kam. Wenn dieses Werk wirklich authentisch ist, dann kann sein Geburtsdatum auf 1420 geschätzt werden, und sein Tod auf den Anfang der 1500-er Jahre.

¹¹ Révész 1935.

¹² Fraknói–Ábel 1886, X.

¹³ *Libellus de virtutibus Matthiae Corvino dedicatus* XII. De laude Borsii ducis.

¹⁴ Huszti 1939. 103–104.

Da über das Leben von Andreas Pannonius nur geringe Angaben zur Verfügung stehen, wissen wir nicht, wo er seine humanistische Ausbildung bekommen hat; aber es kann angenommen werden, daß er in Italien als anerkannte Persönlichkeit galt, denn ein gelehrter Patrizier aus Venedig, Candianus Bolanus, empfiehlt ihm 1466 eines seiner Werke mit dem Titel *Libellus super principium genesis*.¹⁵

II. Die Diskussion „Aristoteles-Platon“

Am Anfang der Renaissance beginnen sich neben dem unbedingten Aristoteles-Glauben der Scholastik starke und bedeutende platonische Bestrebungen¹⁶ zu entwickeln. Wenn wir annehmen, daß der Königsspiegel von Andreas Pannonius im Zeichen der Scholastik geschrieben wurde, ist es fragwürdig, wie er von Matthias aufgenommen wurde.

Nach József Huszti¹⁷ spielten in dieser Diskussion die in Italien seßhaft gewordenen Griechen die Hauptrolle, denn das Zentrum der Diskussion war in Italien. Doch gelangten diese Ansichten nach Ungarn? Wir haben mehrere Angaben, die sich darauf beziehen, daß Matthias die Lehren der zwei Philosophen, oder mindestens die von Platon gekannt hat. In seiner Bibliothek waren Trapezuntius' Werk gegen Platon, das *Comparatio Platonis et Aristotelis*; einige Platon-Werke in der Übersetzung von Leonardo Bruni, und eine *Apologia Socratis* aus der Budaer Druckerei. Laut Naldo Naldi – der über die Bibliothek von Matthias ein Lobgedicht geschrieben hat – ist Matthias ein Herrscher von außerordentlich breiter Bildung, der die Dichter mag, und in seinen Sitten Socrates und Platon folgt.¹⁸

¹⁵ J. Csontos, A velencei könyvtár hazai vonatkozású latin kéziratái (Die mit Ungarn in Beziehung stehenden lateinischen Manuskripte der Bibliothek von Venedig). MKSZ 1883.

¹⁶ Gute Übersicht gibt S. F. Brown, Neoplatonism. In: Dictionary of the Middle Ages, Volume IX. 95–101. New York 1987. P. O. Kristeller, The Classics and the Renaissance Thought. Cambridge 1955; É. H. Gilson, L'esprit de la philosophie médiévale. Paris 1978.

¹⁷ J. Huszti, Platonista törekvések Mátyás király udvarában (Platonische Bestrebungen am Hofe von König Mathias). Budapest 1924–1925, 2. (Im weiteren: Huszti 1924–1925).

¹⁸ „Ergo ubi Socraticis imbutus pectora Chartis
Omnia percepit, quae nos ratione tuentur
Turpibus a cunctis, quibus ac mens ipsa beatos
Assumens habitus similis fit ubique deorum
Qui superas habitantque domos, similisque supremi
Fit Iovis in terris: tantum valet aurea virtus.”

(J. Ábel, XV. századi írónak Mátyás királyt dicsőítő művei [Die König Matthias preisenden Werke der Schriftsteller des XV. Jahrhunderts]. Budapest, 1890. Irodalmi Emlékek II. 275.)

Die Vermutung, daß Matthias die Lehren von Platon gekannt und angenommen hat, wird weiter gestärkt durch die Tatsache, daß Marsilio Ficino,¹⁹ eine Hauptperson des Platonismus von Florenz mit ihm in Verbindung stand. Die Verbindung zwischen Matthias und Ficino hat sich durch zwei Humanisten, Janus Pannonius und Péter Garázda, verwirklicht. Wir wissen nicht genau, wie weit Janus Pannonius und Marsilio Ficino in enger Beziehung zueinander gestanden sind, aber es ist Tatsache, daß Ficino ihm 1469 seinen Symposion-Kommentar empfahl. Aus dem Empfehlungsbrief geht hervor, daß Ficino von Janus Pannonius erwartet eifriger Verbreiter der Lehren von Platon in Ungarn zu werden. Also, wenn Ficino sein platonisches Werk 1469 mit der Absicht nach Ungarn schickt, so viel wie möglich Anhänger seiner Philosophie zu erwerben, daraus ist darauf zu schließen, daß die Philosophie von Platon vor 1469 in Ungarn nicht verbreitet war, deshalb können wir Matthias in dieser Zeit nicht als Platonist annehmen. Der Aufstand im Juli oder August 1471,²⁰ dessen engagierteste Anführer János Vitéz und Janus Pannonius waren, hat Matthias die Begeisterung für die Humanisten eine Zeitlang genommen, deshalb sind die humanistische Bestrebungen in Ungarn zurückgegangen. Danach können wir über Platonismus in Ungarn am ehesten ab 1476 sprechen: da heiratet nämlich Matthias Beatrix von Aragonia, die einen echten Renaissance-Hof in Buda einrichtet. Zirka 1476 kommt auch Francesco Bandini nach Ungarn, der mit Ficino eng befreundet war.

So können wir über bedeutende platonische Bestrebungen am ungarischen Königshof erst nach 1476 sprechen. Folglich ist zu sagen, daß das *Libellus de virtutibus Matthias Corvino dedicatus* von Andreas Pannonius keinen Gegensatz zu Matthias in der Anschauung bildete, weil die platonische Lehren 1467 – als das Werk von Andreas Pannonius geschrieben wurde – in Ungarn noch nicht verbreitet waren.

Eigentlich ist es schwer zu bestimmen, ob Andreas Pannonius Aristoteles überzeugt treu war. Er als ein Karthäusermönch mußte sowohl die Kirchenväter, als auch die Lehren der Scholastik gut kennen. Gleichzeitig bekommt Augustinus eine bedeutungsvolle Rolle in seinem Werk, der dagegen viel den platonischen und neoplatonischen Lehren entnimmt. So vereinigen sich im Königsspiegel von Andreas Pannonius die Scholastik – die Aristoteles bevorzugt – und der Humanismus – der die Lehren von Platon für maßgebend hält.

¹⁹ Ficino hat zwei seiner Werke Matthias empfohlen. (III. und IV. Bücher seiner Briefe; III. Buch des *De triplice vita*)

²⁰ Engel Pál–Kristó Gyula–Kubinyi András, Magyarország története 1301–1526 (Geschichte Ungarns 1301–1526). Budapest, 1998. 232–236.

III. Die Ziele von dem *Libellus de virtutibus*

Das *Libellus de virtutibus* von Andreas Pannonius wurde eigentlich auch für zwei angesehene Persönlichkeiten geschrieben, denn der erste Teil der 1471 geschaffenen Version für Ercole d'Este kann ein kürzeres Exzerpt des Matthias empfohlenen Werkes mit wortwörtlichen Übereinstimmungen sein. Da sowohl König Matthias, als auch die Mitglieder der Familie d'Este bekannt sind dafür, daß sie der Kunst viel gönnten, schreiben viele Humanisten Lobwerke an sie. Die Frage ist, was für Vorsätze Andreas Pannonius mit seinen Schriften hatte. Er erörtert nämlich im Empfehlungsbrief an Matthias, daß nicht der didaktische Vorsatz sein wichtigstes Ziel ist, sondern er konnte bei der Bewunderung der Tugenden von Matthias sich nicht enthalten, ihm ein Werk zu schreiben.²¹ Die Bibelsprüche und die für den Königsspiegel so bezeichnende Anführung der Tugenden lassen doch darauf schließen, daß der Autor Matthias die christliche Tugenden beibringen möchte. So zeigt dieses Werk in seinem Thema viele Ähnlichkeiten mit einem in dem XI. Jahrhundert entstandenen Vorgänger, den *De institutione morum ad Emericum ducem*²² vom Heiligen Stephan. Obwohl die Themen der zwei Werke ähnlich sind, ist ihre Verfassung ganz verschieden: Andreas Pannonius schwelgt in den Zitaten von anderen Autoren, und nimmt ihre Benutzung offen auf sich. László Havas²³ hat bewiesen, daß die antike Vorlagen in dem *De institutione morum* auch auffindbar sind. Der Verfasser des *De institutione morum* legt hingegen auf ihre Hervorhebung keinen Nachdruck. Die Unterschiede geben sich hauptsächlich daraus, daß die Person des Autors im Zeitalter des Humanismus in den Vordergrund tritt. Andreas Pannonius will beweisen, daß er mit seinen weitläufigen Kenntnissen dazu geeignet ist, ein Lehrwerk an einen Herrscher zu schreiben.

Dieser Empfehlungsbrief enthält noch eine Behauptung, die als Schlüssel-satz angenommen werden kann. Diese Behauptung kann die Methode des Autors erklären, und das Ziel des Werkes interpretieren. Es ist nämlich das wichtigste Element der schriftstellerischen Methode von Andreas Pannonius, daß er

²¹ „Rex praepotens, non ad te scribo, ut vel te doceam vel me ostentem. Sed cum te magni praepotentis populi Pannoniorum regem inclitum et ducem praeclarissimum cernerem, quamvis omnibus, praesertim tamen bellicis virtutibus instructum, summum scirem, temperare mihi non potui, quominus ad te aliquid scriberem.” (Lib. de virt. Matthiae Corvino dedicatus, Praefatio).

²² Catalogus fontium historiae Hungariae. Tomus III. 2167–2171, ed. *Franciscus Albinus Gombos*, Budapestini MCMXXXVIII.

²³ A klasszikus római történetírás hatása a magyarországi latin nyelvű irodalom kezdeteire (Adalékok a Kr. u.-i első ezredforduló európai és magyar szellemi örökségéhez) (Der Einfluss der klassischen römischen Geschichtsschreibung auf die Anfänge der lateinischen Literatur in Ungarn. Beiträge zum europäischen und ungarischen geistlichen Erbe der ersten Jahrtausendwende n. Chr.). ItK 2000, 539–572.

aus anderen Autoren oder aus der Bibel stammende Zitate als Erklärungen und Illustrierungen gern benutzt. Nach dem Vorwort dienen die vielen Zitate dazu, daß der Autor die von ihm gelesenen lehrreichsten Einzelheiten weitergeben kann.²⁴

Das zirka 1471 geschriebene und an Ercole d'Este adressierte *Libellus de virtutibus* zeigt wesentliche Unterschiede neben den Übereinstimmungen im Vergleich zu dem Matthias empfohlenen Königsspiegel. Es ist charakteristisch sowohl für die mittelalterlichen, als auch die renaissancezeitlichen Lobwerke, daß Verehrung und Lehre sich in ihnen miteinander verbinden. Im an Ercole d'Este geschriebenen Werk von Andreas Pannonius kommt das Lob, das viele für den Humanismus charakteristische Elemente enthält, vor allem im Vorwort und in den ersten drei Abschnitten zum Ausdruck. Dieses Lob auf humanistische Weise, das für das an Matthias geschriebene Werk noch nicht charakteristisch ist, kann auch zwei Gründe haben: einerseits kann angenommen werden, daß Andreas Pannonius während der zwischen den Schreiben der zwei Werke vergangenen vier Jahre sich unmittelbar mit dem Humanismus verband, so wollte er ein der Mode des Zeitalters entsprechendes Werk schreiben; andererseits – und das ist die wahrscheinlichere Voraussetzung – sind die Unterschiede in den verschiedenen Verbindungen mit den Adressaten der Werke zu suchen.

Wie wir schon erwähnt haben, sah Andreas Pannonius Matthias nur einmal in seinem Leben, bei der Taufe von Matthias, deshalb wäre es nicht angebracht, eine persönliche Verbindung vorauszusetzen. Wahrscheinlich wurde Andreas Pannonius vor allem durch die Ehre für János Hunyadi dazu bewogen, das Werk zu schreiben. Aber er war mit der Familie Este von Ferrara in einer viel engeren Bekanntschaft: wir können sagen, daß sie miteinander in „Patron–Klient“ Verhältnis waren, weil Borso d'Este der Unterstützer der Karthäusermönche war.²⁵ Manche Teile des an Ercole d'Este geschriebenen Werkes lassen folgern, daß Andreas Pannonius sowohl mit Borso d'Este, als auch mit Ercole d'Este in einer persönlichen Verbindung stand. Wahrscheinlich kann diese Verbindung die Erklärung dafür sein, daß die Requisite der Lobliteratur im Werk von Andreas Pannonius erscheinen. Zuerst legt er dar, wie unwürdig er ist, Ercole d'Este ein Werk zu schreiben, denn die Größe des Herzogs steht in jeder Hinsicht im Gegensatz zu ihm.²⁶

²⁴ „...fisque sum, quod mihi aliquando lectum placuerat et Tuae Celsitudini hoc saltem tempore placitum, quo maxime talibus tangi posses.“ (Lib. de virt. Matthiae Corvino dedicatus, Praefatio)

²⁵ J.K.A. Scharfenberg, Geschichte des Herzogtums Modena und des Herzogtums Ferrara. Mainz 1895, 8; Fraknoi–Ábel 1886. X.

²⁶ „Mihi autem non de meo ingenio, sed de tua clementia fiducia nascitur hoc opusculum ad te scribere nominique tuo magno dedicare. Quamvis multa iam proposito meo obstantia videam:

Die Lobgattungen der Antiker, wie die Biographie, das Heldenlied, die verschiedenen Arten der Rede, wie zum Beispiel *Panegyricus* und *Laudatio funebris* sind im Humanismus neu erstanden, und in extremen Fällen werden sie zu den Gattungen des kritiklosen Lobes. Im Königsspiegel an Ercole d'Este wehrt sich Andreas Pannonius gegen die Anklage, sein Werk eindeutig mit der Absicht des Lobes geschrieben zu haben, steht aber seiner Ansicht nach dem braven Mann der Lob zu,²⁷ denn der strahlende Geist wird vom Lob nicht überheblich.²⁸ Die übertriebene Bescheidenheit, die Abwertung des Autors im Gegensatz zum Herrscher, die Verteidigung gegen die Anklage des Lobes sind obligatorische Formeln der humanistischen Lobliteratur.

In den Werken der Biographen, der Geschichtsschreiber des Hofes und der Eposautoren ist es ein obligatorisches Element, den Stammbaum des Herrschers reichlich zu erörtern. Sie führen ihn auf möglichst große Berühmtheiten, oft auf Helden oder Persönlichkeiten der Antike zurück, damit ihr Ansehen gehoben wird. Aus dem Königsspiegel von Andreas Pannonius an Matthias fehlt dieses Element ganz: der Autor schreibt nur über János Hunyadi und preist ihn wegen seiner Tugenden hoch, stellt ihn Matthias als Vorbild vor. Aber an der Gestalt János Hunyadi fehlen alle heroischen Züge der antiken Helden: wir bekommen ein völlig menschliches und reales Bild mit den Eigenschaften des christlichen Herrscherideals. Aus der 1467 entstandenen Variante des Königsspiegels von Andreas Pannonius fehlt also die für die humanistischen Werke charakteristische Erörterung des Stammbaumes, allein über den Vater des Adressaten können wir im Werk lesen.

Wie anders ist im Vergleich zu diesem Werk die zirka 1471 entstandene Neubearbeitung! Dieses Werk ist aus zwei Schichten aufgebaut: aus einer humanistischen, die sich auf den Empfehlungsbrief und auf die ersten drei Abschnitte begrenzt, und aus einer hauptsächlich aus dem Mittelalter oder aus der Scholastik stammenden, die die weiteren Abschnitte des Werkes bilden. Die humanistischen Besonderheiten des Empfehlungsbriefes haben wir schon erwähnt, aber wir haben noch nicht über das Thema der ersten drei Abschnitte gesprochen, das nichts anderes ist, als die Erörterung des Stammbaumes d'Este. So kamen in den Königsspiegel auch Elemente, die für die Geschichtsschrei-

magnitudinem illinc tuam, hinc parvitatem meam, hinc rerum tuarum altissimarum difficultates de quibus scribere meditor." (Lib. de virt. Herculi Estensi dedicatus, Praefatio)

²⁷ „Nemo autem adulari me putet, cum Tuam Excellentiam in hoc opusculo laudibus praeconizem, quia sicut et malis correptio pernecessaria est, ita et bonis laus confert ad currendum in via virtutis. Sed forte aliquis dicat: Turpe est viventem et eum ipsum quem alloqueris laudare." (Lib. de virt. Herculi Estensi dedicatus, Praefatio)

²⁸ „Mens praeclara suis laudibus non inflatur, sed erigitur laudataque virtus crescit..." (Lib. de virt. Herculi Estensi dedicatus, Praefatio)

bung charakteristisch sind. Die Mittel des humanistischen Lobes werden von Andreas Pannonius hervorragend genutzt, als er z. B. erwähnt, daß einer ihrer Ahnen, Azzo, der Verteidiger von Mantova war, wo auch der berühmteste Dichter, Vergil geboren ist.²⁹ Ein anderer humanistischer Zug im Werk von Andreas Pannonius ist, daß er die Tugenden und die körperlichen Eigenschaften der Herrscher hochpreist. Das humanistische Motiv, daß der Herrscher im Bezug auf seine Tugenden mit antiken Persönlichkeiten zu vergleichen ist, erscheint bei Andreas Pannonius viel auffallender: einer der Söhne von Azzo, der auch Azzo hieß, wird wegen seiner Kriegstaten mit Scipio verglichen.³⁰ Ein weiterer typisch humanistischer Zug der ersten drei Abschnitte ist die Theorie, daß die ruhmvollen Taten der großen Männer nur Erhalten bleiben, wenn sie aufgezeichnet werden.³¹ Andreas Pannonius ist nicht der erste, der behauptet, daß der Ruf des Herrschers nur durch Geschichtsschreiber überliefert werden kann. Bartolomeo Fazio erörtert im XV. Jahrhundert im Vorwort seines Werkes *De viris illustribus*, daß jedes Zeitalter seine hervorragenden Persönlichkeiten hatte, aber es gab niemanden, der ihre Taten verewigen konnte, so wurde ihr Ruf auch nicht überliefert.³² Ähnlich meinen es auch Vespasiano da Bisticci und Poggio Bracciolini. Die Humanisten wollten mit diesem Prinzip ihre eigene Bedeutung hervorheben, und die meisten Herrscher hatten auch Verständnis mit ihren Bestrebungen und belohnten ihre Dienste auf eine würdige Art. Übrigens gehörte auch Matthias zu den Herrschern, die die Lobtätigkeit der Humanisten unterstützten. Folglich konnte zwischen den Humanisten und den Herrschern eine gegenseitige Abhängigkeit entstehen.³³

²⁹ „Ut igitur ab origine tuorum laudes exordiar et plurima paucis perstringam, Azzo primus inclitus olim princeps forma corporis animique virtute praepollens primus feracissime Ferrariae principatum adeptus, Mantuae, quae Marone Latinorum clarissimo gaudet alumno, protector egregius...” (Lib. de virt. Herculi Estensi dedicatus I.)

³⁰ „Azzo secundus eiusdem primi Azzonis filius, vir strenuus bello, prudens consilio, Romanae propugnator ecclesiae, velut olim Romanae libertatis divinus ille Scipio, victor Hannibalis, domitor Carthaginis, Italiae liberator...” (Lib. de virt. Herculi Estensi dedicatus I.)

³¹ „Non enim Alexandrum Macedonem ob rerum gestarum magnitudinem cognomento magnum appellatum splendidiorem orbi universo pictor illustris, qui mirum non modum eum similem in tabula depinxit effecit, sed Quintus Curtius rerum suarum scriptor diligentissimus. Quam gloriam ille divinus Scipio Africanus ex tantorum bellorum triumphis fuisse consecutus, nisi Ennius poeta nobilis Corneliam familiam et litteris et versibus illustraret? Quid profuisset Caesari Gallias bello subegisse, barbaricum furorem cruentis congressionibus pacasse, tantos adire labores, ad extremum rapuisse imperium, nisi bellicae eius laudes ubivis non solum nostris, sed omnium gentium et linguis et litteris celebrarentur?” (Lib. de virt. Herculi Estensi dedicatus I.)

³² Wahrscheinlich ist dieser Gedanke zuerst bei Herodotos erschienen (Hist. I. I.), aber er kann bei Sallust auch aufgefunden werden.

³³ T. Klaniczay, A nagy személyiségek humanista kultusza a XV. században (Der humanistische Kult großer Persönlichkeiten im XV. Jahrhundert). In: Pallas magyar ivadéka (Die ungarischen Abkömmlinge von Pallas). Budapest 1985 41–58.

Die humanistische Lobdichtung ist sehr reich an Werken, deren Adressat König Matthias ist. Ferenc Szakály stellt fest, daß in der Kunstunterstützung von Matthias die Propaganda eine große Rolle spielt: er hebt hervor, daß die stärksten Beweggründe des Mäzenatentums von Matthias die Absicht der Dynastiegründung war.³⁴ Da Matthias nicht einer der berühmten Herrscherfamilien entstammte, versuchte er den Mangel an Ansehen seines Namens auf anderer Weise zu ersetzen, und dazu schienen die an ihn geschriebenen humanistischen Werke geeignet zu sein.

Bei der Interpretation der Varianten muß ein sehr wichtiges Moment erwähnt werden: die türkische Bedrohung Europas. Die erste Variante, die 1467 für Matthias geschrieben wurde, enthält auch schon mehrere Hinweise auf die Gefahr der türkischen Angriffe,³⁵ aber eine zentrale Rolle bekommt dieses Thema erst in der zweiten Variante von 1471 für Ercole d'Este. Die Frage, warum Andreas Pannonius den *Libellus de virtutibus* mit Abschnitten, die gegen die Türken anspornen, erweitert,³⁶ ist auf mehrere Weise zu beantworten. Überblicken wir zuerst die Ausbreitung des Osmanenreiches in den Jahren von 1467 bis 1471. Bis 1467 erobern die Türken unter der Führung von II. Mehmed (II. Mohamed, der Eroberer) bedeutende Gebiete von Osteuropa: 1459 schließen sie Nordserbien dem Osmanenreich an, 1460 kommt der Peloponnes auch unter türkische Führung. 1463 fällt das Kaiserreich-Trapezunt, der letzte übriggebliebene Teil des Oströmischen Reiches in Kleinasien.³⁷ Zwar geschahen 1471 keine bedeutenden Veränderungen im Hinblick auf die Ausbreitung des Osmanenreiches, doch bekommt das türkische Thema in der damals entstandenen Variante vom *Libellus de virtutibus* von Andreas Pannonius eine zentrale Rolle. Im Gegensatz zu manchen Hinweisen des Matthias empfohlenen Werkes finden wir hier bewußt zusammengestellte Abschnitte.

In der zweiten Variante des *Libellus de virtutibus* verbinden sich miteinander das Lob und die Anfeuerung für den Kampf gegen die Türken. Dieser gut

³⁴ F. Szakály, Királyi mecenatúra, államháztartás és politika Corvin Mátyás Magyarországon (Königliches Mäzenatentum, Staatshaushalt und Politik in Ungarn von König Matthias). In: Gy. Ráczó–L. V. Molnár (Hrsg.), Emlékkönyv Mátyás halálának 500. évfordulójára (Gedächtnisbuch anlässlich des 500. Todestages von König Matthias). Budapest 1990, 324.

³⁵ „Cum te ducem praeclarissimum fere omnes christicolae, quorum deus corda tetigit, contra saevissimum imperatorem Turchorum, immo contra omnes Mochmetistas crucis Christi persecutores elegerint, tu tibi ducem caelestem dominum Jesum Christum, filium dei unigenitum, per quem facta sunt omnia et qui omnipotentia divinae maiestatis suae cuncta potestatis suae immensitate concludit, et in cuius manu sunt omnes fines terrae et omnia iura regnorum, angelosque eius vexilliferos elige.” (Lib. de virt. Matthiae Corvino dedicatus XVI.)

³⁶ Lib. de virt. Herculi Estensi dedicatus, I. Hälfte, XXXII–XXXV., XLIII. Abschnitte

³⁷ J. Matuz József, Az Oszmán Birodalom története (Die Geschichte des Osmanischen Reiches). Budapest 1990, 53 (Im weiteren: Matuz 1990).

abgrenzbare Teil des Werkes von Andreas Pannonius beginnt mit dem Abschnitt XXXII., dessen Titel *Exhortatio ad vindicandam iniuriam Christi Jesu ab impurissimis Machumetanis illatam* ist. Der Autor ermutigt hier Ercole d'Este im Namen des ganzen Christentums den Kampf gegen die Heiden aufzunehmen, denn er ist ein Gesandter des Himmels.³⁸ Natürlich kann auch hier eines der meisten benutzten Mittel der humanistischen Lobliteratur nicht fehlen: der Vergleich Ercoles mit Alexander dem Großen.

Der XXXIII. Abschnitt trägt den Titel *De desolatione Christianorum*, sein Hauptthema sind die großen Verluste der Christen. Andreas Pannonius zählt die wichtigsten Städte, Landteile auf, die die Heiden den Christen wegnahmen: unter türkische Führung kam Jerusalem, die Wiege des Christentums und wichtige Gebiete des eigenen Zeitalters des Autors. Der Autor informiert also die Leser über die Verluste der Vergangenheit und der Gegenwart, vergißt aber die möglichen Gefahren der Zukunft auch nicht. Er meint, daß das Ziel der Türken die Eroberung von Rom ist.³⁹ So kann das Zentrum des Christentums und der christlichen Bildung in heidnische Hand geraten. Diese Behauptung von Andreas Pannonius kann nicht als Übertreibung betrachtet werden, denn II. Mehmed beschäftigte sich wirklich mit dem Gedanken, Rom zu erobern. Aber er konnte seinen Plan wegen seines plötzlichen Todes nicht verwirklichen. Laut II. Mehmed war die Eroberung Konstantinopels so, als hätte man einen goldenen Apfel vom Baum geschüttelt.⁴⁰ Der türkische Sultan wendet seine Metapher „goldener-Apfel“ auch auf Rom an, er kann aber den süditalienischen Krieg nicht mehr verwirklichen. 1471 als die zweite Variante des *Libellus de virtutibus* entstand, ist es noch zu früh, über die türkische Bedrohung Roms zu sprechen. Gleichzeitig kann man auch vermuten, daß Andreas Pannonius die Metapher „goldener-Apfel“ kannte und sie leicht auch auf das Zentrum des Westchristentums beziehen konnte.

Die folgenden zwei Abschnitte erwähnen die möglichen Helfer und Verbündeten von Ercole d'Este im Kampf gegen die Türken. Diese Verbündeten sind Jesus, Papst IV. Sixtus, die Republik Venedig und der König von Ungarn.⁴¹

Im Werk an Ercole d'Este beschäftigt sich ein einzelner Abschnitt mit der türkischen Gefahr: nämlich der Abschnitt XL, dessen Titel *Exhortatio ad con-*

³⁸ „Dux magnanime, e caelo tu missus princeps crederis, ut vindices iniurias Christi...” (Lib. de virt. Herculi Estensi dedicatus XXXII.)

³⁹ „Ad hoc enim nititur, ut Romanam urbem, caput orbis, invadat et sedem ac limina beatorum apostolorum Petri et Pauli evertat et totam fidem catholicam corrumpat.” (Lib. de virt. Herculi Estensi dedicatus XXXIII.)

⁴⁰ Matuz 1990, 57.

⁴¹ „Aderit tibi auxilio, o dux magnanime, et rex praepotentissimus Pannoniorum cum populo suo universo...” (Lib. de virt. Herculi Estensi dedicatus XXXV.)

ferendos infideles et ad felicitatem consequendam ist. Das ist der vorletzte Abschnitt des ersten Teiles vom *Libellus*, und da der zweite Teil ein ganz anderes Thema bearbeitet, ist hier die letzte Gelegenheit, Ercole noch einmal auf den Kampf gegen die Heiden aufzurufen.

Im XV. Jahrhundert wird wegen der türkischer Bedrohung unter den Humanisten die Idee des Kreuzzuges aktuell.⁴² Auch an Matthias werden mehrere Lobwerke geschrieben, die dieses Thema berühren. Fragwürdig ist aber, warum Andreas Pannonius in der ersten Variante des *Libellus* nur in Form einiger Hinweise dieses Thema erwähnt. Der wahrscheinliche Grund ist, daß er in dieser Variation mehr auf den mittelalterlichen Traditionen des Königsspiegels besteht. So werden die humanistischen Themen – einerseits die Anfeuerung gegen die Türken, andererseits das Lob des Herrschers und seiner Familie – in den Hintergrund gedrängt. Daß für Andreas Pannonius nicht Matthias der Leiter des Christentums im Kampf gegen die Türken ist, kann man auf zweierlei Art begründen. Zuerst ist ein subjektiver Grund möglich, das heißt, daß der Autor den Bruder des verstorbenen Patrons Borso damit ehrt, daß er ihn für die Führung des Krieges gegen die Türken geeignet hält, und gleichzeitig aber die Pietät vor dem toten Bruder hochhält. So können wir sagen, daß er in einem Werk zwei Pflichten erfüllt. Weiterhin kann es auch eine politische Erklärung geben. Diese Erklärung ist im Wandel der Außenpolitik von Matthias zu suchen: seit den 1470-er Jahre zielten seine Bestrebungen auf die Erwerbung der Deutsch-Römischen Kaiserkrone, dabei wendete er sich von den Kämpfen gegen die Türken ab.

Sowohl in Hinsicht der Gattung, als auch in Hinsicht des Themas ist die Lobliteratur an Matthias von breitem Umfang und abwechslungsreich: unter den Werken sind Epigramm, Panegyricus, Dialoge, Geschichtswerke, Briefe und natürlich der Königsspiegel von Andreas Pannonius zu finden. Außer den Gattungen, die eine außerordentliche Abwechslung bieten, kann man die Werke auch in der Hinsicht ordnen, in welchem Kontakt ihre Autoren mit Matthias standen. Aus der Qualität dieser Kontakte kann man nämlich darauf schließen, wie die einzelnen Werke die Wirklichkeit widerspiegeln können. Es bedeutet natürlich eine schwierige Aufgabe, den Wirklichkeitsbezug neben dem lobenden Drum und Dran und den obligatorischen Motiven zu erschließen. Über mehrere Autoren kann man sagen, daß sie keinen persönlichen Kontakt mit Matthias hatten. Darunter auch Andreas Pannonius: wir haben nämlich keine Angaben oder Quellen dazu, daß er irgendeinen Kontakt mit Matthias gehalten hätte. Doch ist es anzunehmen, daß er von den ungarischen Humanisten nicht

⁴² T. Klaniczay, A kereszteshad eszméje és a Mátyás-mítosz (Die Idee des Kreuzzuges und der Matthias-Mythos). ItK 77 (1975) 3.

völlig separiert war. Am Ende des letzten Abschnittes seines Werkes, nachdem er Matthias wiederholt bittet, den Tugenden seines Vaters zu folgen, nennt Andreas Pannonius drei Personen, die würdig wären, Matthias das Werk vorzutragen. Diese drei Menschen sind Benedek, der Bischof von Bosnien, Janus Pannonius und Miklós Nyújtódi, der Bischof von Knin. Außer ihnen empfiehlt er drei ungarische Studenten in Ferrara: László Vingráti (*Ladizlaus de Vingar*) – über den er schreibt, daß er mütterlicherseits der Cousin von Matthias ist – Zsigmond Pálóczi (*Sigismundus de Paloz*) und Miklós Perényi (*Nicolaus Pri-ni*).⁴³

IV. Über die Zitate im Werk von Andreas Pannonius

Die Zitate in Andreas Pannonius' Werk, dessen Großteil auch als Quellen des *Libellus de virtutibus Matthiae Corvino dedicatus*⁴⁴ zu betrachten sind, zeigen eine außerordentliche Mannigfaltigkeit. Die Zitate, die Andreas Pannonius benutzte, reihe ich in drei Gruppen ein, damit man sie im Interesse des näheren Kennenlernens und der besseren Durchsichtigkeit leichter überblicken kann. Die Hinweise auf Autoren und Werke rechne ich nicht zu den Zitaten, nur in den Fällen, wenn der Autor wortwörtlich oder inhaltlich Details aus anderen Werken übernimmt.

In Hinsicht auf die Form können wir über wortwörtlichen Zitate sprechen; über Zitate, die Andreas Pannonius mit seinen eigenen Worten erzählt, aber es gibt im Text auch Zitate, die der Autor mit seinen eigenen Gedanken ergänzt. Außer diesen finden wir auch Textstellen, wo zwei aus verschiedenen Stellen stammende Zitate in einen Gedanken verbunden werden. Diese Methode kommt hauptsächlich bei den Zitaten aus der Bibel vor.

Wichtig ist zu untersuchen, was das Ziel von Andreas Pannonius mit den benutzten Zitaten ist. Man kann nämlich beobachten, daß in vielen Fällen in einem Werk ein Zitat nur steht, um als Beispiel für den Inhalt des Kapitels zu stehen. Dem zufolge kommen natürlich bei den religiösen Teilen⁴⁵ in erster Linie Zitate aus der Bibel oder von christlichen Verfassern vor, selten finden wir

⁴³ J. Karácsonyi, Magyar nemzetségek a XIV. század közepéig (Die ungarischen Völkerschaften bis Mitte des XIV. Jahrhunderts). Budapest 1900–1901, 719–732. B. Kis, Erdély régi családai (Die alten Familien von Siebenbürgen). Turul 1911, 92–104. P. E. Kovács, A Hunyadi-család (Die Familie Hunyadi). In: Emlékkönyv Mátyás király halálának 500. évfordulójára. Budapest 1990, 35–40. E. Fügedi, Az Elefánthyak. A középkori magyar nemes és klánja (Die Familie Elefánthy. Der ungarische Adelige im Mittelalter und sein Klan). Budapest 1992.

⁴⁴ Hier wird nur die Matthias empfohlene Variante geforscht, weil seine Zitate mit den Zitaten des Ercole d'Este empfohlenen Werkes großenteils übereinstimmen.

⁴⁵ Abschnitte I–IV., XXVIII–XXXVII.

auch Zitate von heidnischen Autoren. In den Teilen⁴⁶ aber, wo die vier Kardinaltugenden erörtert werden, überwiegen die Zitate der antiker Verfasser: in erster Linie Texte von Aristoteles⁴⁷ und Cicero.⁴⁸ Andreas Pannonius legt in Verbindung mit den vier Kardinaltugenden auch andere Tugenden dar, die in den ethischen Schriften von Aristoteles vorkommen, und natürlich – nach dem Vorbild von Aristoteles – sind in den entsprechenden Abschnitten auch die den Tugenden entgegengesetzten Eigenschaften zu finden. In diesen Abschnitten arbeitet er mit der Methode, bestimmte Eigenschaften definitionsartig umzuschreiben. Dazu benutzt er die Bestimmungen mehrerer Autoren, bietet dem Leser so die Möglichkeit der Wahl.

Es ist auch anzunehmen, daß die Zitate in mehreren Fällen als Stilmittel funktionieren, sie machen den ernsten Inhalt farbiger, interessanter. Dazu dienen die Anekdoten über Persönlichkeiten der Geschichte, zum Beispiel Kurzgeschichten über Alexander den Großen,⁴⁹ die Rede von Cato dem Älteren zu seinen Soldaten,⁵⁰ das Fragment von Kaiser Hadrian⁵¹ usw.

Bei der dritten Gruppierung von Zitaten ist der Haupt Gesichtspunkt, woher das Zitat stammt, wer der Verfasser ist. In dieser Hinsicht bilden die Zitate drei Gruppen: die meisten stammen aus der Bibel, darunter gibt es welche sowohl aus dem Alten, als auch aus dem Neuen Testament. Für Andreas Pannonius ist es charakteristisch, daß er die Zitate aus der Bibel im allgemeinen wortwörtlich übernimmt und in vielen Fällen gibt er auch die Stelle an. Meiner Meinung nach sind diese Zitate von großer Bedeutung, denn ihre Häufigkeit bestimmt die Stimmung des ganzen Werkes. Die Häufigkeit der Bibelzitate bei Andreas Pannonius kann damit erklärt werden, daß solche Zitate von den Varianten der Königsspiegel-Gattung vom Karoling-Alter an „obligatorische Ergänzungen“ des Königsspiegels werden, kann aber auch die Wirkung von Augustinus sein, den der Autor auch mit Vorliebe zitiert. Eine dritte mögliche Erklärung auf diese Frage kann auch der heilige Beruf von Andreas Pannonius sein.

Ein sehr abwechslungsreiches Bild zeigen auch die Zitate von antiken Verfassern, unter denen sowohl griechische,⁵² als auch römische⁵³ Schriftsteller zu finden sind. Hier sind die zwei meist zitierten Verfasser Aristoteles und Cicero. Die Häufigkeit von Aristoteles kann mit der Scholastik in Zusammenhang ge-

⁴⁶ Abschnitte V–XXIV.

⁴⁷ Die große Ethik, Die Nikomachische Ethik.

⁴⁸ De officiis, Cato maior de senectute.

⁴⁹ Abschnitt VIII.

⁵⁰ Abschnitt XX.

⁵¹ Abschnitt XXIX.

⁵² Vor allem Platon.

⁵³ Seneca, Pompeius Trogus, Gellius, Vergil, Ovid.

bracht werden, Cicero wurde zu den Moralphilosophen des Mittelalters gerechnet. Die beiden machen im *Libellus* den größten Teil der heidischen Autoren des Altertums aus. Neben ihnen erscheinen noch viele andere Verfasser, vermutlich damit Andreas Pannonius mit seiner großen Bildung „prahlen kann“. Hier muß ich eigens zwei Werke hervorheben, die im Königsspiegel an Matthias eine große Rolle spielen: *die Nikomachische Ethik* von Aristoteles, und Cicero's Werk, *De officiis*. Ich schreibe diesen philosophischen Werken eine besondere Bedeutung zu, weil sie mit ihrer Gedankenwelt mehrere Abschnitte des *Libellus* bestimmen. Die Struktur dieser Abschnitte stimmt mit dem Aufbau einiger Abschnitte *der Nikomachischen Ethik* überein. Deshalb haben diese Zitate eine größere Bedeutung im Gegensatz zu denen, die nur als anschauliches Beispiel mit großer Häufigkeit vorkommen.

Die dritte Gruppe der Kategorisierung nach Autoren bilden die Zitate, die von irgendeinem christlichen Schriftsteller⁵⁴ stammen: darunter finden wir Kirchenväter, Theologen des Mittelalters. Aber die meisten Zitate stammen von Augustinus, aus *De civitate Dei*, das auch bei der Analyse des Königsspiegels von Andreas Pannonius bedeutend ist. Nämlich in den Abschnitten, die mit der Religion verbunden sind, bilden die aus dem Werk von Augustinus stammenden Einzelheiten das Schema.

⁵⁴ Thomas von Aquino, Origenes, Hieronymus.

ACTA CLASSICA UNIV. SCIENT. DEBRECEN.	XXXVII.	2001.	p. 125–130.
---	---------	-------	-------------

PERIODIZACIÓN E INTERPRETACIÓN DE LA HISTORIA EN VICO CON ESPECIAL REFERENCIA AL MUNDO ANTIGUO*

JOSÉ MIGUEL ALONSO-NÚÑEZ

A Vico hay que situarlo en la transición del Barroco al Siglo de las Luces¹. El napolitano Giambattista Vico (1668–1744) reacciona en *Principi di Scienza Nuova d'intorno alla commune natura delle nazioni*, cuya primera edición apareció en 1725, la segunda en 1730 y la tercera y definitiva en 1744, contra el anti-historicismo cartesiano, y funda la historiología moderna².

Al estar escrita la *Scienza Nuova*³ en un estilo tan extremadamente barroco requiere una aclaración. Vico divide su obra en cinco libros, que se dividen, a su vez, en secciones, subdivididas en capítulos. El contenido de los libros es el siguiente:

- Primo: Dello stabilimento dei Principi.
- Secondo: Della sapienza poetica.
- Terzo: Della discoverta del vero Omero.
- Quarto: Del corso che fanno le nazioni.
- Quinto: Del ricorso delle cose umane nel risurgere che fanno le nazioni.

O sea, que tras establecer unos principios generales y métodos pasa a ocuparse de metafísica y hablar de la sabiduría poética, que divide en metafísica, lógica, moral, economía, política, historia, física, cosmografía, astronomía, cronología y geografía, esto es, de todo el saber humano; tras esto

* Clase dada en la Universidad de Debrecen el 8 de Febrero del 2001.

¹ B. Croce, La filosofía di G.B. Vico. Bari 1980. Croce es el descubridor de Vico en el pensamiento contemporáneo.

² P. Burke, Vico. Oxford 1985. Según Burke el problema fundamental de la filosofía de Vico es la adecuación entre mundo real y mundo ideal.

³ G.B. Vico, Opere. A cura di Fausto Nicolioni. Milano–Napoli. Riccardo Riccardi Editore, 1953.

va a la búsque-da y descubrimiento del primer poeta, Homero. Luego pasa a estudiar el curso (*corso*) de las naciones, para después examinar su recurso (*ricorso*), que son los principios alternantes de barbarie y civilización. Y finalmente concluye con un providencialismo, modelo de una eterna república natural. Hay pues en él una combinación de providencialismo, esto es, de interpretación lineal de la historia de raíces judías y cristianas con ideas cíclicas que vienen del mundo greco-romano y que se basan en la noción del eterno retorno. Esta es una característica de su pensamiento: la combinación de la cultura clásica con el Cristianismo.

Recojo el principio y el final para dar una idea de la obra:

“IDEA DELL’OPERA, SPIEGAZIONE DELLA DIPINTURA PRO-POSTA AL FRONTISPIZIO CHE SERVE PER L’INTRODUZIONE DELL’ OPERA”.

41. “Laonde tutta l’idea di quest’opera si può chiudere in questa somma. Le tenebre nel fondo della dipintura sono la materia di questa Scienza, incerta, informe, oscura, che si propone nella Tavola cronologica e nelle a lei scritte Annotazioni. Il raggio del quale la divina provvidenza alluma il petto alla metafisica sono le Dignità, le Diffinizioni e i Postulati, che questa Scienza si prende per Elementi di ragionare i Principi co’ quali si stabilisce’ l Metodo con cui si conduce: le quali cose tutte son contenute nel libro primo. Il raggio che da petto alla metafisica si risparge nella statua d’Omero è la luce propria che si dà alla Sapienza poetica nel libro secondo, dond’ è il vero Omero schiarito nel libro terzo. Dalla Dis-coverta del vero Omero vengono poste in chiaro tutte le cose che compongono questo mondo di nazioni, dalle lor origini progredendo secon-do l’ordine col quale al lume del vero Omero n’escono i geroglifici: ch’ è il Corso delle nazioni, che si ragiona nel libro quarto; — e, pervenute finalmente a’ piedi della statua d’Omero, con lo stess’ordine ricominciando, ricorrono: lo che si ragiona nel quinto ed ultimo libro”.

Vico, como hombre del Barroco, es muy aficionado a las imágenes.

42. “E alla fin fine, per restringere l’ idea dell’opera in una somma brevissima, tutta la figura rappresenta gli tre mondi secondo l’ordine col quale le menti umane della gentilità da terra si sono al cielo levate. Tutti i geroglifici che si vedono in terra dinotano il mondo delle nazioni, al quale prima di tutt’altra cosa applicarono gli uomini. Il globo ch’ è in mezzo rap-presenta il mondo della natura, il quale poi osservarono i fisici. I geroglifici che vi sono al di sopra significano il mondo delle menti e di Dio,

il quale finalmente contemplarono i metafisici”⁴.

Hay que observar también la mezcla de conceptos filosóficos con la teo-logía.

Empieza Vico con una triple división de la Ciencia, guardando el esquema clásico: Las naciones, con las que se ha de ocupar la Antropología y la Historia, y que aparecen unidas embrionariamente ambas ciencias en Vico; la Naturaleza, como objeto de la Física, y la mente y Dios, como objeto de la Metafísica. De este modo en el esquema clásico del saber entra para Vico la Ciencia del Hombre, constituida por la Antropología y la Historia. Esta es la primera vez que adquieren entidad científica. Por esto es Vico el fundador de la Historiología, que hay que interpretar como “logos” en la historia o interpretación racional de la misma.

“CONCHIUSIONE DELL’OPERA. SOPRA UN’ETERNA REPUBBLICA NATURALE, IN CIASCEDUNA SUA SPEZIE OTTIMA, DALLA DIVINA PROVVEDENZA ORDINATA”.

1112. “Insomma, da tutto ciò che si è in quest’opera ragionato, è da finalmente conchiudersi che questa scienza porta indivisibilmente seco lo studio della pietà, e che, se non siesi pio, non si può daddovero esser saggio”⁵.

Concluye con la idea de la unidad de Ciencia y Ética, el hombre sabio debe ser necesariamente pío, pues sin la piedad no existe la verdadera Ciencia.

La *Scienza Nuova* es extremadamente compleja, pero su idea fundamental es la siguiente: La *Scienza Nuova* es, ante todo, la obra que introduce una nueva Ciencia, la Historia. Hay muchos elementos en esta obra, pero los sobresalientes son la fundamentación histórica de una Poética, entendida en el sentimiento etimológico griego, es decir, “hacer”, para llegar, por último, a una concepción cíclica de la Historia, que hunde sus raíces en el mundo clásico, pues esta idea parte en su germen de *Los trabajos y los días*, versos 106–201, de Hesíodo. Con su división de la historia humana en “edad de oro”, “edad de plata”, “edad de bronce”, “edad de los héroes” y “edad de hierro”, que reflejan una interpretación de la historia basada en la cultura material, pero que no excluirían una repetición del decurso histórico. Pero Vico es también un providencialista, que explica el acaecer histórico recurriendo a la idea de divinidad. Es interesante observar el proceso: Bacon habla de «nuevo órgano»,

⁴ G.B. Vico, *Opere*,... p. 395.

⁵ G.B. Vico, *Opere*,... p. 870.

Descartes de «nuevo método» y ahora Vico de «nueva ciencia»; antes no se incluía a la Historia ni en la *Instauratio Magna* de Bacon de una manera directa ni en el cerrado sistema cartesiano, pero con Vico es admitida; sólo le hace falta un nombre, que se lo dará Voltaire, *philosophie de l'histoire*, y una fundamentación filosófica, que ha de ser la tarea de Herder, con quien culmina el proceso fundacional de la Historiología, entendida como Filosofía de la Historia⁶.

G.B. Vico es, con su *Scienza Nuova*, el padre de la moderna teoría de la Historia y un precursor del historicismo. Con Vico se crea un concepto de la Historia, cuyos relatos y narraciones unidos en el singular colectivo de <Histo-ria> se funden en un concepto completo para su definición de las relaciones humanas en el tiempo y en el espacio de las relaciones humanas. Con Vico existe una imagen cíclica de la Historia (*corsi y ricorsi*), cuyas raíces se hunden en el pensamiento antiguo. Según Vico existen tres edades (*corsi*):

⁶ Hay una serie de opiniones sobre Vico que ya son clásicas. R. Lavollée, *La morale dans l'histoire. Étude sur les principaux systèmes de Philosophie de l'Histoire depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*. Paris 1892. Cf. *Vico*, pp. 128–168. Según el autor Vico es el fundador de la filosofía de la Historia, lo que es correcto, pero no que le haya dado ese nombre, pues esto lo hizo Voltaire. K. Breysig, *Die Meister der entwickelnden Geschichtsforschung*. Breslau 1936. Cf. *Vico*, pp. 41–60, y considera a Vico como metafísico de la historia; no estoy de acuerdo con esta opinión, pues Vico no parte de la metafísica, sino de la experiencia histórica. F. Meinecke, *El historicismo y su génesis*. México 1943. Cf. *Vico*, pp. 53–69, ofrece una interpretación de Vico como reacción contra el iusnaturalismo; sin embargo la figura de Vico no es sólo eso. F. Wagner, *Geschichtswissenschaft*. Freiburg–München 1951. Cf. *Vico*, pp. 109–117, donde el autor presenta una antología de los principales pensamientos de Vico aduciendo textos. J. Thyssen, *Historia de la Filosofía de la Historia*. Buenos Aires–México 1954. Cf. *Vico*, pp. 61–66, muestra una acertada visión de Vico como fundador de la filosofía de la Historia. P. Gardiner, *Theories of History*. The Free Press, Glencoe, Illinois–London 1959. Cf. *Vico*, pp. 9–12, ofrece un esquema del pensamiento de Vico. M.A. Fitzsimons–A.G. Pundt–C.E. Nowell, *The Development of Historiographie*. Harrisburg, Pennsylvania 1954. Cf. *Vico's providential-cyclical theory*, pp. 149–151, consideran justamente la obra de Vico como una mezcla de providencialismo y teorías cíclicas. L. Dujovne, *La Filosofía de la Historia desde el Renacimiento hasta el siglo XVIII*. Buenos Aires 1959. Cf. *Vico*, pp. 97–112, donde destaca su teoría del desarrollo de la cultura y la originalidad de su pensamiento. Es un sencillo resumen de la obra de Vico. J. Ferrater Mora, *Cuatro visiones de la Historia Universal*. 4ª ed. Buenos Aires 1963, Cf. *Vico o la visión rena-centista*, pp. 63–91, ve a Vico como a una personalidad que lleva la ideología del Renacimiento a la Historia. Sin embargo, dada la originalidad del pensamiento de Vico, no es posible incluirlo en el Renacimiento propiamente dicho. R.G. Collingwood, *Idea de la Historia*. 2ª ed. México–Buenos Aires 1965. Cf. *Vico*, pp. 70–77, donde ofrece una magnífica inter-pretación de Vico, en la que se hace ver que parte de la metodología y teoría del conocimiento históricos. J. Regla, *Introducción a la Historia*. Socioeconomía – Política – Cultura. Barcelona 1970. Cf., pp. 170–172, donde ofrece brevemente una certera visión de Vico en el conjunto del pensamiento histórico.

la de los dioses, la de los héroes y la de los hombres, en las cuales se desarrollan los pueblos. Al final aparece la barbarie y de nuevo una época de *ricorso*. Vico ex-pone una sucesión de épocas espirituales, la cuales son asumidas por todos los pueblos y en todos los órdenes de la cultura. Él cree en la providencia. Según él se da un mejoramiento y un empeoramiento de los pueblos de acuerdo con un sistema básico con desarrollo constante y en espiral. Vico defiende la validez de los conocimientos históricos. La invariabilidad de la naturaleza humana es para él una convicción como lo era para Tucídides⁷.

TABLA CRONOLÓGICA (ed. de Nicolini, pp. I [7] & II [8] anexas)

Comentarios a la tabla cronológica: Podemos ver que Vico distingue tres edades: la de los dioses, la de los héroes y la de los hombres: egipcios, hebreos, caldeos, escitas, fenicios, griegos y romanos. Establece una cronología basada en los años del mundo y en los años de Roma, que comenzarían después del 3223 de la Creación del mundo. Pero con Saturno, en el año 2491 desde la Creación del mundo comenzaría la edad de los dioses en el Lazio, seguida por la de los aborígenes y de los arcadios; luego comienza la de los héroes en el Lazio el 2800, seguida por el reino de Alba a partir del 2830. Es decir, la edad de los dioses (Saturno), edad de los héroes (Evandro), edad de los hombres (Rómulo). Luego sigue la historia de Roma con los siguientes hitos: Numa, Servio Tulio, los Tarquinos, la ley de las XII Tablas, ley Publilia, ley Petelia, la Guerra de Tarento o de contacto entre griegos y latinos, y va hasta la Segunda Guerra Púnica (218–201 a.d.-J.C.) hasta el 552 d.J.C. desde la fundación de Roma, donde comienza la historia romana según lo basado en Tito Livio. Hasta aquí hay 3849 años desde la Creación del Mundo. Hay que destacar el valor que para Vico tiene la ley de Petila del 326 a.d.J.C. con la abolición de la dependencia de los plebeyos a los patricios.

En la historia hebrea hay cuatro acotamientos a destacar según Vico: el Diluvio Universal el año 1656 de la Creación del Mundo, la llamada de Abra-ham, la ley escrita dada a Moisés por Dios, con la cual Vico hace intervenir a la divinidad en el decurso histórico, y el reinado de Saul, el cual representa los orígenes de la monarquía hebrea.

Bajo lo que Vico entiende por caldeos aparece una mezcla de

⁷ A. Momigliano, Roman «Bestioni» and Roman «Eroi» in Vico's Scienza Nova, Terzo Contributo (Roma 1966), pp. 153–177. La Nuova Storia Romana di G.B. Vico, Sesto Contributo (Roma 1980), pp. 191–210. Two English Books on Vico, Sesto Contributo (Roma 1980), pp. 211–230.

acontecimientos de Asiria y Persia. De los escitas sólo menciona la existencia del rey Idatura. De los fenicios resalta el papel navegador y colonizador de Tiro que funda Cartago. Entre los egipcios intenta acomodar su historia a las de las tres edades: dioses, héroes y hombres.

Según Vico la historia griega comienza el año 1856 de la Creación del mundo con Japeto y los gigantes y uno de ellos, Prometeo, robó el fuego del sol. En el 2682 de la Creación del mundo comienza la edad de los héroes en Grecia, la cual coincide con el inicio de la edad de los aborígenes en Italia.

Vico se muestra como un predecesor de Niebuhr, el fundador del estudio científico de la Roma primitiva.

Las tablas cronológicas que luego elaborarían Spengler y Toynbee recuerdan mucho a éstas, que son las primeras que ofrecen una morfología histórica: en Vico hay 8 pueblos mientras que Spengler habla de 8 culturas y Toynbee de 21 sociedades.

<i>ACTA CLASSICA UNIV. SCIENT.DEBRECEN.</i>	<i>XXXVII.</i>	<i>2001.</i>	<i>p. 131–132.</i>
---	----------------	--------------	--------------------

ANCIENT NUMISMATICS

The book by *Christopher Howgego*, *Ancient History from coins*. London and New York, Routledge, 1995, XVI + pp. + 184 plates. Reprint 1997. German translation: *Geld in der antiken Welt. Was Münzen über Geschichte verraten*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2000), is innovative in the study of Ancient Numismatics, because the author approaches the problem from the standpoint of the historical context in an original and living way in relation to the study of coins in their historical context as has been done during centuries. Howgego has done this by selecting a series of topics for the study of coins and history. The work has six chapters: Money (pp. 1–23), Minting (pp. 24–38), Empires (pp. 39–61), Politics (pp. 62–87), Circulation (pp. 88–110) and Crisis (pp. 111–140).

As is well known, coin was invented in Lydia (Herodotus, I,94,1) ca. 640–630 B.C. From what Herodotus says, the importance of commerce for the origins of coin should not be forgotten.

Howgego has been able to bring in plenty of new information and original theories in a limited number of pages. He has very rightly emphasized the role of the *πῶλις* in the diffusion of coin age and also observed that *πῶλις* minted coins to assert themselves from a political point of view, which is the sign of cultural identity as well. At the same time, he has pointed out that coins were not the only method of payment by the state as has sometimes been supposed. Moreover, he has established a very good connection between empires and coinage, which was used as an instrument of imperialism, as the cases of Alexander and Rome show. He has also stressed the connection between the conquest of the Persian Empire by Alexander and the production of coins, which was made possible by the quantity of metal found in the treasury of the king of Persia. The coins of Alexander were actually employed in the first real world market. The conquests also made it possible for Rome to mint many coins, which attained an enormous diffusion in the Mediterranean World. The author has very rightly formulated the equation coin = money = power, and he is actually very much concerned in his book with the connection between coins and politics. Howgego has also noted the official character of coins and their value as contemporary sources for events. He also stresses the propaganda contents of Roman coins, which expressed the ideology of the emperors. Attention is paid to the circulation of coins and the intervention

of the Roman state in their production. He ends with an analysis of the crisis of the 3rd century A.D., in which emissions of coins became infrequent.

The great novelty of this valuable work is to have put coins into their historical context and consequently he has raised many interesting points, which had not been dealt with previously in a systematic way. In this remarkable work problems are carefully discussed and there is a selective and up-to-date bibliography. This book represents a turning point in the study of Numismatics.

J.M. Alonso-Núñez

CONSPECTUS MATERIAE

ACD 37 01	
Odile <i>Wattel-de Croizant</i> : Europe et l'Europe dans l'Antiquité gréco-romaine.....	3
ACD 36 02	
Dominique <i>Briquel</i> : 18–19 mars 210 av. J.-C., Le Forum brûle : À la recherche de boucs émissaires.....	19
ACD 36 03	
Olivier <i>Devillers</i> : Néron se réconcilie avec Thræsea Paetus. À propos de Tacite <i>An.</i> XV 23, 4	39
ACD 36 04	
Tamás <i>Gesztelyi</i> : Plinius' <i>Naturalis Historia</i> an der Grenze von Kodex und Inkunabel (Plinius Corvinianus).....	53
ACD 36 05	
Stefano <i>Grazzini</i> : Iuvenalis 2, 106	73
ACD 36 06	
Előd <i>Nemerkényi</i> : The Representation of the Bishops in the <i>Institutio</i> of King Stephen of Hungary.....	79
ACD 36 07	
László <i>Havas</i> : Die Geschichtskonzeption Antonio Bonfinis.....	87
ACD 36 08	
Csilla <i>Bíró</i> : Das Leben und das Werk von Andreas Pannonius.....	109
ACD 36 09	
J.M. <i>Alonso-Núñez</i> : Periodización e interpretación de la historia en Vico con especial referencia al mundo antiguo.....	125
ACD 36 10	
J.M. <i>Alonso-Núñez</i> : Ancient Numismatics.....	131
Conspectus materiae.....	133

**E KÖTET A DEBRECENI EGYETEM BÖLCSESZETTUDOMÁNYI KARA
KLASSZIKA-FILOLÓGIAI TANSZÉKÉNEK
KIADVÁNYA**

MUNKATÁRSAI:

J.M. Alonso-Núñez
Universidad de Madrid

Bíró Csilla
Szegedi Egyetem

Dominique Briquel
Paris, École Normale Supérieure

Olivier Devillers
Université Paul Valéry-Montpellier III.

Gesztelyi Tamás
Debreceni Egyetem

Stefano Grazzini
Università di Firenze

Havas László
Debreceni Egyetem

Nemerkényi Előd
Budapest, Közép-Európai Egyetem

Odile Wattel-de Croizant
Paris, École Normale Supérieure